X 472

MAR 25 1939

REVUE DE PARIS

1er FÉVRIER 1938

IGNACE LEGRAND	*La Jeune Anglaise. — I*	481
D. HALÉVY, E. PILLIAS	*Lettres inédites de Gambetta.*	512
ED. GISCARD D'ESTAING	*Conflits sociaux*	532
ERSKINE CALDWELL	*Prière au Soleil levant.*	549
PAUL BAUDOUIN	*Données du Problème français.*	571
F.-P. ALIBERT, J. DYSSORD, PATRICE DE LA TOUR DU PIN	*Anthologie 1938*	596
GÉNÉRAL L. KOELTZ	*Ludendorff à Tannenberg. — I.*	607
JESSIE CONRAD	*Comment j'épousai Conrad*	631
ALBERT MOUSSET	*L'Idée slave*	649
LOUIS HOULLEVIGUE	*La Matière et l'Énergie*	665
FRANÇOIS PORCHÉ	*Le Théâtre*	674
MARCEL THIÉBAUT	*De Pepys à Melville.*	683
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris*	701

PIERRE D'ESPEZEL : *Vieux Paris*

Prix actuel 10fr

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

45e ANNÉE *NUMÉRO 3*

LA REVUE DE PARIS
il y a cent ans

La *Revue de Paris* de février 1838 (1re Revue de Paris) group des études de Paul de Musset, de Charles Nodier, de Xavier Marmier d'Eugène Sue et du bibliophile Jacob.

Du bulletin de la *Revue de Paris* nous extrayons les passages suivants :

La discussion du costume de la Chambre des députés, à laquelle le ministère n'avait pris aucune part ni aucun intérêt, a révélé, toute futile qu'elle était, qu'il existe, dans la Chambre, une fluctuation d'idées qui explique certaines résolutions secondaires dont on a cherché à tirer parti. Dans cette discussion, la Chambre des députés a défait le lendemain ce qu'elle avait fait la veille ; elle s'est habillée et déshabillée tour à tour, sans trop s'occuper des effets de ses votes, et, comme pour y mettre le sceau, un grand nombre de députés qui avaient voté contre le costume se sont présentés cette semaine chez le roi avec l'uniforme proscrit. Il est évident d'après le vote du premier jour, que la Chambre voulait un costume, mais qu'elle a reculé quand on lui a proposé de le rendre obligatoire pour les séances et les cérémonies publiques...

Le 5 février on a donné, sur le théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, un ballet nouveau de M. Taglioni père, intitulé Miranda ou le Naufrage. Cette représentation était au bénéfice de Mlle Taglioni. La recette s'est élevée à 51.000 roubles. L'empereur a envoyé à la célèbre danseuse un cadeau magnifique, estimé 12.000 roubles : c'est un bouquet de topazes et de diamants.

Un bruit singulier a été mis en circulation, cette semaine, par quelques journaux. On a dit que M. Gisquet, ancien préfet de police et député de Saint-Denis, avait fait dans son bureau, au sujet de l'emploi des fonds secrets de la police, des révélations que les journaux en question nomment avec raison singulières. Ce serait, en effet, une singularité, heureusement rare, mais assurément très fâcheuse, que le fait d'une révélation de cette nature par un ex-préfet de police, c'est-à-dire par un magistrat à qui la discrétion est encore plus nécessaire qu'à tous les autres fonctionnaires de l'Etat, puisque ses fonctions n'ont de résultat efficace que par le secret, et qu'il tient dans ses mains l'honneur d'un grand nombre de familles. Un défaut de réserve de la part d'un préfet de police, présent ou passé, est donc une atteinte réelle à la sûreté de l'Etat et à la sécurité individuelle des citoyens. Nous le demandons à la Chambre entière, qui ne s'assemble pas sans doute dans le dessein d'arracher au gouvernement les moyens de répression et de surveillance qui ont procuré à la France le calme heureux dont elle jouit, nous lui demandons si elle croit à la possibilité de gouverner en présence de tels principes ? La participation à certaines affaires de l'Etat, secrètes de leur nature, entraîne l'obligation religieuse de ne pas trahir la confiance dont on a été investi quand on a reçu de telles fonctions. Que dirait-on d'un ministre qui révèlerait les délibérations du conseil, d'un ambassadeur qui divulguerait ses instructions ?...

LA JEUNE ANGLAISE

— Je veux que vous ayez de grands bouquets de fleurs et de soleil, tout ce qui peut vous rendre joyeux. Je vous couvre de mes baisers doux et chauds, car je veux aussi vous rendre heureux. Je me cache dans vos bras, je respire votre âme, je laisse dormir mes lèvres sur les vôtres. Je me trouve si bien auprès de vous, en vous ! Je ne suis heureuse que dans la petite place que vous m'avez donnée dans votre cœur ; c'est un jardin plein de roses où les oiseaux chantent ; vous me portez sous les arbres et me serrez contre vous ; ainsi, je ne suis que vous, le parfum de vos lèvres et la lumière douce de votre corps et de votre cœur. Je ne vis qu'en vous. Vous m'avez fait une mélodie qui vibre dans mon âme. Vous êtes ma paix et ma patrie, ma lune dans le crépuscule, ma lumière, mon aube, mon sourire, mon rire, ma chanson, mes larmes, l'ombre... et le soleil, l'écho, le rythme, la réponse...

Les yeux toujours mi-clos, et pleurant presque, il lui fallut reprendre haleine.

— Oui, je suis en vous. Je me coule dans votre vie intérieure comme la sève dans le cœur d'un arbre ; je suis aussi vos fleurs sauvages... Oh ! pourquoi ne puis-je vous dire ce que je ressens si profondément ? Les mots m'échappent. Je cherche des orchidées, et je ne trouve que de petites fleurs des sentiers. Oh ! je me perds dans votre beauté ; mon corps n'est plus. Je ne souffre plus, je suis en paix, je m'allume à votre

tendresse pour moi ; je vis pour vous. Mon monde, c'est vous. Mes yeux ne sont que pour vous. Vous les avez voilés, et je ne puis plus voir que votre âme, tout votre cher visage. Il n'y a qu'une mélodie, celle de votre musique. J'ai perdu mes ailes, car je ne veux plus voler ; je reste pour toujours en vous. Mes lèvres ne disent que votre nom. Vous êtes... quatre murs entre lesquels je vis prisonnière, heureuse. Mon jardin et mon château. Prenez-moi pour toujours. Ensemble nous remonterons doucement le fleuve de notre printemps.

La voix d'une grive, qui saluait la naissance du jour, parvint jusqu'à ses oreilles, et, dans le petit silence qui suivit, elle entendit le roulement léger de la mer lointaine. Mais elle n'ouvrit pas ses yeux mouillés, et, un peu haletante, elle ne le serra que plus passionnément contre elle, son cœur, ses deux seins. Puis, de nouveau, elle couvrit son visage de petits baisers légers et doux — oh ! plus légers et plus doux que les ailes d'un papillon — car il dormait encore, tranquille, bien sage — et, tout aussi doucement, de sa bouche et de ses lèvres, elle caressa sa bouche à lui, ses lèvres. Sa respiration tremblait en elle, gonflait ses narines, sa poitrine — arrêtait presque son cœur. Elle eût voulu le manger et le boire, se sentir la gorge comme mordue de son goût. Quel bonheur ! Quelle ivresse ! Elle avait presque peur de tant de bonheur. La réalité était si merveilleuse qu'elle lui coupait le souffle. Il était là, là, entre ses bras, contre elle, dans son lit. Une joie insensée, une joie qu'elle se sentait incapable de supporter, de définir, une joie où il entrait peut-être autant d'orgueil que de tendresse, et que de besoin d'aimer, de protéger — et aussi une peine, une peine qui lui mouillait les yeux, qui la déchirait, qui rouvrait en elle elle ne savait quelle ancienne, quelle inguérissable blessure !... *Mais elle aimait.* Elle adorait tout de lui : sa petite moustache, et sa barbe qui frisait tout naturellement, qui devait être aussi douce au toucher que de la soie. Son nez droit comme celui d'une statue grecque. Sa bouche fine et sinueuse avec sa frange de poils dorés, et si doux aussi, si légers. Sa peau si blanche, blanche comme celle d'une femme ! Et ses yeux — ah ! ses yeux !... Bleus et noirs comme la mer, une nuit de grand vent, lorsque la lune se bat avec de gros nuages, et si tristes, si nostalgiques — tellement grands ! Tant de

sensualité rêveuse et aussi tant de fierté en eux ; presque cruels à force d'intensité, à force de se tenir fixés sur les vôtres, sans que bougeât un seul de leurs cils. Elle ne pouvait longtemps les regarder, ses yeux — sur ces deux photographies de lui, si belles, qu'il lui avait données — sans ressentir aussitôt l'afflux brutal de sa peine, sans avoir envie de pleurer, et pourtant, désormais, ce serait à travers eux qu'elle verrait toujours le monde. Il avait dépassé toutes ses espérances, tous ses plus beaux rêves de jeune fille. Jamais encore elle n'avait vu un homme aussi beau. Trop faible et pusillanime, son imagination n'avait pas osé concevoir une telle beauté. Quand, pour la première fois, ses yeux s'étaient posés sur lui — sur son visage — un brouillard s'était étendu devant eux ; elle avait dû s'asseoir et, naturellement, aussitôt elle avait pleuré. « Non... non ! je ne mérite pas un pareil bonheur ! » Un tel visage et... un si grand talent ! Une âme qui correspondait si bien à la sienne, qui s'exprimait, chantait, pleurait, riait, de la même manière ! O quel tumulte ! Quelle coupe d'émois ! Comment respirer encore ? Comment oser encore le regarder ? Où l'avait-elle déjà vu ? Dans une autre vie ? Elle avait été tout à coup certaine qu'elle l'avait toujours connu et aimé — même avant de naître — et qu'elle était venue sur cette terre exprès pour l'aimer. Il était entré dans sa vie avec sa première aspiration d'air frais. Avant... pendant... après... *toujours !* Un Anglais, quoique Français. Oui, un Anglais par le visage, la couleur des yeux et de la peau, l'aspect général, avec l'âme vibrante, la sensibilité exquise d'un grand musicien français. Ce jeune inconnu anglais, peint par le Titien, dont elle avait vu, puis acheté une reproduction photographique en carte postale. Elle la lui avait envoyée. Et, en lisant sa réponse, elle avait cru entendre sa façon malicieuse de parler, elle avait réellement perçu son rire juvénile et gai : « Vraiment, *il* me ressemble ?... D'abord, j'ai éprouvé un peu de vanité. Mes sourcils sont demeurés froncés tandis que je contemplais ce si bel homme. Oh ! oh ! quelle allure ! Puis je n'ai pu m'empêcher de sourire : en effet, j'ai quelque chose de lui. Mais ai-je vraiment l'air aussi dur, aussi cruel, aussi revenu de tout... tellement sur mes gardes ? Oh ! laissez-moi rire ! » Et elle avait beaucoup ri, elle aussi...

Elle se recula un peu, ou plutôt elle se creusa pour lui laisser un peu plus de place.

— Dors... repose-toi bien près de ta petite mère ! lui dit-elle.

Car il était aussi son enfant. Oh ! c'était pour elle un si grand bonheur de l'adorer, de le servir, de lui donner chaque jour son amour, sortant tout frais d'un grand sommeil tendre ! Il lui semblait qu'il était toujours si bien dans ses bras !... Oui, il était aussi son enfant, son cher petit enfant, qui avait tant besoin d'être protégé, bercé, cajolé par elle, et c'est pourquoi chaque soir, chaque nuit, elle le faisait coucher avec elle. Cela prenait un long moment. Elle se lavait, elle se peignait, ainsi que doivent le faire toutes les petites filles bien sages et bien propres, et puis, agenouillée devant son lit, les mains jointes et les yeux fermés, elle disait ses prières. Ensuite, elle donnait ses pensées à sa famille ; pendant quelques secondes, elle laissait celle-ci entrer tout entière en elle ; puis elle allait coucher son chien Teddy dans la cuisine ; elle l'enveloppait dans la vieille couverture de son panier d'osier, avant de le quitter, lui disait une dernière fois quelques mots en lui caressant la tête. Elle revenait dans sa chambre et se dirigeait rapidement vers *lui* : ses deux photographies qui l'attendaient, amoureusement couchées au fond d'une grande boîte de laque brune ; elle les installait sur sa table de chevet, à gauche de son lit, en les appuyant sur des livres pour les empêcher de tomber, les faire tenir bien droites ! Ainsi occupée, elle ne pouvait s'empêcher de tendre l'oreille... Personne ne devait savoir. Personne ne devait *le* voir. Le montrer ou parler de lui à une autre personne — même à sa mère — eût été un sacrilège, une trahison, car il était son dieu, sa foi, son plus beau trésor ; rien d'étranger, rien d'impur ne devait se mêler à leur amour. Cependant, elle évitait de trop le regarder, *de faire trop attention à lui*. Il devait rester *pour la fin*. Afin de l'avoir plus près d'elle, plus près de son cœur quand elle s'endormirait. Mais, malgré elle, son âme s'élançait déjà vers lui ; malgré elle, bien que ce ne fût pas encore tout à fait le moment, elle laissait parler, déborder son âme brûlante. Elle disait des choses dans ce genre : « Qu'il ait toute la tendresse, toute la beauté, toute la lumière dont il a besoin — et que j'aie un peu de son cœur, que j'aie le droit de l'aimer

toujours, du moins avec mes lettres, tout en essayant d'être un peu plus digne de lui ! » (Elle avait froid, elle tremblait un peu, tout en prononçant de telles paroles.) Puis elle passait une main sous son oreiller... *Sa* lettre, sa dernière lettre... Elle savait bien que depuis longtemps elle l'y avait mise, que c'était même la première chose qu'elle avait faite, aussitôt dans sa chambre, longtemps avant de commencer à se déshabiller, mais elle tenait tout de même à s'en assurer une dernière fois. Oh ! elle pouvait être une fille follement tourmentée et sensible, jamais tout à fait en confiance avec elle-même, ni avec rien — un peu stupide. Ainsi quand elle mettait une de ses lettres pour lui dans la grande boîte de la poste. « Toc ! » faisait la lettre en tombant. Néanmoins, elle n'était pas rassurée : il lui fallait enfoncer sa main dans le trou de la boîte, agiter ses doigts dans tous les sens, pour bien se persuader qu'ils ne rencontraient plus que le vide. Et, certains jours, même après avoir fait ce geste vain et ridicule, il lui fallait revenir sur ses pas, recommencer... Et il lui arrivait d'entrer dans la poste. Elle avait un peu honte, mais elle arborait son plus gracieux sourire : « Je viens de mettre dans la boîte une lettre pour Paris. Pouvez-vous me dire quand elle arrivera ? » Et son adresse, elle trouvait qu'elle ne l'écrivait jamais assez lisiblement ; aussi l'écrivait-elle trois fois sur l'enveloppe : au milieu, en très grosses lettres, et, en lettres plus petites, en haut, à gauche des timbres, et derrière l'enveloppe... Était-elle tellement sotte de prendre tant de précautions ? La pluie pouvait tomber à seaux, effacer toutes ces lignes et ces chiffres qu'elle traçait parfois avec beaucoup de peine, avec des doigts d'autant plus fatigués et maladroits qu'elle avait passé plusieurs heures à *lui* écrire ; et le facteur parisien pouvait avoir une mauvaise vue, ou — qui sait ! — avoir bu... un peu trop. Et elle ne respirait vraiment tout à fait bien, jusqu'au plus profond de ses poumons, que lorsque, en lisant sa lettre de réponse, il lui était permis de penser qu'il avait certainement reçu toutes les siennes. Une fille beaucoup trop sensible, imaginative et passionnée — un petit âne à très longues oreilles ? Sans aucun doute, mais aussi une de ces filles — on en trouve encore, et beaucoup — qui savent ce que c'est que d'aimer.

... Et de sentir — une fois de plus — *sa* lettre sous son oreiller la remplissait d'une sorte d'ivresse légère et de détresse délicieuse, comme si c'eût été son propre amour qu'elle eût touché d'une main tremblante.

L'instant... solennel approchait. Elle commençait à respirer un peu moins bien, poussait d'immenses soupirs, et, sans même s'en rendre compte, se dirigeait vers l'une des fenêtres de sa chambre d'où elle pouvait voir la mer — une dernière fois bien s'imprégner de la mer et de la chanson de la mer. Là-bas, très loin, piqué dans les ténèbres, un point d'or brillait faiblement : la France. Elle le regardait, attendrie, gonflée de tendresse, un commencement de pleurs au fond de son être. Il lui semblait que c'était la lumière dorée de la fenêtre de *sa* chambre ou de la pièce dans laquelle il travaillait : il veillait sous la lampe ; peut-être pensait-il à elle... Cette lumière lui envoyait un tas de pensées, de désirs, un tas de baisers dont son cœur s'emparait avidement, goulûment, et, de son âme à elle, s'échappait aussi un rayon brillant, brûlant, un rayon de cette flamme qui sans cesse la consumait ! Puis elle ouvrait la bouche ; elle l'ouvrait afin de faire entrer en elle, le plus loin possible, une grande bouffée d'air frais ; enfin se couchait. Vite, *sa* lettre... sa lettre qu'elle avait gardée toute la journée sur elle, près d'elle. Elle la relisait lentement, s'imprégnant de chaque ligne, de chaque mot, qui lui paraissaient toujours nouveaux, tout chargés, malgré leur clarté, d'une foule de significations tout à fait inattendues, merveilleuses. Et c'était comme une délicieuse rosée qui, goutte à goutte, se déposait sur son âme. Elle caressait la lettre de ses doigts, de ses yeux, de ses lèvres. Elle la respirait comme si elle eût été une émanation de *lui* — tout lui. Fumait-il ?... (Certains jours le papier disait *oui*, d'autres, *non*...) Avait-il pensé à l'embrasser (la lettre) avant de la plier et de la mettre dans l'enveloppe ? (Mais les hommes font-ils ces choses-là ?... Doivent-ils même les faire ? S'ils les faisaient, n'auraient-ils pas l'air ridicules ?) — Et c'était, oui, toujours la même chose. Les mêmes émerveillements, les mêmes tremblements, les mêmes serrements à la poitrine, les mêmes... soulèvements se terminant par les mêmes espèces de déchirements, les mêmes brûlures — les mêmes joies enivrées, exquises, qui

étaient presque de la douleur... Une coupe dans laquelle on met trop de parfums ! Littéralement, elle débordait, elle éclatait de lui : il lui fallait s'arrêter. Alors elle regardait longuement ses photographies, les prenait, les embrassait, les reposait. Heureusement, il était là ! « Oh ! mon petit chéri, laissez-moi vous baiser, laissez-moi vous aimer ! » Et tout de suite le miracle se produisait. Elle se sentait inondée de tout son être à lui — toute baignée de son amour. Son corps brûlant contre le sien. Sa chère, si chère tête, qui reposait comme celle d'un enfant dans le creux de son épaule et puis qui recherchait la tiédeur, la chaleur de son cou, de ses seins, le contact de ses lèvres. Chaud, vivant, doux, il était dans ses bras, et, toute la nuit, elle le garderait ainsi, précieusement, contre son cœur, dans son petit lit. Par les trois fenêtres grandes ouvertes, les brises de la terre et de la mer entraient librement pour les bercer, après s'être chargées de toutes les senteurs d'un éternel printemps. Et ils s'endormaient enfin ensemble, leurs cœurs obéissant aux mêmes rythmes de l'amour partagé. Heures silencieuses et divines. Sommeil d'amants heureux ! Juliette et Roméo, Tristan et Yseult, mais sans la douleur.

... Enfin, lentement, elle ouvrit les yeux, et, dans l'ombre déjà dorée de soleil, elle fut inondée de la même joie folle qui l'avait assaillie à son réveil. Dimanche, c'était dimanche ! pas d'élèves ! toute la journée elle pourrait penser à lui, lui parler — lui écrire une immense lettre ! Elle fit un saut de carpe dans son lit et chercha du regard sa pendule, à droite, sur la boîte d'épicerie recouverte d'une cretonne bleue à fleurs qui lui servait de table de chevet. (A l'intérieur, elle mettait ses souliers, et dessus, son chandelier de cuivre, sa boîte d'allumettes, son pot de crème pour les mains, son flacon d'huile pour les cils...) Il n'y avait qu'un moment, encore toute endormie, d'une main encore toute lourde de sommeil, elle avait dû chercher sa boîte d'allumettes, et, sous la flamme brusquement jaillie avec une petite détonation sèche, puis maladroitement promenée, le visage rond de sa pendule avait exprimé une stupéfaction profonde : « Cinq heures et demie ! Mais c'est dimanche ! Pas besoin de te lever avant deux heures... Evelyn, miss Evelyn Fonsworth,

dors ! Je veille sur toi. » Quelle joie, oh ! quelle joie ! L'allumette avait glissé de ses doigts. Où, Seigneur, où donc ? Sur l'oreiller, l'édredon, le plancher ? Entre les couvertures ?... Ah ! sans plus s'en inquiéter, elle s'était reétendue mollement. Soupirant d'aise, elle avait plongé son nez dans le duvet de son oreiller : « La maison peut brûler ! Je m'en fiche ! » Et, dans la nuit de ses paupières refermées, au bout de quelques minutes, le visage blafard de sa pendulette lui avait adressé un sourire de bonne grand'mère : « Oui, puisque tu ne peux plus dormir et que tu te sens tant de vivacité, tant d'agilité dans l'esprit et de tendresse active dans le cœur, écris-lui. Prépare dans ta tête toutes les expressions, choisies comme les plus belles fleurs d'un jardin, tous les petits mots caressants et doux que tu glisseras tout à l'heure dans ta lettre pour lui. » Mais, cette fois, la pendule lui montra un visage étonnamment plat, inexpressif. Il était sept heures moins le quart.

Alors, les yeux grands ouverts, elle soupira encore, mais de paresse, et elle mit les deux mains sous sa nuque, de la façon la plus naturelle et la plus commode du monde, comme une personne qui a acquis le droit de rester tant qu'elle veut dans son lit. Comme elle était bien ! comme elle était bien ! Les moindres objets de sa chambre, encore dans l'ombre, mais tout à fait réveillés comme elle à présent, la regardaient comme des amis. En face des fenêtres, l'étoffe noire et dorée, qui recouvrait la grande malle de cuir *Escarbot*, se parsemait de pâles feuilles de soleil ; devant elle, sur le manteau de bois noir de la cheminée, les bibelots, les deux chiens de porcelaine, M. Chummy et M. Toby, le lapin doré, M. Bunny, portant fièrement sa coupe de faux cristal vert irisé, toute débordante de primevères, la minuscule boîte d'albâtre, gardienne d'épingles, d'aiguilles et de vieux boutons, enfin, le grand vieux flacon d'eau de Cologne retrouvaient leurs formes, leurs couleurs et leur éclat naturels ; sur le second lit, à sa droite, donc plus rapproché des fenêtres que le sien, où couchait autrefois sa sœur, le linge propre qu'elle avait soigneusement préparé, étalé la veille, à la lumière de sa bougie, l'attendait ; et de petites bouffées d'air frais, divinement pur, venaient chatouiller ses paupières...

Soudain, elle soupira d'aise. Son corps était si propre ! Avant de se coucher, elle avait pris un si long bain, elle avait fait une toilette si méticuleuse, elle s'était brossé les dents et rincé la bouche avec tant de soin ! Elle s'était même lavé les cheveux dans la baignoire, et avec un savon d'un parfumeur renommé de Paris, qu'elle avait acheté deux jours auparavant à cette intention et qu'elle s'était empressée de cacher tout au fond d'un tiroir de sa table de toilette, pour que sa mère ne le vît pas, à cause de la dépense. De tout temps, même enfant, elle avait adoré se sentir bien propre, elle avait eu un goût têtu pour l'eau et le savon — mais maintenant, depuis que...

— Bientôt sept heures ! Oui, il n'y a rien de mieux à faire que de me lever... puis sortir dans le soleil, courir !

Et, d'un bond, elle fut hors de son lit.

— Oh ! se dit-elle bientôt, dans un élan de joie, si je pouvais le réveiller... me pencher sur lui avec des yeux tendres d'amour... et le baiser ! Si je pouvais jeter de petites pierres ou des brindilles de bois sur les persiennes de sa fenêtre... brusquement le voir apparaître... puis courir, oh ! courir avec lui comme une folle sur la plage gaie, dorée, et toute lavée de lentes vagues bleues !

D'un geste vif, elle retira sa chemise de nuit et la lança devant elle — petit chiffon de soie rose sur son oreiller — et elle fut toute nue.

Se sentant délicieusement envahie et pénétrée par le froid de l'aube, elle courba le dos, comme on fait sous une douche glacée, et se frotta avec vigueur les bras, la poitrine, le dessus des cuisses, puis, passant devant la cheminée, elle se dirigea rapidement, et d'une façon presque machinale, vers un grand miroir adossé au mur, dans un coin, près de l'une des fenêtres.

Depuis qu'elle l'aimait, elle venait ainsi souvent se regarder. Se penchant de tous côtés, elle s'examinait longuement, curieusement, sous toutes ses faces, comme elle eût fait d'une femme étrangère, à sa taille et à sa ressemblance, surgie tout à coup de l'ombre pour se faire inspecter par elle.

L'examen était tantôt très agréable, tantôt beaucoup moins ;

son résultat tantôt favorable, tantôt... Il y avait beaucoup de choses en elle qu'elle aimait, du moins auxquelles elle s'était fortement attachée, au point que, pour rien au monde, elle n'eût voulu en changer, son nez et ses yeux, par exemple; mais il y en avait d'autres... Ainsi, elle soupirait en regardant ses seins. Elle les trouvait un peu trop gros, un peu trop lourds dans le creux de la main, avec deux taches brunes au bout, trop larges et apparentes. Il lui semblait que si elle avait été un homme... Elle eût voulu deux petits boutons de rose. Et puis, elle se trouvait trop noire : les sourcils, les cheveux, la peau, les ... Tout cela la remplissait parfois d'idées affreuses, en particulier « lorsque son estomac cessait d'être un ami pour elle. » Il — Lui — tout de suite remarquait *tout*, et ses paroles d'amour se brisaient sur ses lèvres; il détournait ses regards d'une façon réprobatrice, gênée... Et elle se voyait s'accrochant désespérément à son cou, le suppliant : « Oh! si je ne vous plais pas... si *cela* ne vous plait pas... dites-le tout de suite, avant qu'il ne soit trop tard, je vous en supplie! Oh! j'aime mieux, tellement mieux! » Mais il se mettait soudain en colère : « Mais c'est vous qui auriez dû me le dire plus tôt! C'est presque un abus de confiance! » Et la scène se prolongeait ainsi, riche en péripéties terribles. (Ah! mon Dieu, lorsqu'on est une fille, ce que l'on doit souffrir!...) Mais, ce matin-là, dimanche, bien qu'elle eût examiné longuement tout ce qu'elle n'aimait pas en elle et même soupiré à plusieurs reprises de dépit, le résultat de l'examen fut loin d'être défavorable. « Une statue d'ivoire cachée au fond d'une niche de temple grec », tel fut l'un des jugements que notre héroïne porta sur elle.

Puis elle revint vers les deux lits et commença à s'habiller; soudain, à peine vêtue, alla tirer les rideaux; et le faible soleil l'éclaira.

Elle était petite, et le charme gracieux de l'enfance apparaissait encore dans tous les mouvements qu'elle exécutait, tantôt très lentement, tantôt, au contraire, comme en ce moment, avec une grande rapidité. Et ce qui frappait surtout en elle, c'était l'expression de vie intense, de ferveur passionnée qui rayonnait de ses yeux, très beaux, admirables même, bleu-gris avec des points d'or et des cils épais — et le saisis-

sant contraste qu'ils offraient, ainsi que sa peau mate, un peu trop brune peut-être, avec ses sourcils bien dessinés, très noirs, et ses cheveux encore plus noirs. Séparés au milieu par une raie, ils laissaient voir presque entièrement son front, haut et bombé, et ils tombaient en se gonflant de chaque côté de son visage jusqu'au bas de sa nuque où ils formaient une masse lourde, abondante. Son nez était petit et arrondi au bout, avec des ailes un peu renflées, sa bouche moyenne ; et son menton, tout pareil à celui de beaucoup d'Anglaises, volontaire, légèrement trop long et accusé, eût enchanté Botticelli. En somme, elle était jolie et, ne l'eût-elle pas été, il lui eût été fort difficile de passer inaperçue, à cause de cette vie, de cet éclat, de cette chaleur rayonnante qui étaient en elle.

— Vite ! vite !

Elle versa de l'eau dans la cuvette de sa table de toilette, se baigna le visage, puis elle se mit un peigne et quelques épingles dans les cheveux. Au soleil, ils ne paraissaient plus aussi noirs ; des reflets acajou s'y voyaient. Ensuite, elle acheva de s'habiller rapidement, prit les deux photographies de son bien-aimé et, de même que chaque matin, elle alla les mettre à leur place habituelle, pendant la journée : dans la grande malle de cuir *Escarbot* ; enfin, tout aussi vivement, sortit de sa chambre.

Aussitôt, elle se trouva plongée dans une demi-obscurité.

Il fallait traverser le palier pour se rendre à la cuisine. Aucune pièce d'ailleurs ne communiquait. Salle de bain, cuisine, et sa chambre à coucher, et la grande pièce qui servait de salle à manger-salon et de chambre à coucher pour sa mère s'ouvraient séparément sur le palier, au dernier étage habitable de la maison ; l'appartement n'avait point de porte d'entrée. Aussi sa mère avait-elle tendu un grand rideau devant l'escalier pour suppléer, avait-elle pensé, à l'absence de la porte. Mais trop vieux, trop étroit et pas assez lourd, le rideau ne servait à rien, sinon à enlever presque toute la lumière, déjà beaucoup trop souvent infiniment réduite, qui venait de la cage de l'escalier.

La cuisine, naturellement, était toute petite, et elle sentait ce que sentent toutes les petites cuisines, au matin, si propres qu'on les tienne, quand, pour une raison ou une autre, on a

décidé de ne point laisser leur fenêtre ouverte. La raison, c'était M. Teddy, un cocker noir et argent, maladivement frileux. Il couchait dans son panier, posé sur le carreau, à droite de la fenêtre. Roulé en boule, sous sa couverture de laine, il dormait encore. Le premier soin d'Evelyn fut d'entr'ouvrir la fenêtre sans faire de bruit, afin de ne pas le réveiller. Ensuite, elle prépara son déjeuner, une tranche de pain bis et une tasse de thé brûlant. Quand elle eut avalé la dernière goutte, seulement alors elle réveilla le chien.

— Teddy ! Allons, Teddy ! Allons, vite !

Mais il ne bougea pas, et elle dut secouer son panier.

— Allons ! Teddy ! Hâte-toi !

Il se contenta de la regarder d'un seul œil, blanc, morne.

Alors elle rit :

— O mon petit quatre pattes ! Mon écorce de bouleau plaquée d'ébène !

Et elle l'empoigna sans plus de façon par la peau du cou, le mit sous son bras, sortit de la cuisine, et se dirigea vers l'escalier en marchant sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller sa mère et, ensuite, les autres locataires.

Dimanche ! un peu plus de sept heures ! Ce n'était ni le jour, ni le moment de faire du bruit. Et l'escalier était en bois...

Elle descendit de cette manière, avec autant de précaution, les trois étages, ouvrit la porte, déposa doucement le chien inerte, à demi endormi, sur le perron, en dégringola les sept ou huit marches, arriva dans la rue, se hâta, marcha de plus en plus vite, comme si elle s'enfuyait, tourna dans une autre rue, leva la tête, aperçut le grand boulevard goudronné, la belle promenade cimentée au-dessus des falaises, s'assura qu'aucune automobile ne venait, que le chien la suivait...

— Allons, Teddy ! Vite ! Plus vite !

Et déja ivre de soleil et de grand air frais, pur, parfumé, léger, parvenue de l'autre côté, sur le trottoir de la promenade, le long de la mer, elle se mit à courir.

— Teddy ! Teddy ! cria-t-elle en se retournant, et elle précipita sa course.

Mais le petit cocker, qui était resté en arrière, tout à fait réveillé à présent, la rattrapa tout d'un coup. Tel qu'une

flèche il passa à quelques centimètres d'elle, ventre à terre, ses longues oreilles noires frisées, retournées par le vent de la course, prit une trentaine de mètres d'avance, et revint sur elle, tout aussi vite, en aboyant furieusement.

C'était le moment de faire attention, car, perdant tout à fait la tête, il venait régulièrement se jeter contre ses jambes, ou bien essayait de tourner en rond autour d'elle.

— *Aoh ! be careful*, Teddy !

Elle s'écarta, réussit à l'éviter, à le tromper, et repartit à toute vitesse derrière lui. Ses seins sautaient dans sa robe ; son corps lui semblait posséder une souplesse, une agilité merveilleuses, ne pas plus peser qu'une plume. Enfin, ils s'arrêtèrent presque en même temps, aussi époumonés l'un que l'autre.

Elle sourit, en se tenant la poitrine. (Elle avait des petites dents très blanches, qui avançaient légèrement, et elle souriait d'une façon un peu puérile, et d'autant plus charmante ; ses yeux alors rayonnaient, tout son visage s'éclairait, paraissait vouloir se tendre vers vous, s'offrir...)

— Oh ! comme je vous ai fait courir, mon petit garçon ! Est-ce que votre cœur bat aussi vite que le mien ?

(Mais c'était à Seneur qu'elle avait parlé, qu'elle s'était adressée ; presque toujours elle l'emmenait avec elle, quand elle partait en promenade...)

Encore tout essouflée, elle posa ses deux mains chaudes sur le garde-fou de la falaise : deux barres de fonte enfoncées dans des poteaux de ciment alignés à égale distance, un grillage près du sol pour empêcher les enfants et les chiens de le traverser.

Avec ses talus d'herbes, jonchés de fougères et de toutes les fleurs du printemps, ses gros pans de rochers abrupts, ses sentiers en lacets, l'abondante frondaison de ses arbres de toute sorte et de ses massifs de buissons, la falaise dévalait en pentes plus ou moins rapides à une soixantaine de mètres au-dessus du niveau de la mer, qui s'étendait à perte de vue, immense plaine liquide à peine ridée, seulement bruissante sur ses bords, en venant doucement se briser sur les cailloux de la plage, et elle était toute dorée par le léger soleil qui commençait à déployer lentement ses rayons, très loin der-

rière la jeune fille, au-dessus des toits gris des maisons et des hôtels de la petite ville. A cette heure, encore matinale, et qui paraissait d'autant plus matinale que la petite ville se trouvait en Angleterre et que c'était dimanche, personne ne passait sur la route goudronnée, aucun bruit d'automobile ou de bateau, aucun pas, aucune voix d'homme ne s'entendaient sur la terre et sur l'eau ; mais, cachés dans les arbres et les buissons, les oiseaux chantaient ou plutôt s'égosillaient à qui mieux mieux ; la falaise en était remplie ; et une brume bleutée était répandue partout sur le ciel et sur la mer, qui se mélangeaient imperceptiblement avec des teintes et des dégradés presque pareils.

Les lèvres d'Evelyn frémirent et son joli visage prit une expression de ferveur presque angoissée. Elle soupira et secoua la tête à plusieurs reprises, presque avec épouvante, car elle ressentait encore toute chose — et, en particulier, la beauté — avec la violence et la simplicité d'un enfant. Elle voyait la nature avec les mêmes yeux que dans son plus jeune âge, jamais elle ne se lassait de la contempler et de l'admirer ; et toute émotion trop forte, trop riche, trop belle, lui donnait envie de pleurer. « Comment rendre... comment exprimer ?... » Or, précisément, elle voulait « exprimer », car elle n'était plus seule, il y avait Lui, et, dans ses lettres, elle devait lui rendre compte de *tout*...

— Oh ! quelle beauté dans le ciel ! réussit-elle à dire enfin. Tout ce bleu transparent, plus léger qu'une vapeur ! Ces flots d'ambre qui décorent le verre précieux de l'azur. Et la mer — oh ! la mer !...

Elle fut longue à trouver la... les comparaisons qu'elle cherchait.

— Un *immense* champ de petits diamants, tout jonché de boucles de jacinthes. Le cou... parfumé d'un pigeon. La chair luisante d'un lis. Les flammèches d'un vin doré qui s'écoulerait lentement sur la soie chatoyante des eaux après être sorti d'un puits profond, sombre, glacé...

Brusquement, devant elle, un oiseau s'envola. C'était une grive — oh ! peut-être la même grive qu'elle avait entendue de sa chambre, à son réveil ! Elle tressaillit de joie et suivit son vol, longuement, d'arbre en arbre.

— Oh ! oui, oh ! oui, beauté, beauté ! joie de vivre... de respirer !

Une odeur suave entra dans ses narines.

— Des giroflées ?... N'est-ce point le parfum des giroflées que vient de m'apporter cette bouffée de vent ?

Une main tapotant le garde-fou, elle partit à leur recherche, et, en effet, presque aussitôt, elle en aperçut une grande quantité. Pressées l'une contre l'autre, elles formaient dans l'herbe comme un tapis de papillons aux ailes de velours brun-rouge, et les plus rapprochées cherchaient l'appui de la maçonnerie grise, sous le treillage.

Et Evelyn se baissa, puis s'agenouilla pour mieux les admirer et en respirer le parfum — mais, au même instant, elle sentit un léger attouchement sur son bras, puis un petit museau impatienté et mouillé qui s'efforçait de soulever ses mains.

C'était M. Teddy — qui la rappelait à l'ordre. Quand il était en promenade avec elle, il n'aimait pas qu'elle demeurât longtemps au même endroit, immobile, arrêtée, ne faisant plus attention à lui ; il avait alors le sentiment qu'elle l'abandonnait... ou le trompait ; et il souffrait, il devenait follement jaloux lorsqu'il remarquait qu'elle faisait des gestes et des mouvements, comme de se pencher, de s'agenouiller, de parler à quelque chose ou à quelqu'un, qui, dans son âme éminemment sensible et affectueuse de chien, lui paraissait intimement lié à la tendresse et aux soins qu'elle, sa maîtresse, lui prodiguait, strictement réservés en quelque sorte à son usage personnel. Même des fleurs le rendaient jaloux ! Elle n'avait pas droit de toucher des fleurs !...

Mais elle était très indulgente à ce genre de reproches. Elle l'aimait — *elle aimait*. Elle le comprenait toujours si bien !

— Oui, oui, mon petit chéri, je suis là ! lui dit-elle en caressant sa tête ronde et en donnant quelques tapes amicales sur ses longs poils épais, frisés. Va ! Cours et amuse-toi !

Et elle repartit toute droite, guillerette, son petit nez au vent. Tout sollicitait son attention, et elle humait avidement au passage les bons parfums des arbres (frênes, hêtres, marronniers, sycomores, peupliers, chênes verts, sapins, pins-parasols, marronniers d'Inde, etc.) qui recouvraient la falaise.

Lequel l'enivrait le plus ? Bien souvent, narines dilatées, elle se le demandait. Celui, si fort, si particulier, des sapins, peut-être ?...

Au bout de quelques pas, elle s'arrêta pour regarder, perpendiculaire au trottoir, un haut mur que recouvraient les ceps noueux d'une vieille vigne. Deux ans auparavant, en septembre, le vieux jardinier-chef de la falaise, monté sur une échelle, avait coupé, spécialement pour la lui offrir, une petite grappe de gros raisins noirs qui pendait entre les larges feuilles rouge-vert-jaune ; et elle se souvint de leur goût, dans sa bouche, de leur goût que le soleil n'avait pu adoucir — acide, râpeux, exécrable ! — et aussi du sourire un peu malicieux du vieux jardinier, qui l'avait observée du coin de l'œil. Elle n'avait pu s'empêcher de faire une grimace en riant tout à coup, et lui aussi s'était mis à rire :

— Oh ! il y a mieux, n'est-ce pas ? Le roi ne doit pas en avoir de pareils sur sa table.

C'était un musicien comme Lui, qu'elle ne connaissait pas encore. Un véritable mélomane. Il lui avait dit un jour : « Dans ma jeunesse, je jouais du violon et du cornet à piston, mais maintenant je suis beaucoup trop vieux. Je n'ai plus de poumons assez forts et mes doigts... oh ! voyez mes pauvres doigts... tout déformés ! » Deux jeunes gens l'aidaient ce jour-là. Sournoisement baissés, mais la regardant, elle, ils s'étaient moqués de lui. Aussi, pas une seule fois, elle n'avait voulu remarquer leur présence.

Et, pendant l'hiver, il était mort. Un jeune — précisément un de ceux qui se moquaient de lui — l'avait remplacé.

— Oh ! triste, affreusement triste ! soupira-t-elle en reprenant sa marche, les yeux de nouveau fixés sur la mer.

Et, instinctivement, elle chercha *sa* falaise.

Petite tache blanche et rose, elle étincelait faiblement, telle une perle, à l'horizon bleuâtre et brumeux, sous une couronne de nuages blancs.

— Oh ! des nuages ! Et je ne les avais pas vus tout à l'heure ! Ils ont donc surgi tout à coup ! Et c'est le seul endroit du ciel où l'on en voit !

Elle marcha beaucoup moins vite.

C'était toujours sa plus grande crainte qu'il ne tombât

tout à coup malade. Dans sa pensée, elle le voyait alors tel qu'il s'était décrit à elle dans ses premières lettres : aussi pauvre qu'elle, obligé de donner des leçons de piano pour subvenir à ses besoins, assurer à sa mère, presque toujours souffrante, une vieillesse à peu près décente, aider encore sa sœur, « une pauvre fille que la nature avait dû créer dans un moment d'oubli, ou un jour qu'elle était terriblement pressée.» Entravé !... Il était tellement entravé, lui qui était si beau, si « grand », lui qui aurait eu besoin de tant de calme, de bonheur, d'exaltation, d'excitations de toutes sortes, de toutes les commodités et de toutes les distractions et de tous les plaisirs qu'offre la richesse, pour permettre à son génie musical de s'exercer librement ! « Sans toutes mes charges, tous mes soucis, vous pensez bien qu'il y a longtemps que je serais allé vous voir, ou que je vous aurais offert un week-end à Paris ! »

— Oh ! oui, j'ai si peur qu'il ne se surmène trop !

Mais, Dieu merci, il lui envoyait de plus en plus rarement des lettres tristes. O bonheur ! joie... étouffante ! il lui laissait même espérer... « Je vous réserve une de ces surprises ! Patientez seulement encore un peu. » Sa mère, il l'avait conduite chez un grand spécialiste, qui lui avait donné des remèdes merveilleux. « Une véritable résurrection !» Un frère de sa mère, un vieil oncle à lui, célibataire, d'une avarice sordide, s'était brusquement décidé à faire quelque chose pour elle ; il parlait de lui offrir un petit voyage... en Grèce et en Égypte, où lui-même allait presque chaque année. (Oui, tout arrive dans la vie !) Et sa sœur, oh ! sa grosse sotte de sœur — « tenez-vous bien, petite fille ! » — un vieux général en retraite allait peut-être la demander en mariage ! « Toute une histoire absolument rocambolesque que je vous narrerai en détail un de ces jours... pour vous faire rire. En ce moment, je n'ai pas le temps. » Alors il serait libre ! libre ! En tout cas, il aurait enfin de l'argent dont il pourrait disposer à sa guise. Peut-être même qu'il se déciderait à donner quelques concerts... et en Angleterre. Un à Stenborough ? Hé, pourquoi pas ? « Oh ! ce jour-là, nous nous amuserons ! » (Oh ! comme elle avait encore ri, serrant, pressant déjà sa grande main troublante dans la sienne !) Et *Evelyn* —

« mon poème musical qui redorera les ailes de ma renommée... et de ma bourse (ah ! ce ne sera pas trop tôt !) ou plutôt *notre Evelyn* » prenait de plus en plus forme. « D'ailleurs, uniquement grâce à vous, ma petite amie chaque jour plus chérie, les exquises lettres que vous m'envoyez, où vous me racontez tant de si belles choses sur vous-même — et sur moi. L'accent, la chaleur, vous me les soufflez divinement avec vos lèvres. Je n'ai plus qu'à laisser courir mes doigts sur mon instrument. » Oh ! il lui écrivait toujours si délicieusement ! Pas tout à fait peut-être comme elle ne pouvait s'empêcher de le souhaiter parfois, mais quand même, oui, d'une façon délicieuse ! Et il lui arrivait, depuis quelque temps, de lui envoyer des lettres si personnelles, amusantes, bouleversantes ! Des lettres qui la faisaient tellement rire... qui l'emplissaient de tant de bonheur, d'admiration — d'amour ! Des lettres qui lui donnaient une furieuse envie ... de lui mordre... les oreilles ! Ces lettres, il les parsemait de dessins qui le représentaient composant « dans le feu de l'inspiration », de longues étincelles jaillissant de ses cheveux ébouriffés et de sa barbe soulevée comme par un vent furieux — et elle, avec des yeux grands comme des soucoupes, des cils interminables disposés en rayons de soleil, et dans des attitudes si amusantes ! Habillée ou même parfois aux trois quarts dévêtue, toute nue même. (Ça, elle aimait moins.) Et sous chacun de ses dessins il écrivait « une légende » : « Evelyn, encore toute petite fille, va à l'école » — « Evelyn fait ses prières » — « Evelyn rêve » — « Evelyn prend son premier bain de la journée », etc., etc. Et parfois, il se représentait près d'elle : « Première rencontre d'Evelyn avec Charles-Henri » — « Evelyn, se jetant aux genoux de Charles-Henri, le supplie de se faire couper la barbe » — « Charles-Henri refuse avec horreur » — « Premières larmes d'Evelyn, couchée près de son Charles-Henri ». Et, sous ses dessins, il mettait de plus en plus souvent de la musique — de sa chère et émouvante musique, dont elle avait une telle nostalgie qu'il lui semblait l'avoir toujours connue, aimée, bercée, avant de l'avoir retrouvée... Après, elle n'avait plus qu'à s'asseoir à son vieux piano, s'efforcer de bien lire, de rendre un peu de souplesse à ses mains, à ses doigts raidis, craintifs, inexercés. Et tou-

jours, toujours, cela lui paraissait si bouleversant, si beau !

Soudain, un flot de tendresse la gonfla toute sous sa robe. Et, elle lui répéta, en son âme, ce qu'elle lui disait si souvent, dans ses lettres :

— Oh ! je suis prise, entièrement prise, ma vie se fond dans la vôtre, mon sang *au tien*. Et surtout, emparez-vous de tous les détails de ma vie, servez-vous de tout mon moi. C'est pour moi une joie insensée, sublime, que de vous donner tout mon petit moi — et de me dire que lentement je deviens *votre musique*, vous, oh ! *tout* vous, chéri, mon chéri ! Cette pensée me transporte jusqu'aux cieux, et souvent me fait pleurer.

Elle soupira profondément, déjà des larmes au bord des cils — mais, au lieu de pleurer, elle rit. Oh ! un petit rire perlé très frais, très long, prenant de plus en plus de hauteur, effrayant de plus en plus les oiseaux. Quoi ? Que s'était-il donc passé ? Voilà... Profitant d'un moment de distraction de sa part, elle avait saisi l'occasion, elle lui avait mordu l'oreille ! Elle ne l'avait pas... raté ! Et il avait poussé un cri... terrible. Puis...

Puis elle sauta en l'air, lui prit la main : « Oui, viens, viens, mon petit garçon ! Allons nous perdre ensemble dans la forêt. Ensuite nous reviendrons tout doucement dans notre petite maison. » Oh ! oui, joie, joie dilatante ! Joie folle de vivre ! Ondes toutes veloutées de bonheur !

Mais ses yeux s'élargirent, sa bouche se rouvrit, et elle s'arrêta, une fois de plus. Quoi ? Qu'avait-elle donc vu ? Un lapin ? Oh ! un tout petit lapin qui, dans une ornière de la falaise, au pied d'un chêne vert, grignotait une fougère encore toute mouillée de rosée ! Il l'avait aperçue, la considérait d'un œil et, cependant, nullement troublé, continuait à manger.

Elle tendit les deux bras vers lui, par-dessus la barrière, en agitant tous les doigts.

— Oh ! viens, petit chéri, viens !

Mais ses gentils et pressants appels ne réussirent qu'à le faire changer de place (montrant son petit derrière, il disparut derrière un arbre) et à alerter Teddy, qui revint précipitamment vers elle pour mendier ses caresses.

— Mais qu'avez-vous donc ce matin, mon petit chien ? dit-elle.

Elle crut se souvenir : il ne s'était pas amusé avec son entrain ordinaire, il n'avait pas longuement fourré son nez dans les odeurs, si bonnes pour lui, répandues sur les trottoirs ou au pied des grands lampadaires ; à chaque instant, il s'était retourné vers elle, inquiet, frémissant, l'interrogeant du regard, il était revenu sur ses pas, comme s'il avait eu peur de la perdre.

Subissait-il aussi l'effet du printemps? Était-il amoureux comme elle?

— Oh ! patiente, mon petit chien ! lui dit-elle en le carressant. Tu vas bientôt rencontrer madame Beetle, la petite chienne qui est si amoureuse de toi, ou monsieur Ginger-Cream, ton ami et ton frère, l'épagneul crème et chocolat que tu aimes tant ! D'ailleurs, nous rentrons, mon petit chien.

Elle était arrivée, en effet, au terme de sa courte promenade matinale.

Plus loin, c'était beaucoup moins joli : la route descendait vers le port, se resserrait, se couvrait de toits de vieilles maisons pauvres ; la mer se rétrécissait ; il fallait traverser un long espace dépourvu de tout charme, monter de petites rues laides et tortueuses, qui sentaient le poisson, avant de retrouver le grand air libre de la falaise, de contempler de nouveau des arbres et des fleurs, de nouveau se sentir planer comme une grande mouette dans l'azur léger et puissant et sur toute l'étendue de la mer bleutée, miroitante et tendre...

De l'endroit où elle se trouvait, elle voyait admirablement le port ; et, comme chaque matin, elle voulut lui donner un regard et une pensée, avant de rentrer chez elle.

Un grand vapeur, arrivé de Norvège sans doute pendant la nuit, sa cargaison de planches parfumées encore dans ses cales et sur son pont, était amarré devant les vieux bâtiments de la douane. La flottille des bateaux de pêche était à l'ancre ; certains n'avaient point baissé leur grande voile ; blanche, brune ou rose, elle se reflétait dans l'eau tranquille ; et, plus loin, presque à l'extrémité du môle, où luisaient les rails du chemin de fer, le bateau de France, sous pression, préparant son prochain départ, déversait lentement, dans l'azur à peine troublé, l'indécise fumée de ses deux grosses cheminées jaunes à sommet noir.

Çà et là, on voyait des hommes, assis ou debout, des marins et des douaniers, mais ils ne parlaient pas et bougeaient à peine ; plusieurs fumaient leur pipe. Dimanche, un matin de très beau temps. Mais ce n'eût pas été dimanche, et il eût plu, venté, tempêté, ils n'eussent pas parlé davantage ; ils n'eussent fait que les gestes nécessaires, les mouvements indispensables. L'Angleterre est un pays tranquille pour gens tranquilles.

Alors, comme chaque matin encore, Evelyn sentit une peine, une lourde peine lui creuser le sein. Elle soupira profondément.

Quelle immobilité et quel silence ! Quand viendrait-il ? Quand le verrait-elle ? Sentait-il, concevait-il à quel point elle l'aimait ? Que faisait-il en ce moment ? Il dormait encore, sans doute... Mais rêvait-il d'elle ? Quand il se réveillerait, lui adresserait-il sa première pensée ? A quoi occuperait-il sa journée ? Il lui écrirait ? (Ordinairement, il lui écrivait le dimanche.) Et ensuite travaillerait-il à *Evelyn*, leur *Evelyn* ? Serait-il gai, heureux de vivre, ou déprimé, sans le moindre élan ? Ou peut-être... qui sait ! verrait-il... recevrait-il... irait-il voir une de ses belles amies ? Oh ! devait-elle se réjouir ou, au contraire, fallait-il... que ses yeux se mouillent ?

Elle poussa de nouveau un très grand soupir — détacha une larme de la pointe d'un de ses cils.

Une heure et demie de traversée et l'on atteignait *sa chère falaise*, là-bas, toujours aussi pâle, bleue et rosée sur l'horizon, dessous sa couronne de nuages arrêtés. Puis à peine trois heures de chemin de fer, et c'était Paris — Paris ! Ils étaient si près l'un de l'autre, oui, tellement confondus par la pensée, et néanmoins si loin ! Il y aurait bientôt six mois qu'ils se connaissaient — six mois qu'elle avait entendu pour la première fois, dans un bouleversement inexprimable, sa musique, sa délicieuse et... inoubliable musique, six mois qu'elle avait éprouvé le tout aussi inexprimable bonheur de lire la petite réponse qu'il avait faite à la longue, très longue lettre qu'elle lui avait envoyée dans un moment de véritable folie ; il y avait six mois... six mois — et ils ne s'étaient encore jamais contemplés, unis, aimés autrement qu'en pensée.

Et si elle lui écrivait, elle, à peu près chaque jour, si elle lui disait toujours tout, *tout* de sa petite vie présente et passée, si elle éprouvait une espèce de véritable volupté à le faire, et comme une nécessité absolue, au point de se sentir toute triste et déprimée, avec la sensation horrible de moins lui appartenir et de risquer de le perdre quand, pour une raison ou une autre, il lui arrivait de demeurer un jour sans lui écrire, lui, parfois, pouvait demeurer près de deux semaines sans lui donner le moindre signe de vie ; et il ne répondait guère à ses questions pourtant si pressantes : « Oh ! je voudrais avoir tant de détails sur le petit garçon que vous avez été... et sur votre existence actuelle... et sur tous les gens que vous connaissez. N'est-ce pas possible ? » En réponse à ses lettres, à ses paroles toutes cousues de tendresse, à ses petites demandes balbutiantes et implorantes, il laissait se former en elle de grands vides sombres où elle essayait, souvent en vain, d'accrocher ses pensées incertaines. Et pourtant, tout à coup, il pouvait se montrer si compréhensif ! Un artiste. Un grand artiste !... Étouffant d'amour, elle le serrait continuellement dans ses bras, il était son bonheur, car il lui permettait de croire aux grands sentiments, à la vie, à la pureté ; il était *celui de ses rêves* (le monde est si mesquin !) ; il était le printemps exquis, la musique, l'amour, l'âme de sa vie, la chaleur qui l'inondait de courage, l'encens suave de chaque jour ; elle croyait en lui, il était sa foi, le monde entier, il n'y avait que lui ; oh ! elle savait qu'elle devait être bonne, courageuse, patiente ; elle savait qu'il lui fallait bien se contenter de son silence, être heureuse même s'il ne pouvait écrire, oui, être contente du peu qu'elle pouvait faire pour lui ; elle savait qu'elle ne remercierait jamais assez Dieu pour lui avoir permis de le trouver, de devenir l'âme, le cœur même de sa musique, mais, parfois, il lui fallait bien se l'avouer, son cœur la peinait un peu.

... Elle n'était venue en France qu'une fois avec sa famille, à l'âge de cinq ans, mais elle n'avait pas dépassé la plage de Wimereux, et lui, il avait été encore moins favorisé qu'elle. Il n'avait jamais eu l'occasion et surtout les moyens de franchir ces quelques kilomètres d'eau tantôt si calme, si bleue, si belle, tantôt si grise, si triste, toute couverte des longs

rideaux de la pluie ou toute cachée dans un épais brouillard tout pareil à de l'étain, et souvent si méchante, si terrible dans ses colères, si furieusement agitée, quand le vent, un vent presque insoutenable, jour et nuit, faisait rage.

... Il était pauvre, aussi pauvre qu'elle. Mais s'il avait été riche, l'eût-elle autant aimé? Partager sa pauvreté, cela aussi était pour elle un réconfort, une joie.

... Et pourtant, oui, dès son plus jeune âge, elle avait été invinciblement attirée par « sa chère falaise », elle avait eu le pressentiment que ce serait de France que lui viendrait le bonheur ou, au contraire, la solitude définitive dans la foule des hommes, dans la nuit, parmi les fleurs désormais sans parfums, sans couleurs, et le chagrin, les tremblements et les frissons, et les larmes qui vous inondent les joues quand, sa bouche dans une main, ô pauvre fille, on ne comprend plus rien! — enfin l'affreux malheur, et peut-être la mort.

Là-bas, dans le port silencieux, un jeune marin était monté dans un petit canot, et il ramait tranquillement, vigoureusement.

Elle s'étonna d'avoir pu avoir aussi longtemps des pensées aussi tristes — appela Teddy.

II

Le retour fut rapide, sans incidents, En général, il était rarement aussi agréable que l'aller, parce qu'elle n'était plus seule; des gens et des automobiles, de plus en plus nombreux, commençaient à circuler; importants et graves, et donnant des ordres, les directeurs, les concierges des hôtels apparaissaient sur le pas de leurs portes, et, parfois, un valet, en bras de chemise, interrompait sa besogne pour la regarder, croyait lui faire plaisir ou attirer son attention en faisant des signes amicaux à Teddy. Et les directeurs et les concierges aussi la regardaient. Un gros blond moustachu, en particulier, faisant le fanfaron, une main sans cesse sur la partie la plus grasse de sa joue. — Affreux!...

Sur le perron, elle rencontra le propriétaire, M. Potembayer, et l'un des locataires de la maison, M. Mainwaring,

qui occupait avec sa sœur un des appartements du second étage. Ils causaient ensemble, mais M. Mainwaring était en peignoir et en sandales, et, flanqué de son chien, Bruce, il était évident qu'il se préparait à aller se baigner.

M. Potembayer, le propriétaire, était Hollandais, et elle ne l'aimait pas ; elle éprouvait même un sentiment de répulsion et de crainte presque instinctive quand, par hasard, elle se trouvait devant lui ou devait lui parler. C'était un bien étrange personnage. Il se vantait de posséder des connaissances pour ainsi dire universelles. A l'entendre, il était à la fois docteur en médecine et ingénieur — un génial constructeur d'appareils de T.S.F. — et un entrepreneur de bâtiments, un décorateur et un politicien incomparables, aux vues aussi multiples qu'infaillibles. Mais elle savait qu'il était surtout un hâbleur, un menteur terrible et un grand hypocrite, bien qu'il se vantât encore d'être fort religieux, un catholique modèle, « un adorateur passionné de la Vierge de Lourdes » ; elle savait qu'il n'était pas plus docteur qu'ingénieur et que sa vie sa passait à combiner et à faire une foule de choses malpropres, à édifier plans sur plans, pour essayer de s'enrichir avec l'argent des autres. Il s'était installé un petit appartement dans le sous-sol de la maison et il y vivait avec une femme d'une cinquantaine d'années très maigre, qui lui servait de domestique et, au besoin, de prête-nom pour ses louches opérations financières, et dont il passait, à tort ou à raison, pour être l'amant. L'hiver, toujours pressé, il ne sortait jamais autrement qu'en pardessus à col d'astrakan, coiffé d'un bonnet, également d'astrakan, et chaussé de bottes vernies ; il se donnait des airs d'émigré russe, d'ancien cosaque ou richissime boyard ; mais on lui voyait souvent des souliers de femme, des chapeaux et des costumes d'aspect et de couleurs si baroques qu'on se demandait où il avait bien pu les acheter, et dans quel but il les portait. L'été, il circulait presque toujours à bicyclette et à peine vêtu : chandail de laine sans manches, culotte blanche ou bleu-clair de joueur de football, et il était ordinairement très sale, les ongles noirs et pas rasé, bien qu'il posât visiblement à l'homme élégant, fort soigné de sa personne, raffiné même dans ses manières.

Il était brun, grand, chauve, un long nez tombant sur un long visage fortement coloré, une moustache dont il ne pouvait s'empêcher de tirer à tout moment les poils décolorés et assez clairsemés, des yeux bleu-pâle sans cils qui se baissaient soudainement quand il vous apercevait, ou qui vous décochaient de petits regards humides, bienveillants, attentifs, charmés, sinon légèrement protecteurs.

Néanmoins, elle devait le reconnaître, il s'était toujours montré un bon propriétaire pour elle. Quand elle était obligée de lui demander « de patienter encore quelques jours pour le terme », tout de suite il lui souriait, approuvait de sa tête chauve, avec une infinie bienveillance.

Une fois, il lui avait dit :

— Oh ! pour vous faire plaisir, miss Fonsworth, j'attendrais... jusqu'au jugement dernier !

Une autre, tout en tiraillant sa moustache :

— Si j'étais plus riche, plus jeune, plus *un monsieur* — il avait appuyé sur ces derniers mots avec beaucoup de complaisance, d'onction et de chaleur, — je vous avouerais mon amour...

Il lui avait lancé un rapide regard (elle avait été... frappée de stupeur !) et, très vite, il avait ajouté :

— Je vous respecte... vous aime, et je tenais à vous le dire.

Mais elle n'était pas dupe ! Chaque fois qu'elle lui apportait de l'argent, ou était obligée de lui demander d'attendre, il trouvait le moyen de la recevoir assis derrière un grand bureau, le torse étroitement moulé dans une vieille robe de chambre de soie verte, et, elle ne savait trop pourquoi, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il n'avait point d'autre vêtement sur lui. Elle se l'imaginait avec deux tiroirs sans cesse ouverts à ses côtés, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et où il puisait tout à coup, selon que cela lui convenait, la plupart du temps presque indifféremment. Dans l'un de ces tiroirs, il y avait des pièces bonnes, dans l'autre, des fausses, mêlées à un tas de choses répugnantes — horribles. Elle riait quand de telles comparaisons lui venaient à l'esprit, mais elle avait raison. M. Potembayer était ainsi ; il n'était d'ailleurs pas le seul à l'être.

Et puis elle le... détestait, parce qu'il se refusait à faire la moindre réparation. Malgré ses marques d'intérêt tendre, son christianisme, à toute occasion hautement proclamé, il tolérait que sa mère et elle vécussent dans une pluie perpétuelle de courants d'air ; les portes et les fenêtres, qu'elles avaient dû repeindre elles-mêmes, fermaient mal ; des tuiles manquaient au toit ; le plafond des pièces et la tapisserie des murs se couvraient de plus en plus de larges taches d'humidité du plus vilain effet. Seule, la façade de sa maison l'intéressait, et il avait une bien étrange façon de la rajeunir et de l'embellir. Chaque année, précisément au printemps, il repeignait lui-même la vieille porte d'entrée avec une épaisse peinture brun-chocolat, absolument hideuse, qu'il faisait venir pour un très bas prix de Woolworth's ; il se livrait à la même opération autour de chaque fenêtre de la maison, puis en badigeonnait furieusement le bois, si bien qu'on ne pouvait plus ni les ouvrir, ni les fermer, et sa rage de peinture ne s'arrêtait pas là. Le soubassement de la maison et le perron en connaissaient aussi les redoutables effets ; il les enduisait d'une couleur jaune-canari, aussi horrible que l'autre, et qui vous soulevait le cœur à cause de la comparaison que, malgré soi, ne sachant plus où poser le pied, on ne pouvait s'empêcher de faire.

M. Mainwaring, Dieu merci, était tout différent. C'était un vieux célibataire qui avait dirigé une banque et qui s'était retiré des affaires. A présent, il jouait un rôle important dans toutes les réunions du Conseil de la ville ; il exerçait sur celle-ci une active surveillance ; aucun détail de son administration ne lui échappait. Encore plus chauve que M. Potembayer, de petits yeux encore expressifs, et fort malicieux, un petit nez camard ; il était court, trapu, tout en graisse, les mollets seulement musclés, et pourvu d'un ventre énorme, d'un ventre de lutteur chinois, et sa sœur, avec qui il vivait paisiblement, était aussi grosse que lui ! Tout comme elle, Evelyn, il ne sortait jamais sans son petit chien, et, toute l'année, quel que fût le temps, il prenait de longs bains de mer en sa compagnie. Elle assistait souvent à leurs ébats aquatiques quand elle se promenait sur la falaise et, l'hiver surtout, elle ne pouvait s'empêcher de rire en les voyant se balancer

sur les eaux grises et agitées, la malheureuse petite bête gigotant éperdument, toujours près de se noyer, semblait-il, son maître donnant de vigoureux coups de jambe, émergeant soudain de toute sa grasse poitrine, soufflant comme un phoque ou un cachalot. Puis M. Mainwaring saisissait son chien, et non sans se donner beaucoup de mal, il le hissait avec lui sur un des nombreux brise-lames. (Parfois, il avait tout autant de mal à s'y maintenir en équilibre.) Mais, visiblement, il était tout fier de sa force et de ses exploits de nageur renommé. Il redressait sa... haute taille, exposait au vent sa grosse bedaine, les épais bourrelets de graisse de sa nuque et de son dos que l'eau avait rougis, puis, après avoir repris un instant haleine, il se reprécipitait, tête la première, dans la mer, toujours suivi de son petit chien, à qui il avait appris à plonger. Un long instant, ils nageaient encore ensemble; parfois, ils dépassaient même le môle Victoria, puis ils revenaient vers le rivage. L'hiver, M. Mainwaring, après avoir revêtu son peignoir et chaussé ses sandales, se hâtait de regagner sa demeure, mais l'été il s'asseyait sur l'un des nombreux bancs de la plage, et, avec des gestes longs ou courts, une majesté d'empereur romain, il donnait à manger du pain aux oiseaux. Quelques semaines auparavant, Evelyn l'avait rencontré sur la falaise. Il pleuvait et, abritée sous un parapluie, elle marchait, selon son habitude, tête nue. M. Mainwaring, qui était très galant (dans son for intérieur il se croyait irrésistible), l'avait arrêtée pour lui dire qu'il lui trouvait une fort bonne mine. Puis il lui avait naïvement avoué qu'il avait perdu beaucoup de graisse.

— Oh ! certainement quatorze livres ! Et j'en suis fier, très fier !

— Mais, n'avez-vous pas, M. Mainwaring, juste assez de taille pour votre... grandeur ?

Alors, il avait beaucoup ri, car, très malicieux lui-même, il entendait fort bien la plaisanterie :

— Oh ! C'était tout à fait mon avis ! Les hommes beaux et... grands, très grands comme moi, de formes... de formes pour ainsi dire classiques... apolloniennes... on n'en rencontre pas chaque jour que le bon Dieu fait !

Les deux hommes s'écartèrent pour la laisser passer.

— Beau temps, n'est-ce pas, miss Fonsworth? fit M. Potembayer.

— Oui, beau temps... temps idéal pour amoureux! sourit M. Mainwaring.

M. Potembayer regarda doucement le ciel.

— Et aussi pour prier Dieu, pour aller à la messe! dit-il, voulant indiquer par là que son intention était de s'y rendre.

— Oui... aussi pour prier Dieu! approuva, non sans un certain détachement, M. Mainwaring, qui se mit à rire. Et aussi, surtout, pour prendre un bon bain de mer. Mais pas beau temps, comme je vous l'ai dit, M. Potembayer, pour vous préparer à repeindre votre maison avec vos satanées couleurs de chaque année. Il y en a beaucoup trop de jolies sur la terre et dans le ciel pour se livrer à une aussi mauvaise plaisanterie.

Il cligna malicieusement de l'œil.

— N'est-ce pas votre avis, miss Fonsworth?

Mais elle se contenta de sourire et se prépara à se réfugier dans la maison. Tout de suite, le petit chien de M. Mainwaring avait fait une foule de frais à Teddy, et Teddy, qui jusqu'alors avait fait preuve d'une conduite exemplaire... Un affolement, une gêne épouvantable la saisissaient quand Teddy se livrait avec un autre chien à des démonstrations d'amitié trop poussées, à une espèce de véritable combat amoureux, chacun voulant avoir la prédominance, surtout quand cela se passait devant des hommes... des hommes qu'elle connaissait, et en particulier devant M. Potembayer, dont les yeux, à tout moment fixés sur elle, lui donnaient froid dans tout le corps.

« Et il avait son peignoir vert! Et il n'était pas encore rasé! Et les bords... de ses paupières étaient tout chassieux! » se dit-elle.

Mais, presque aussitôt, elle dut revenir sur ses pas. Teddy ne l'avait pas suivie. Il lui fallut l'appeler, le menacer — se rendre un peu ridicule...

— Le... le printemps! lui glissa à l'oreille M. Potembayer.

« Oh! » se dit-elle, horrifiée. Et dès qu'elle fut dans l'escalier, elle battit Teddy, impitoyablement.

— Sale! sale petit chien! Et moi qui croyais que vous étiez

tout triste, malade même ! Voilà donc ce que vous attendiez ! (Évidemment, elle ne se rappelait plus ce qu'elle lui avait dit, quelques minutes auparavant ; mais on le sait, on ne peut demander beaucoup de logique aux femmes, surtout dans certaines circonstances.) Hou ! hou ! Allez ! Vite ! Disparaissez ! Passez devant moi que je ne vous voie plus !

Et elle monta rapidement l'escalier derrière lui.

Elle avait un autre amoureux dans la maison, un vieux célibataire encore, avec une vieille fille de sœur. (Il y a tant de célibataires en Angleterre — et tant de pauvres vieilles... qui, malheureusement, n'ont jamais trouvé l'occasion de se marier !) M. Jarvis, tel était son nom ; mais on ne l'appelait jamais autrement que « le commandant », car c'était un ancien capitaine au long cours, et, quand on lui parlait, on lui donnait largement de son ancienne dignité : « Comment allez-vous, commandant ? » — « Mais certainement, commandant. » — « Au revoir, commandant. » Elle avait un violent petit faible pour lui, car c'était *un caractère* ; on pouvait voir qu'il avait été un vrai homme, bien élevé, avec de belles manières et une jolie voix. Malheureusement, il était petit (mais Nelson aussi était petit...) et, en vieillissant, il s'était adonné à la boisson. Oh ! il buvait, il buvait !... Boire était son fort, sa préoccupation dominante. (Mais est-ce que les hommes — même les meilleurs — souvent ne boivent pas, au fur et à mesure qu'ils vieillissent, pour étouffer leurs regrets et développer, exciter leur imagination, ne plus penser qu'à de bonnes et belles choses ?) Aussi manquait-il souvent de tenue : des taches graisseuses se voyaient sur les revers de ses habits, sur ses gilets, sur ses vestons bleus, croisés et taillés un peu court, comme ceux de tous les vrais officiers de marine. Lui aussi aimait à jouer avec elle à l'homme galant : « Ah ! voici ma jeune et charmante Italienne ! » (M. Mainwaring, lui, l'appelait « *my mermaid*... ma sirène. ») Pendant la guerre, il avait commandé un chasseur de sous-marins, qui avait longuement croisé sur les côtes d'Italie, et il avait conservé la nostalgie de ce pays, avec un goût plus que vif pour ses filles. « O ma ravissante Italienne ! Mes plus beaux souvenirs ! » Il avait beaucoup de cheveux, contrairement à M. Potembayer et à M. Mainwaring, une barbe grisonnante, et une grande

douceur émanait de ses yeux d'un bleu sombre, surtout le matin, quand ils n'étaient pas encore trop injectés de sang, tout humides. (« Il ressemble un peu à mon bien-aimé... vieux, très vieux, devenu alcoolique, ayant sombré dans l'alcool ! » se disait-elle parfois, avec un petit rire terrifié.) Et sa sœur, petite, un peu maigre, était sourde, oh ! si sourde qu'il était inutile de lui adresser la parole, bien qu'elle se penchât toujours vers vous dans l'intention de vous entendre. Pour se faire comprendre d'elle, son frère était obligé de la regarder dans les yeux, tout en se tapant le bout des doigts. Oh ! elle était très laide, brune de teint, des cheveux gris coupés comme ceux d'un garçon, des yeux de crapaud ; un tic, un étrange mouvement nerveux, agitait constamment sa vieille tête. Et pourtant, elle était demeurée coquette ; elle se couvrait le visage de crèmes et de poudres, mettait une espèce de douceur pathétique dans son sourire, de grandes bagues à ses doigts, des fleurs à son manteau ; et elle s'habillait toujours de robes... vertes, aux nuances des plus délicates, et qui, sur toute autre femme, eussent pu produire leur effet. Et, naturellement, elle avait aussi un petit chien, une petite chienne plutôt, une pékinoise, qui répondait au doux nom de Johnnie, et, naturellement encore, avec son frère, cette chienne était la plus grande adoration de sa vie.

Elle leur donna une pensée — à tous trois — en passant devant leur porte ; et elle arriva enfin au dernier étage, poussa le rideau, entra dans sa chambre. Huit heures déjà ! C'était le moment de préparer le thé de sa mère et de Teddy. Aussi, vite, se rendit-elle à la cuisine. Thé très fort et sans sucre pour Teddy (c'était vraiment un chien très anglais !) ; pour sa mère, avec la théière, du lait, du beurre, du sucre, deux morceaux de pain sur une assiette à part. Mais c'était Teddy qu'elle servait toujours en premier lieu, non point parce qu'elle manquait de respect et de tendresse pour sa mère (elle aimait beaucoup sa famille, *tous* ses parents), mais parce que sa mère, qui partageait sa passion pour Teddy, était habituée à le voir entrer dans sa chambre chaque matin en même temps qu'elle, puis à recevoir ses folles caresses tout en demeurant tranquillement dans son lit. Sa mère ne permettait pas que Teddy couchât dans *sa* chambre ; si elle

l'avait surpris dormant sur son lit ou sur celui de sa sœur, elle en eût fait une maladie, mais elle admettait fort bien qu'il sautât sur son lit à elle, quitte à salir les draps et à agrandir la déchirure de l'édredon, et qu'il y restât. Mais les parents ne se comportent-ils pas généralement ainsi? Sans arbitraire, comment pourraient-ils bien montrer leur autorité, tenir leur rôle de parents? N'ont-ils pas d'ailleurs les meilleures raisons du monde pour se montrer un peu égoïstes? La fatigue de l'âge qui vient, tous les soucis, tous les ennuis que leurs enfants n'ont cessé et, très probablement, ne cesseront jamais de leur donner...

Néanmoins — devait-elle le penser? — sa mère n'avait jamais complètement satisfait son ardent besoin de tendresse; hélas! hélas! elle avait évidemment beaucoup de côtés très secs, un je ne sais quoi de superficiel et de léger dans l'esprit et le cœur, d'étroit et de petit dans le caractère; elle pensait certainement autant, sinon plus, aux *autres* qu'à ses enfants, surtout quand les autres appartenaient à un rang social capable de flatter sa vanité; et la meilleure partie de ses puissances de tendresse s'était écoulée dans l'adoration presque exclusive qu'elle n'avait cessé de porter « à leur père » à qui, Dieu sait pourquoi, quoique belle et plaisant fort aux hommes, elle avait mis une sorte de coquetterie et de point d'honneur à demeurer fidèle.

IGNACE LEGRAND

(La fin dans le prochain numéro.)

LETTRES INÉDITES DE GAMBETTA

Les lettres inédites ici rassemblées ont été écrites entre le 3 mars et le 15 novembre 1882. Deux jours après, Gambetta recevait la légère blessure qui entraîna indirectement sa mort. Nous allons montrer, tels qu'ils apparaissent à travers cette correspondance, les dix derniers mois de sa vie.

Rappelons l'événement qui précède la période finale et la domine : le 26 janvier, les députés ont renversé Gambetta, mettant ainsi fin à un ministère qu'on attendait depuis longtemps, dont le pays avait espéré merveille, et qui dura soixante-treize jours.

Les grandes vues n'avaient pas manqué à Gambetta : il avait ébauché une réforme de l'économie nationale basée sur un contrôle étatiste des chemins de fer ; une forte politique extérieure inaugurée par une intervention armée, aux côtés de l'Angleterre, en Égypte. Il avait annoncé et vigoureusement engagé vers la mi-janvier la révision des lois organiques de 1875, et demandé l'inscription du scrutin de liste dans la constitution de la République. C'est sur cette question qu'il tomba : les radicaux l'accusèrent de visées dictatoriales, et sa demande fut repoussée par 268 voix contre 218.

*
* *

Rarement homme politique tomba de si haut, et si vite. Jusqu'alors infiniment habile à s'entourer de prestige, c'est le prestige qu'il perdit en un jour. Il est probable qu'il

ne s'illusionna pas sur la gravité de sa défaite ; du moins n'en laissa-t-il rien voir. Le 26 janvier, au soir de sa défaite, il se rendit à l'Élysée où un dîner rassemblait l'élite du personnel politique. Il se plut à déployer sa verve, à humilier ses vainqueurs par l'entrain de sa parole. Ludovic Halévy écrit sur son carnet, à la date du 29 janvier : « Gambetta radieux, libre et léger comme l'air. Il va ne se mêler de rien. A quoi bon? Rien ne marchera, on reviendra à lui à genoux, pieds et poings liés. Alors il fera ses conditions, et ce sera son vrai ministère. »

Le 3 janvier, sir Charles Dilke, homme politique anglais avec lequel il était lié d'amitié, parlant à Westminster, lui rendit un hommage public. Gambetta le remercia.

Paris, le 31 janvier 1882.

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre bonne et forte parole. Elle me plaît par-dessus tout venant de vous, qui êtes bon juge en fait de dignité et d'autorité politique.

Je ne regrette en partant qu'une seule chose, de n'avoir pu terminer le traité[1]. Mais j'ai grand espoir d'avoir porté les choses assez loin pour empêcher mes successeurs de reculer.

Quand vous reverrai-je ? Je compte bien que ce sera à Londres, qui sera toujours en beau quand vous y serez.

Bien cordialement,

LÉON GAMBETTA

L'assurance dont il faisait parade dissimulait le trouble et la fatigue. Aux premiers jours de février, il décida d'aller prendre un peu de repos à Nice, chez ses parents. Auguste Scheurer-Kestner l'accompagnait ; madame Scheurer-Kestner, restée à Paris, reçut des voyageurs quelques lettres qui nous renseignent. De Nice, Gambetta lui écrit :

1. Il s'agit d'un traité de commerce entre la France et l'Angleterre dont les négociations traînaient depuis longtemps et auxquelles sir Ch. W. Dilke avait pris une part active.

Chère madame et amie,

C'est vous qui auriez dû imposer à l'Auguste enlevé la condition de le suivre, puisque tel est votre droit et même un peu votre devoir comme dit monsieur le Maire. Nous aurions eu un rire de plus dans la compagnie et le plus joyeux de tous.

Je n'en suis que plus touché de votre bonne grâce à m'abandonner quelques jours votre cher compagnon ; je n'en abuserai pas, et le ramènerai sain et sauf (dans ces prévisions ne figurent ni la Rouge ni la Noire).

Soyez rassurée, nous jouerons pour vous et, comme disait Frédéric, si les as viennent nous partagerons.

Cette lettre me servira de fétiche et je vous serre les deux mains pour fixer la veine.

Votre tout ami,

LÉON GAMBETTA[1]

Au dos de cette lettre, Scheurer-Kestner ajoute :

Nice, samedi.

Chère amie,

Je viens bien vite te donner de nos nouvelles avant de partir pour Monaco, où nous allons passer la journée. Nous sommes restés à Marseille, avant-hier, depuis notre arrivée vers onze heures du matin jusqu'à hier à onze heures, et nous sommes arrivés ici hier au soir à cinq heures et demie. Le voyage de Gambetta lui démontre que dans le Midi sa popularité s'est conservée. A Marseille, cela a été une véritable ovation. Au départ, les rues étaient remplies de monde criant : vive Gambetta ! Notre ami en est heureux et je vois que ces manifestations lui donnent la certitude qu'il peut, pendant quelque temps, se tenir tranquille sans avoir à craindre un abandon. C'est donc une chose excellente puisque, au point de vue parlementaire, l'inaction de Gambetta est commandée.

Je m'arrange de manière à pouvoir partir d'ici mardi matin, afin d'être à Paris mercredi. Mais notre ami tonne comme un Jupiter quand j'en parle.

1. Cette lettre appartient à M. Marcellin Pellet.

De Nice, Gambetta poussa une pointe en Italie. Grâce aux lettres écrites à Léonie Léon, nous restons en contact avec lui. De ces lettres, déjà publiées [1], nous ne donnerons que de courts extraits. Gambetta était très attaché à l'Italie. Son père était un patriote italien et lui-même, jusqu'à sa vingtième année, avait été italien. Gênes était le berceau de sa famille, il en gardait le sentiment très vif. « Je m'oublie, écrit-il, dans l'admirable aventure de Colomb, les audacieuses courses maritimes des Doria, les grands coups d'épée des Spinola, les fantaisies dorées des Doges ; j'éprouve, quoique bien français, un regret de race à retrouver tous ces grands témoins de la fortune de la superbe République, où la force et la dignité marchaient de pair avec la liberté populaire. » On peut, sans témérité, deviner sous ses mots la préoccupation de l'autre République qui venait de le jeter à bas.

Pourtant la vie publique n'intervient que rarement dans les lettres qu'il adresse à Léonie Léon : l'amour qu'il a conçu pour elle l'occupe entièrement, peut-être même faut-il dire que cet amour l'obsède. « Nous avons l'un et l'autre, écrit-il, suffisamment pesé le monde et ses prétendues joies pour savoir que le triomphe de la sagesse est de s'aimer, de se le prouver, et de se consacrer au seul maître qui soit digne de nos vœux, l'amour mutuel sans partage. » Gambetta voulait Léonie Léon pour épouse et s'irritait de rencontrer les refus de cette femme, qui, avec une persistance et un sang-froid singuliers, s'obstinait à ne pas sortir du secret et de l'ombre où elle avait acquis tant de puissance.

*
* *

Aux environs du 20 février, Gambetta revint à Paris et reprit son activité. Le 3 mars, il écrivit au prince de Galles (couronné en 1901 sous le nom d'Édouard VII), qu'il connaissait personnellement. En 1878, le prince avait souhaité déjeuner avec lui. A ses amis, aristocrates français, qui s'étonnaient d'un tel souhait : « Bah, répondit-il, Gambetta est une des curiosités de l'Exposition. » Réplique cavalière qui ne correspondait pas à la réalité des choses : le prince de Galles avait

1. Dans la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1906 et du 1er janvier 1907.

les plus sérieuses raisons de désirer connaître l'homme que tout désignait comme le chef prochain de la France. L'ayant connu, il l'apprécia. De passage à Paris, en octobre 1881, il avait de nouveau pris l'initiative d'une rencontre. Gambetta étant tombé, il lui avait fait exprimer, par sir Ch. W. Dilke, son regret personnel.

Or la reine Victoria venait d'être l'objet d'un attentat. Le 3 mars 1882, Gambetta écrivit au prince :

Rue Saint-Didier, 57.
Paris, le 3 mars 1882.

Monseigneur,

La France, l'Europe, le monde civilisé retentissent des cris d'indignation provoqués par l'horrible attentat dont votre Auguste Mère a failli être victime.

Vous pardonnerez à un ami sincère de votre Maison et de votre noble pays de joindre sa voix à toutes celles qui se sont déjà fait entendre pour se féliciter avec vous de l'avortement de ces criminelles tentatives, en même temps qu'il tient à honneur de vous dire quelle juste réprobation soulèvent, dans tous les rangs de la France républicaine, d'aussi odieuses entreprises dirigées contre la grande et gracieuse Souveraine qu'admirent et respectent tous les peuples de l'univers, quelles que soient leurs formes de gouvernement.

Je prie Votre Altesse Royale d'agréer l'expression de mon plus profond respect.

LÉON GAMBETTA[1]

C'est le style d'un chef d'État écrivant à un chef d'État. Nous ne nous fions pourtant pas à la fière apparence : Gambetta comprenait chaque jour davantage la gravité de sa situation.

Dilke, qui traverse Paris en avril, et déjeune avec lui, note dans son journal un trait de sa conversation : « Je suis unique parmi les ministres tombés, lui a dit Gambetta. Les autres, aussitôt tombés, aussitôt pardonnés. Moi, au contraire ; je suis plus haï et plus attaqué que quand j'étais au pouvoir. » Ses avis, naguère reçus avec respect dans tous les ministères, n'étaient plus écoutés. Par surcroît, il sentait une grande lassitude. Édouard Drumont l'observe alors, et le

1. Cette lettre est conservée dans les archives royales du château de Windsor. Nous la publions ici avec la permission de S. M. le Roi d'Angleterre.

décrit : « Quelques années avaient fait du jeune homme alerte, et grisonnant encore à peine, un homme affaissé, chargé d'embonpoint, presque un vieillard... Ce qui restait de meilleur en lui, c'était le sourire qui semblait devenu meilleur, un peu triste, presque affectueux pour tous... »

Certains traits de cet homme-là paraissent dans cette lettre, écrite le 5 mars à Camille Depret, dont il avait souvent éprouvé, dans sa vie publique et privée, la bienfaisante amitié :

Paris, ce 5 mars 1882.

Mon bien cher ami,

Vous me rendez confus de toutes vos bontés, et il me faut toute la certitude où je suis qu'elles vous sont inspirées par le sentiment du profond attachement que je vous ai voué pour ne pas les rendre à mes yeux plus embarrassantes qu'il ne conviendrait.

Je veux en écarter momentanément le souvenir pour vous dire qu'en dehors de toutes ces délicates attentions notre amitié peut se suffire à elle-même tant elle est spontanée, vivace et du plein élan de mon cœur.

J'ignore ce que l'avenir peut tenir en réserve de surprises ou de sourires, de faveurs ou de déceptions, mais il me suffira d'avoir rencontré dans ma vie une amitié comme la vôtre pour l'embellir, la pacifier, l'enorgueillir.

Je crois dès la première heure l'avoir ressentie aussi entière, aussi absolue qu'aujourd'hui même et la confiance mutuelle, qui est sortie dès la première rencontre de notre intimité, ne peut être ni accrue ni diminuée ; je sens que vous ressentez avec la même intensité que moi-même les doux mouvements de cette amitié et je vous demande de lui conserver toujours le caractère d'une complète liberté de jugement et de conduite.

Les sages de l'antiquité se sont trouvés d'accord pour attester que de toutes les passions qui possédaient le cœur de l'homme, l'amitié seule survivait à toutes, même au dépérissement des forces physiques et morales. Soyons avec les sages de tous les temps et gardez-moi toujours dans votre affection la place que je vous fais dans la mienne.

Votre tout ami, LÉON GAMBETTA[1]

1. Cette lettre appartient à madame Rouen-Bixio.

Du 23 mai, nous avons ce billet adressé à madame Charcot, femme du docteur Charcot : les « adorables bêtes », dont Gambetta va parler avec tendresse, sont des ouistitis qui, sans doute, allèrent rejoindre aux Jardies les chiens de Gambetta. Les fleurs et les bêtes le ravirent toujours.

Chère madame et amie,

J'ai trouvé en rentrant votre délicieux cadeau ; ces deux adorables bêtes m'ont fait assez bon accueil, bien que le mâle ait secoué sa crinière d'un air presque menaçant ; mais au bout de quelques instants, mes explications ont paru le satisfaire et la plus confiante cordialité règne désormais entre nous.

Je vais bien les câliner, les gâter sans toutefois sortir des instructions que vous avez laissées ; je compte bien vous tourmenter quelquefois sur leur régime, mais vous êtes si bonne que vous ne me marchanderez pas vos conseils et même vos ordonnances, s'il en est besoin.

Je vous remercie bien et vous prie de me croire votre tout reconnaissant ami.

L. GAMBETTA [1]

Ce 23 mai 1882.

*
* *

Gambetta restait en contact avec le Parlement. Assidu à la Commission de l'armée, il y faisait un travail dont il rend compte à Léonie Léon, le 6 juillet, par une lettre qui trahit son anxiété :

« ... Je juge bien misérable de me dérober à mon vrai bonheur pour le sacrifier aux décevantes chimères de la politique. J'ai cependant accompli une assez utile besogne depuis deux jours ; j'ai fait approuver par la Commission de la Chambre mon projet de réorganisation militaire et je tiens encore, par ce dernier lambeau, aux intérêts de la patrie ; je livrerai le dernier combat et, si j'échoue, je saurai me résigner à ne plus fatiguer mes aveugles contemporains de mes projets de restauration nationale. »

1. Cette lettre appartient à madame Hendry-Charcot.

Il prépare donc un dernier combat. Ce combat aura lieu, mais sur un autre terrain et avec un pathétique imprévu. Les affaires d'Égypte en seront l'occasion. A ce sujet, nous donnerons deux lettres inédites, fort importantes, et qui ont besoin d'être éclairées par la connaissance des faits antérieurs. Nous résumerons donc ceux-ci. Gambetta s'était énergiquement engagé en Égypte, au temps de son ministère. Inquiet des mouvements nationalistes qu'il voyait se former au Caire, il avait proposé au Gouvernement anglais, dès le mois de décembre 1881, une intervention commune de la France et de l'Angleterre. Lord Granville, chef du *Foreign office*, avait reçu la proposition sans enthousiasme ; pourtant il ne l'avait pas écartée. Bismarck en avait pris ombrage et Gambetta avait été prévenu aussitôt. Le conseil du prince de Bismarck, lui avait fait savoir l'ambassade de France à Berlin, est « qu'on évite à tout prix une action militaire combinée de l'Angleterre et de la France en Égypte. » On sait ce que signifiait alors un tel conseil. Comment Gambetta aurait-il résolu les difficultés qui s'annonçaient ainsi ? Elles lui furent épargnées par sa chute rapide.

Freycinet, son successeur, suivit une politique exactement inverse. Bismarck désirait que les affaires d'Égypte fussent portées devant une conférence européenne : Freycinet s'y prêta. Ceci, dès février. Quatre mois furent ensuite consumés par les préparations, délibérations, délais inévitables quand il est fait appel à toutes les chancelleries d'Europe. Or, en juin, une émeute éclatant à Alexandrie rendit la situation critique : des Européens, dont plusieurs Anglais, furent massacrés. Dans Alexandrie, l'anarchie régnait. En rade, deux escadres, l'une britannique, l'autre française, se tenaient inactives. En Europe, les chancelleries échangeaient des notes. Cela ne pouvait durer. Quelques-uns, en France, le sentaient. Mais ils restaient des isolés, privés d'audience, l'opinion restant rétive à toute entreprise extérieure. L'opinion parlementaire plus que toute autre. Le 22 juin, Auguste Casimir-Périer en fit l'expérience : il hasarda à la tribune un mot dont la fierté patriotique déplut. Nous avons, à ce sujet, une lettre de Gambetta à Léonie Léon. Cette lettre n'est pas inédite ; considérant son importance, nous croyons devoir la reproduire :

Chère femme adorée,

Je n'ai pas connu depuis que j'ai l'âge d'homme d'aussi cruelle souffrance que celle que m'a causée l'odieuse séance de la Chambre d'hier.

Au moment où cet honnête et correct Casimir-Périer terminait ses questions sur l'état des affaires égyptiennes, il s'oublia jusqu'à laisser entrevoir à ce ramassis de laquais que telle circonstance pourrait surgir où le Gouvernement de la République serait peut-être forcé de faire appel au patriotisme du pays et de la Chambre !

Une formidable huée lui répondit, et nous avons assisté à cette explosion de lâcheté publique sans qu'un cri de protestation se soit fait entendre.

Finis Galliae ! Nous sommes mûrs pour la servitude. Le uhlan peut venir ! Quelle est la province qui tente Bismarck ? Elle est à prendre sans effort. Ah ! quelle fin ! Je n'ai pas repris mes esprits depuis cette heure lugubre. J'en ai assez de toutes ces vilenies : je cherche une issue.

A demain, plus chérie que jamais...

Le 3 juillet, lord Granville proposa à Freycinet une intervention concertée des escadres. Ainsi l'événement donnait raison à Gambetta, la force des choses menait où il avait voulu qu'on allât. Occasion unique : le Gouvernement de Londres se faisait demandeur. D'accord pour invoquer le cas de force majeure que constituaient les troubles d'Alexandrie, les deux Gouvernements de France et d'Angleterre pouvaient affronter le mécontement de Bismarck, dont la politique européenne venait d'être mise en échec. Interrogé, Freycinet dut répondre ; *oui*, c'était sauvegarder l'avenir français en Égypte ; *non*, c'était le sacrifier. Gambetta aurait su répondre *oui*. Freycinet en était incapable. D'abord, par nature, étant dénué de caractère. Ensuite, par situation ; car il avait été porté au pouvoir par les ennemis de Gambetta et se trouvait en quelque sorte voué à prendre le contrepied de son prédécesseur, à se dérober quand l'autre se montrait. « Effacer le Gouvernement en France et la France en Europe, disait

avec esprit et vigueur Jules Simon, c'est toute la politique de M. de Freycinet. » Sur son ordre, l'amiral français leva l'ancre et quitta la rade d'Alexandrie, laissant ainsi l'escadre anglaise seule et libre d'agir.

Gambetta avait suivi, jour par jour, ce reniement de sa politique. Déjà, le 2 juin, Freycinet ayant laissé entendre que le trouble égyptien pourrait être réglé par une intervention qui ne serait pas française mais turque, il avait parlé : « Quand j'ai entendu dire que, non content d'avoir abandonné la position spéciale, exclusive, que la tradition et les firmans faisaient à la France et à l'Angleterre en Égypte ; que, non content de transporter au concert européen — c'est-à-dire aux adversaires de cette politique — le jugement et le règlement d'un différend où il n'est pas question de démembrer l'empire ottoman, mais de défendre le *statu quo* établi par des traités ; quand j'ai entendu qu'on affirmait une résolution absolue, prise d'avance, que, quelles que fussent les circonstances, jamais, jamais la France n'interviendrait militairement, je me suis rappelé qu'un jour Berryer montait à la tribune dans une circonstance analogue et disait : « Ne parlez pas ainsi. On ne parle pas ainsi de la France... » M. de Freycinet proteste : « Ce que j'ai dit, ce que je maintiens, c'est que nous ne trancherons pas isolément la question égyptienne. Nous allons dans le concert européen pour trancher la question collectivement. » — Sur quoi Gambetta : « Vous venez de livrer à l'Europe le secret de vos faiblesses. Il suffira de vous intimider pour vous faire tout consentir. » Le 18 juillet, Gambetta monta de nouveau à la tribune. Freycinet, pour compenser l'effet produit par son refus, demandait au Parlement 5 millions, non pour préparer une intervention, mais pour une « mise en état » de la flotte. « Cet argent, dit Gambetta, je vous le donne... » Et ces mots hautains, dédaigneux, impriment au discours tout entier son allure et son ton. « Ce que je redoute le plus, c'est que vous ne livriez à l'Angleterre, et pour toujours, des territoires, des fleuves et des passages où votre droit de vivre et de trafiquer est égal au sien. Voilà dans quel esprit je voterai les crédits. Je vous donne cet argent. Je crois qu'il sera insuffisant. Mais je vous le donne avec cette conviction que la Chambre ratifie aujourd'hui, non un

vote de crédits, mais un vote de politique et d'avenir : la Méditerranée restant le théâtre de l'action française et l'Égypte étant arrachée au fanatisme musulman, à ces entreprises d'une soldatesque de caserne, pour rentrer dans l'orbite de la politique européenne. Voilà pourquoi je donne cet argent, et voilà pourquoi mes amis peuvent voter avec moi... » Ce discours produisit sur la Chambre une impression immense. Freycinet le note dans ses souvenirs. « Gambetta, écrit-il, éblouit une dernière fois l'auditoire. Le ton méprisant avec lequel il accordait au Gouvernement les subsides demandés ne montrait que trop ses sentiments intimes. Ce fut une des plus dures épreuves de ma carrière parlementaire ; je crus que je ne pourrais monter à la tribune pour répondre. »

L'argent qu'il avait demandé lui fut donné, comme l'avait conseillé Gambetta.

Dix jours après, l'affaire égyptienne se dénoua dans une débandade si confuse que le récit même en est difficile. Aux environs du 20 juillet, le Gouvernement de Londres, inquiet de se trouver engagé seul en face d'une Europe malveillante, s'adressa de nouveau au Gouvernement français et répéta l'offre déjà faite à la date du 3. Il ne s'agissait plus d'Alexandrie, mais du canal de Suez et de sa protection. La France accepterait-elle une participation ainsi réduite? A vrai dire, il semble qu'il fût difficile de distinguer entre le canal et l'Égypte. Qui tient Le Caire tient le canal ; qui veut défendre le canal doit tenir Le Caire. Freycinet, flairant craintivement le danger, fit, le 23, une réponse ambiguë : il acceptait, et puis il ajoutait à son acceptation une interprétation si limitative que les hommes d'État anglais y virent l'équivalent d'un refus. Freycinet ne consentait enfin qu'à collaborer à une police des eaux du canal. « Lundi 24, écrit sir Ch. W. Dilke dans son journal privé, il y a eu un Conseil de cabinet pour examiner l'obstruction des Français, qui essaient d'empêcher notre intervention. » Le Cabinet décida d'admettre les réserves de Freycinet. Mais il n'y avait satisfaction nulle part et le trouble devenait extrême. Le 29, Freycinet demanda à la Chambre un nouveau crédit de 5 millions pour la protection du canal. Cependant, il prit soin d'exposer qu'avec l'argent qui lui serait donné, il prendrait garde de ne rien faire qui pût

présenter quelque risque. Il fut mal écouté. Clemenceau, d'une apostrophe terrible, restée fameuse, l'abattit. 64 voix seulement lui furent fidèles, contre 417.

On peut s'étonner que Gambetta n'ait pas répété, le 29, son discours et son vote du 18. Si le crédit demandé par Freycinet avait été voté, la France serait restée présente sur le canal de Suez, et cette présence aurait pu, quelque jour, être l'origine d'une politique active. Au contraire, le crédit étant refusé (et c'est là-dessus que portait le vote final), l'effacement de la France était complet. L'alternative fut fortement montrée à Gambetta. « Dans la soirée du 29 et jusqu'à deux heures du matin, écrit Alfred Rambaud, M. Rouvier avait insisté auprès de Gambetta pour qu'il ne fît pas voter contre M. de Freycinet. Vainement, animé du sentiment patriotique le plus désintéressé, il remontra qu'un vote renversant M. de Freycinet sur la question d'Égypte pèserait sur toute notre politique étrangère et coloniale et causerait tant de mal que même lui, Gambetta, s'il prenait le pouvoir en mains, serait impuissant à réparer le dommage. Gambetta se montra inflexible : on ne pouvait rien faire de sérieux, assurait-il, avant de s'être débarrassé du président actuel du Conseil » [1]. Alfred Rambaud ajoute très bien : « Nous savons le peu que l'on fit au lendemain du 29 juillet. » Gambetta subit l'entraînement commun, sans doute aggravé par un sentiment de rancune contre celui qui l'avait supplanté.

Une lettre jusqu'aujourd'hui inédite, écrite à son père, au sortir de cette séance dramatique, nous renseigne sur ses dispositions :

« Il est tard, nous sortons de la Chambre où nous avons fait justice à une formidable majorité de cet horrible Cabinet Freycinet. Il y a eu une minute de pudeur devant laquelle le cabinet de la honte nationale a trépassé.

J'ignore ce qui va sortir de là, mais tout vaut mieux que la présence au Pouvoir de ces êtres déshonorés et déshonorants.

1. *Jules Ferry*, p. 263. Notons que Rouvier vota contre Freycinet. On s'étonne d'abord de la contradiction entre ce fait et le renseignement donné par Alfred Rambaud, mais on pense enfin que la contradiction n'est qu'apparente. En effet, Rouvier avait fait partie du Ministère Gambetta, dont les membres votèrent tous contre Freycinet. On comprend qu'il n'ait pas voulu rompre cette solidarité ; on comprend aussi que, décidé à ne pas la rompre, il ait fait un grand effort pour que son opinion prévalût.

Nous tâcherons de nous entendre avec ceux qui vont venir et de REFAIRE s'ils le veulent l'unité du parti républicain. »[1]

L'abandon de l'Égypte fut ressenti par l'opinion publique comme la perte d'une bataille. De nombreuses légendes françaises étaient liées aux rives du Nil : celle de saint Louis, celles de Bonaparte, Champollion, Lesseps. Souvenirs et gloires étaient livrés. La défaillance extérieure s'aggravait de défaillances intérieures : Freycinet renversé après Gambetta, comme Gambetta l'avait été après Ferry, il parut que la jeune République avait usé, en moins d'un an, ses meilleurs chefs. D'où ce désarroi, auquel donnent expression les deux lettres qu'on va lire. C'est à Camille Depret qu'est adressée la première.

Paris, ce 5 août 1882.

Mon bien cher ami,

Je vous remercie de votre bonne et excellente lettre, elle est arrivée à propos pour dissiper mes papillons noirs, cette douce voix des grèves normandes. Nous sommes ici dans un effroyable chaos, le pouvoir est dans la rue, on l'offre à tous les passants ; mais la denrée est, paraît-il, trop avariée, tout le monde se sauve et se dérobe. Le président jette sa langue aux chiens, la Chambre, avec ses mille groupes, tournoie sur elle-même comme un troupeau de bœufs affolés par la peur et, durant ce beau sauve-qui-peut, l'Orient s'enflamme, l'Europe se rit de la France et de la République : nous descendons, nous croulons.

Impossible de découvrir une issue pour sortir du cloaque ; le scrutin d'arrondissement et ses élus s'enlisent à vue d'œil : c'est à pleurer de rage.

Je ne peux trouver le courage de vous décrire les combinaisons grotesques que le matin voit éclore et que le soir dissipe comme fumée ; je ne sais plus à quel inconnu nous vouer.

Je me refuse ; nous ne sortirons de la crise qui s'accentue tous les jours que par le scrutin de liste et la dissolution ;

1. Cette lettre est conservée à la Bibliothèque de la ville de Cahors.

mais allez arracher cette solution à un président sénile et entêté, à une Chambre idiote et pourrie ! Il faut attendre que les pierres se lèvent toutes seules pour lapider tout ce vilain monde. Attendons le miracle ou résignons-nous à la mort.

Vous voyez si la politique me pousse au *spleen* ; ajoutez que je languis de mon bon père, que vous n'êtes pas à Paris, que je suis seul les deux tiers de la journée, car j'ai horreur du Palais-Bourbon, et vous aurez une faible idée du marasme où est tombé votre pauvre ami.

Je ne veux pas vous attrister plus longtemps ; jouissez de la mer et de vos loisirs ; faites bien mes amitiés tout autour de vous et croyez-moi le plus dévoué de vos amis.

LÉON GAMBETTA[1]

Le 7, la crise est résolue. Duclerc présidera le nouveau Ministère. C'est un ami de Gambetta, d'où, pour celui-ci, un apaisement relatif. Cependant, l'avenir continue de lui paraître sous le jour le plus noir. Il écrit à Auguste Gérard, alors jeune attaché d'ambassade à Madrid :

Paris, ce 12 août 1882.

Mon cher Auguste,

Je ne peux assez te dire le plaisir que m'ont causé tes diverses lettres. Je te prie de ne pas t'effaroucher de mon silence et de continuer à me tenir au courant de tes impressions ultra-pyrénéennes. Je vais essayer de te définir la situation de ce côté-ci.

Nous voici débarrassés de la coalition hétéroclite qui nous a renversés au mois de janvier ; c'est un premier résultat, à coup sûr, considérable, et que nous pourrons amplifier d'ici quelque temps avec de la prudence et surtout une vigilance de tous les instants. Il s'en faut, toutefois, que les affaires de la France et de la République soient remises en bonnes mains. Les hommes qui sont investis des Ministères

1. Cette lettre appartient à madame Rouen-Bixio.

sont l'image, hélas, trop fidèle des partis qui se divisent la Chambre des députés. Ce ne sont pas des ministres, car ils n'ont à aucun degré le sens politique, ou l'esprit de direction ; ce ne sont pas des commis, car ils ignorent les premiers éléments des départements à la tête desquels on vient de les bombarder ; ce ne sont pas même des hommes de parti, car ils n'ont aucune espèce d'influence ni de prestige sur les divers groupes parlementaires dont ils sont issus ; ce sont des unités, de simples numéros d'ordre, sortis au hasard de la foule représentative que nous décorons depuis un an du beau nom de Parlement ; ignorants, sans passé, sans aptitude même pour apprendre, on les a pris pour traverser le temps chaud, la saison estivale, les vacances : c'est une location à quatre-vingt-dix jours. Dans trois mois, ils iront rejoindre dans les sous-sols de la vie publique les inconnus engendrés par le scrutin d'arrondissement. Ils végéteront jusque-là, ne disant rien, en faisant rien, *ex nihilo nihil.*

Je me trompe.

Ils auront apporté un nouvel élément morbide dans le corps parlementaire. Leur subite élévation ministérielle que nul mérite, nul titre ne peut justifier, n'aura servi qu'à surexciter toutes les convoitises, qu'à exaspérer tous les appétits de cette cohue anonyme qui se dit déjà : « Puisqu'*ils* sont ministres, je peux l'être. » Désormais, on ne manquera plus de candidats ministrables. Les quatre cents zéros de la majorité bigarrée vont se croire propres à devenir des unités ministérielles. Nous glissons sur la pente des républiques de Sud-Amérique, où le pouvoir avili, déshonoré, discrédité paraît une proie pour toutes les concupiscences ; le portefeuille est à l'encan, le pouvoir dans la rue : nous allons crouler dans les bas-fonds de l'envie démagogique.

Et que devient la France dans tout cela ? C'est le dernier des soucis de cette race dégénérée. On l'oublie, et on s'efforce de la faire oublier à l'Europe. On laisse à d'autres plus heureux, plus fiers, plus avisés, plus clairvoyants, la carrière toute grande ouverte et libre, et Dieu sait s'ils se font faute de profiter de la honteuse éclipse que nous traversons. Quand nous nous réveillerons, je crains bien que toutes les bonnes situations soient prises, et qu'il ne nous reste qu'à gémir sur

notre aveuglement et notre impuissance. Et pourtant, il y a encore une belle partie à jouer ; avec un peu de résolution et de courage, on pourrait aujourd'hui même faire compter l'Angleterre, la lier pour le jour prochain où elle aura à défendre, contre la mauvaise volonté de l'Europe, les fruits de son énergique intervention en Égypte. Mais on ne voudra pas, on n'*osera* pas profiter des dernières chances que nous offre la Tunisie ; le chef de l'État est tombé en état comateux ; le chef du plaisant Cabinet du 7 août ne me paraît pas avoir ni coup d'œil, ni courage, ni confiance en lui-même. Quant à prendre mes avis, il doit trembler à la seule idée d'entrer en conversation avec un esprit aussi aventureux que le mien.

Puis il est entouré de collègues qui sont uniquement préoccupés à semer la peur, une vilaine graine qui pousse maintenant en cette vieille terre des Gaules comme sur un sol de prédilection. Donc nous ne verrons pas de longtemps une politique nationale, réparatrice et fière.

Et cependant, je persiste à soutenir que jamais, à aucune époque, la France n'a été et ne sera aussi forte, aussi redoutable au point de vue militaire et financier. Bien loin de là, plus nous avancerons en âge et plus la République, avec ses tendances décentralisatrices, ses préjugés démocratiques poussés à l'excès, verra se dissoudre ses forces et ses ressources en soldats et en argent.

L'égalité, c'est-à-dire pour l'armée l'indiscipline et l'incohésion ; la liberté, c'est-à-dire la critique poussée jusqu'au dénigrement et à la calomnie contre les chefs et les lois de répression ; la fraternité, c'est-à-dire le cosmopolitisme, l'humanitarisme, la bêtise internationale, nous dévoreront et, au bout de quelques années, nous jetteront comme une proie facile sous les pieds des Teutons, unis aux Latins d'outre-mont.

Tu vois que je ne me fais pas d'illusions sur l'avenir, à moins qu'un soubresaut, une grande émotion ne vienne à se produire, que ce peuple s'indigne à la fin contre tant de lâcheté et de folie et reprenne ou plutôt retrouve le chemin de la force et de la sagesse politique dont on l'a astucieusement détourné depuis deux ans.

Il ne reste plus que cette fragile espérance, d'ici un an au plus : dissoudre la Chambre et, grâce au scrutin de liste,

consulter à nouveau le pays républicain et lui demander de choisir entre la constitution d'un pouvoir fort et l'anarchie, entre l'avilissement et la fierté nationale, entre la vie et la mort.

C'est à préparer cette suprême consultation que je travaille, que j'excite tous nos amis, les patriotes, à travailler, sans illusion, sans faiblesse, avec la fermeté d'âme qu'ils ont déployée il y a douze ans pour sauver l'honneur, il y a cinq ans pour sauver la République.

Si au bout de cette entreprise nous échouons, il nous restera, au moins devant l'Histoire, l'honneur de l'avoir tentée et aussi, en succombant, la suprême espérance de susciter pour l'avenir des vengeurs et des héritiers.

Pour toi, continue à t'enrichir l'esprit d'observations et de faits, amasse pour les heures d'épreuve ou d'exécution personnelle et songe toujours que, de loin comme de près, toute ma tendresse t'accompagne.

A bientôt et cordialement.

LÉON GAMBETTA

P. S. — J'ai lu les divagations de don Emilio[1]. Je me surprends toujours à me demander comment j'ai pu, un seul jour, tenir ce troubadour pour un homme politique. Il est vrai qu'à cette époque c'était un condamné à mort. Aujourd'hui il est mort.

*
* *

Les lettres que maintenant nous allons publier sont presque toutes relatives à la vie privée, dont les préoccupations vont tendre à dominer l'âme de Gambetta.

Pendant la crise politique que nous venons de raconter, un deuil cruel l'a frappé. Le 18 juillet, le jour même où il parlait à la Chambre sur les affaires d'Égypte, sa mère agonisait. Il descendit de la tribune pour courir à son chevet. Cette même nuit, elle expira dans ses bras. Dès le 19, il avait répondu brièvement aux condoléances de Victor Hugo :

1. Emilio Castelar. La presse espagnole s'occupait beaucoup alors des affaires d'Égypte, cherchant, à propos de l'intervention anglaise à Suez, à poser devant l'Europe la question de la souveraineté de l'Angleterre sur Gibraltar et le détroit. Sans doute Castelar intervint-il dans cette polémique.

19 juillet 1882.

Recevez les remercîments d'une âme qui vous appartient tout entière par l'admiration pour votre génie, par la tendresse pour votre cœur.

Un mois plus tard cette lettre à Alphonse Péphau, camarade d'enfance :

Paris, ce 16 août 1882.

Mon cher Alphonse,

J'ai été comme toi [1] si cruellement frappé et si inopinément que je n'avais guère le cœur à écrire des lettres et c'est la raison du retard que j'ai mis à répondre à tes bonnes paroles. Tu sais que je n'ai pas besoin de démonstrations extérieures pour être sûr de ta vieille affection comme tu ne saurais douter de la mienne.

J'ai reçu un mot de Théophile [2], qui m'a profondément remué au double point de vue de nos malheurs privés et de notre faillite politique en Égypte. Je te prie de lui exprimer toute ma gratitude en lui écrivant.

J'ignore où il se trouve actuellement, mais il se pourrait bien que d'ici quelque temps il eût de la besogne sur les côtes de Syrie, à moins qu'on ne soit décidé en haut lieu à donner partout la démission de la France.

Parlons d'autre chose ; et le chien ? Si tu veux me l'amener un de ces matins et déjeuner avec moi, tu me feras grand plaisir.

J'ai de bonnes nouvelles de Nice ; on est toujours triste là-bas. Je vais aller prendre mon vieux Père le mois prochain et j'irai le promener en Suisse pour le distraire.

A bientôt, cher ami, je t'embrasse.

LÉON GAMBETTA [3]

1. Alphonse Péphau avait perdu sa mère l'année précédente.

2. L'amiral Péphau, frère d'Alphonse.

3. Cette lettre est conservée à la Bibliothèque des Avocats, Paris.

Il semble que le voyage ainsi annoncé ait eu des raisons qui ne sont pas dites ici. La détresse et les supplications de Gambetta avaient enfin vaincu la résistance de Léonie Léon : elle consentait à devenir sa femme et, si l'on en croit l'affirmation de Joseph Reinach, Gambetta lui fit rencontrer son père à Lyon. Fut-elle ensuite conduite à Vevey, au château des Crêtes, où habitaient les Arnaud de l'Ariège et les Guichard ? Quelques mots adressés par Gambetta à Léonie Léon le donnent à penser : « On regrette votre départ », lui écrit-il des Crêtes, où il est hôte. D'autre part un témoignage très sûr affirme que Léonie Léon et madame Arnaud de l'Ariège ne furent présentées l'une à l'autre qu'après la mort de Gambetta. En tout cas, il semble qu'il y eut rencontre fortuite entre Léonie Léon accompagnant Gambetta, et les Depret, hôtes du château des Crêtes, sur les rives du lac de Genève.

Réunis aux Jardies dès la fin d'août, Gambetta et Léonie Léon s'occupèrent de leur installation prochaine. La lettre qu'on va lire, adressée à Armand Ruiz, nous les montre lisant et classant des papiers déjà anciens. Sans doute, Gambetta a ouvert un tiroir où il gardait depuis plus de dix ans, en vrac, ses archives privées du Gouvernement de Tours et de Bordeaux. Il les retrouve avec émotion. Voici le texte, écrit au crayon et difficilement lisible.

3 septembre 1882.

J'ai passé aujourd'hui toute la journée chez moi à causer avec elle, tout en triant, classant, cataloguant mes innombrables papiers du temps de la dictature.

Ah ! quand tout cela sera prêt et propre, je te ferai pénétrer dans l'antre et tu verras de tes mains et de tes yeux ce que le maudit dictateur a dépensé de force, de travail, de veilles et, je puis bien aussi affirmer, de clairvoyance et d'intelligence à ce rude métier.

Je crois, en vérité, avoir rêvé et que tout cet amas de besogne est le résultat d'un affreux cauchemar. Mais il est parmi tous ces *(mot illisible)* bien des pages souvent décisives pour l'his-

toire de ces six terribles mois, pendant lesquels notre malheureux pays se débattait sous les effroyables coups de la pire fortune qui ait jamais châtié un peuple.

L. G. [1]

Nous arrêterons ici notre étude. Dix semaines passèrent encore, occupées surtout par les préparatifs du mariage qui allait être contracté. La publication des bans était fixée aux premiers jours de décembre. Le destin en décida autrement. Le 17 novembre, la blessure ; aux environs du 20, la péri-typhlite. Le 31 décembre, cinq minutes avant la fin de cette année qu'il appelait l' « année maudite », Gambetta mourut.

DANIEL HALÉVY et ÉMILE PILLIAS

---

1. Cette lettre appartient à M. P.-B. Gheusi.

CONFLITS SOCIAUX

L'année 1938 s'est ouverte en France sous les plus sombres auspices. Les conflits ouvriers ont pris une acuité et une ampleur nouvelles trahissant un état de trouble profond et provoquant une fois de plus la paralysie de tous les éléments vivants du pays. Ils sont la cause déterminante de la crise politique qui s'est ouverte le 14 janvier. La gravité de ces conflits fait un devoir d'en rechercher l'origine et le but.

La confusion des esprits a été, en effet, portée à son maximum et on a rarement vu manier avec autant de cynisme le mensonge et la calomnie, afin d'abuser l'opinion et de masquer la vérité. C'est ainsi que l'on affirme quotidiennement la volonté du patronat français de détruire les lois sociales, les grèves et les occupations d'usines étant présentées comme la défense par les ouvriers des avantages qu'ils ont conquis et que l'on voudrait leur arracher. La force que confèrent aux idées simples des affirmations inlassablement répétées est telle qu'une grande partie des Français croit de bonne foi qu'il en est ainsi. Il suffit, pourtant, pour se persuader qu'il n'en est rien, d'avoir examiné sans passion l'agitation ouvrière des derniers mois ; mais c'est un travail auquel ne veulent pas se contraindre ceux qui préfèrent à la recherche de la vérité l'affirmation commode d'un slogan.

L'ensemble des lois sociales a comporté une série de modifications au statut des ouvriers : hausse générale des salaires en juin 1936, avec allocation des congés payés — signature

de contrats collectifs prévoyant l'institution de délégués d'ateliers dans les usines — loi du 31 décembre 1936 rendant obligatoire l'arbitrage en cas de conflits — loi réduisant à quarante heures le travail effectif par semaine. Telles sont les dispositions précises que l'on a coutume de grouper sous le nom de « lois sociales ». Or, on peut affirmer qu'aucune grève n'a été déclenchée par un manquement patronal à une de ces dispositions nouvelles résultant soit des contrats, soit de la loi.

En fait, depuis des mois, les salaires n'ont cessé d'être relevés, par suite d'innombrables arbitrages qui ont toujours été appliqués scrupuleusement. Quant à la réduction du temps de travail, non seulement elle est générale, mais elle est même appliquée dans des conditions que n'avait pas prévues la loi, puisqu'on a presque uniformément décidé, d'une façon d'ailleurs arbitraire et le plus souvent absurde, d'instituer le système des 5 × 8, en aggravant ainsi les dispositions votées par le Parlement. Les grèves se font cependant de plus en plus menaçantes ; et les occupations d'usines reprennent, bien qu'elles soient illégales et qu'elles aient été solennellement condamnées par le Gouvernement.

Si l'on recherche les causes de cette redoutable recrudescence, alors précisément que la loi s'efforce de résoudre à l'amiable les conflits avant que ceux-ci n'éclatent, on est conduit à constater que l'on peut répartir la quasi-totalité des différends en deux catégories : ceux qui ont pour objet une demande d'augmentation de salaires et ceux qui ont un objet purement politique.

*
* *

Les conventions collectives ont fixé des minima de salaires. La hausse des prix de la vie a été telle que les avantages que le Gouvernement avait cru accorder aux ouvriers ont fondu, laissant ces derniers dans une situation souvent très inférieure à celle de 1935. Il semblerait à priori normal que la plus grande partie des conflits ouvriers naisse à l'occasion de la fixation des salaires, ceux-ci étant constamment dépassés par la hausse des prix. Les gens non avertis, ou qui voient les choses de l'extérieur, s'imaginent volontiers que les grèves

éclatent parce que les ouvriers demandent des rémunérations que les patrons refusent de leur accorder. Or, si paradoxale que soit cette constatation, l'expérience prouve que, depuis un an et demi, il n'est pas de revendication de salaires présentée dans l'industrie privée et ayant fait l'objet d'un arbitrage qui n'ait été appliquée. Cela peut paraître à vrai dire assez étrange, car on conçoit mal que les salaires soient fixés régulièrement par une autorité n'ayant aucune responsabilité dans la marche de l'entreprise. Il est facile de dire que l'échelle des traitements doit être relevée de 10 ou de 15 p. 100 ; il est moins facile de trouver les ressources nécessaires pour faire face à ces dépenses. Mais c'est ainsi que les choses se sont passées.

Nous croyons que l'acceptation générale par le patronat de soumettre à l'arbitrage les questions de salaires est l'apport le plus considérable qui pouvait être fait à l'œuvre de pacification sociale. Cet effort a été d'ailleurs rendu possible par la bonne volonté de la plupart des arbitres à la discrétion desquels était remis l'avenir de bon nombre d'entreprises.

En ce qui nous concerne, nous approuvons sans hésitation une attitude aussi conciliante qui suppose chez ceux qui l'ont adoptée la conscience que la fixation des salaires n'est pas comparable à celle des autres éléments du prix de revient et qu'elle comporte des considérations sociales et humaines à ce point prédominantes qu'il leur faut chercher une solution satisfaisante d'un point de vue général. Mais nous nous étonnons que l'introduction de cette procédure, qui eût paru révolutionnaire à nos aînés, ne soit pas appréciée comme la marque d'une transformation profonde dans les rapports entre employeurs et employés, et cette méconnaissance systématique permet de porter un premier jugement sur les vues lointaines que poursuivent des agitateurs sous le couvert de l'amélioration du sort des ouvriers.

L'industrie privée a donc augmenté constamment et régulièrement les salaires de ses employés et de ses ouvriers. Ce n'est pas à dire que la hausse du prix de la vie n'ait pas été l'occasion de graves conflits, mais cela par un détour qu'il importe de noter avec la plus extrême rigueur. Il s'agit des industries concurrentes et surtout des employés de l'État.

La question des industries concurrentes est symbolique des absurdités auxquelles conduit un état économique anarchique. Le conflit de la batellerie en est l'exemple type. Les agents de diverses sociétés employant un personnel assez considérable ont obtenu des relèvements de salaires et un règlement du travail tels qu'il en est résulté une hausse considérable du coût des transports. Les entreprises en question ont été mises dans une situation tragique au milieu de laquelle elles ont continué à se débattre. Mais il s'est trouvé que les artisans de la batellerie — qui n'ont pas en face d'eux un patron présumé riche pour leur assurer des salaires élevés et des loisirs nombreux — ont entendu continuer leur exploitation familiale dans des conditions qui leur permettraient de vivre. C'est ainsi que pour eux la réduction de la durée du temps de travail était une catastrophe, puisqu'il leur était impossible de s'assurer une rémunération constante tout en travaillant un temps moindre. On a vu alors une grève singulière : celle des salariés d'une industrie mettant tout en œuvre pour empêcher les artisans de la même industrie d'exercer leur activité. Le résultat fut la stérilisation, si l'on peut dire, des instruments de travail collectifs dont dispose la nation sous forme de canaux, d'écluses ou de flottille ; il convenait, en effet, d'interdire toute concurrence vis-à-vis d'entreprises auxquelles on venait d'imposer des charges visiblement excessives et auxquelles, en contrepartie, il fallait donc assurer une sorte de monopole.

On sait que lorsque les débardeurs d'un port font grève, il faut appeler la troupe pour que les grévistes « autorisent » les voyageurs à descendre sur leurs épaules leurs propres bagages. C'est là l'application d'un principe nouveau et pour le moins étrange : les débardeurs se sont arrogé le monopole des transports de colis, et, s'ils entendent faire grève, ils n'admettent pas que l'on puisse pour cela se passer de leurs offices...

Parmi bien d'autres cas, on peut également citer les menaces de troubles occasionnés par les automobilistes redoutant une augmentation des droits sur l'essence. Dépouillé de tous les artifices dont on peut l'entourer, le conflit présente, en effet, les caractéristiques les plus singulières et les plus révélatrices :

L'État a décidé de nationaliser les chemins de fer ; sa gestion s'avérant forcément au moins aussi coûteuse que celle des sociétés qu'il remplace, son prix de revient se trouve nettement alourdi par la semaine de 40 heures appliquée d'une façon absurde en assimilant le temps de présence au temps de travail effectif, au mépris de toute réalité humaine. On a été ainsi conduit à opérer des relèvements massifs du prix des transports auxquels s'ajoute un relèvement de 25 p. 100 à dater du 1er janvier 1938. La conséquence en est que le Français sera de plus en plus tenté de se servir de ses propres moyens de transport pour sa famille ou pour lui, car il ne respecte pas, en ce qui le concerne, la journée de 8 heures, ni toutes les entraves mises au travail dans les entreprises.

La hausse verticale du prix de revient des transports publics conduit alors le Gouvernement à taxer supplémentairement les moyens de transports privés, de façon à maintenir une balance à peu près égale entre les divers moyens de transport ! Les automobilistes ont vu, à juste titre, dans une hausse des impôts frappant l'essence, une pénalisation destinée à les atteindre pour compenser les absurdités économiques faites dans un domaine voisin. Ils avaient parfaitement raison. Les mêmes causes conduisent partout aux mêmes abus. L'ancien régime avait fixé les prix du sel à un taux tellement élevé que la population ne pouvait plus en acheter : on institua alors le « sel de devoir », que chacun était obligé de consommer sous peine d'amende. L'État, sous le poids des fautes qu'il accumule, est en passe d'instituer, pour les différents services publics, des obligations de consommation du même ordre...

Les questions de salaires sont une cause directe de conflits lorsque l'entrepreneur est l'État.

On aurait pu penser, s'il y avait le plus léger souci de logique dans le programme du Gouvernement, que les premiers Français vers lesquels devait se porter la sollicitude des Pouvoirs publics auraient été les fonctionnaires ou les agents des divers services publics. Si vraiment les conflits sociaux correspondaient au dessin que l'on en fait devant une opinion aveuglée, on aurait vu le Gouvernement donner à ses agents des traitements correspondant au nouveau standing qu'il

estimait devoir leur conférer, et on aurait vu ultérieurement ce même Gouvernement vaincre les résistances présumées acharnées du patronat français pour faire conquérir de haute lutte, par les salariés, des avantages analogues à ceux que le seul bon patron existant en France, l'État, avait été le premier à accorder.

Le déroulement des événements a été exactement contraire. Tandis que les conquêtes de salaires élevés avaient lieu avec, on peut le dire, une facilité qui a surpris les intéressés eux-mêmes, au contraire, l'élévation des traitements des fonctionnaires ou des agents municipaux s'est heurtée à des résistances du Gouvernement que, pour notre part, nous jugeons sévèrement. Nous ne pouvons arriver à comprendre comment l'État se donne à lui-même un aussi éclatant démenti qui ne peut avoir pour explication qu'une incapacité économique effarante.

Il est incontestable que les fonctionnaires de tous ordres voient leur situation empirer chaque jour par une hausse des prix verticale que ne compensent nullement des améliorations de traitements misérables données trop tard ou à regret. Il faut ici s'expliquer clairement sur la hausse des prix et sur l'incapacité de l'État.

La hausse des prix est le phénomène central autour duquel s'organise et, aujourd'hui, se désorganise l'économie française, parce qu'elle a pour cause la destruction de la productivité française. Une élévation des expressions nominales de salaires ou de prix peut n'avoir finalement comme conséquence qu'un déplacement de fortune par la dépossession de ceux qui ont des rentes ou des obligations ; quelque redoutable que soit, au point de vue social, cette opération qui pénalise la prévoyance et qui paralyse l'essor d'un pays, du moins, si elle ne dépasse pas la durée d'une crise d'adaptation, peut-elle ne pas entraîner de troubles mortels pour l'avenir. Il en est tout autrement lorsque la hausse des prix tient à la raréfaction des produits fabriqués ou des services rendus. Il faut une naïveté incommensurable pour s'imaginer qu'un texte de loi peut décréter qu'un travail de huit heures aura la même efficacité qu'un travail de neuf heures. Les hommes qui ont assumé la responsabilité de faire croire

semblable monstruosité sont coupables vis-à-vis de tous les Français qui travaillent et qui ont été trompés. Il devait fatalement résulter d'une pareille erreur une hausse de prix diminuant violemment et irrémédiablement le pouvoir d'achat individuel du travailleur français. Non pas que nous jugions irréalisable la semaine de 40 heures. Bien au contraire, la réduction régulière du labeur humain nous semble un des objectifs les plus désirables et les plus nobles de l'organisation du travail. Mais il est évident que ce progrès doit être accompagné par un rendement accru des heures de travail réduites.

La combinaison des deux opérations doit donner alternativement des améliorations dans l'une ou l'autre des deux directions : maintien du standard de vie avec une légère réduction du travail ou accroissement du standard de vie permis par le maintien provisoire de la durée du travail.

En 1936, l'idéologie marxiste, ivre de ses nuées, a fait opter notre pays pour une autre voie qui le conduisait fatalement à la réduction progressive de son standard de vie et qui devait acculer des milliers de Français à la misère. C'est une responsabilité redoutable que d'avoir déclenché un mouvement qui se traduit aujourd'hui par une hausse du prix du pain, des denrées alimentaires, des vêtements, des moyens de transport, de tout, et qui met chacun devant un problème quotidien nouveau : l'équilibre à rétablir entre des dépenses croissantes et des recettes fixes.

Ce problème a été résolu de façon très différente dans chaque cas d'espèce : les ouvriers d'usines ont obtenu des majorations de salaires compensant partiellement, mais insuffisamment, la hausse des prix. Les agriculteurs voient leur pouvoir d'achat réduit dans des conditions angoissantes, et on ne saurait assez appeler l'attention sur le fait que les « lois sociales » laissent pratiquement en dehors de leur application la grande masse des Français qui est soumise à des conditions de travail chaque jour plus dures. Les artisans et les commerçants font des efforts héroïques pour rétablir leur situation sans que rien vienne les aider. Les fonctionnaires s'adressent à l'État, qui invoque son impécuniosité.

La position du Gouvernement dans cette question est des plus singulières. On ne sache pas qu'il se soit préoccupé des

conséquences de la hausse des salaires et de la réduction du temps du travail vis-à-vis des employeurs français qui ont été chargés de chercher des débouchés nouveaux, s'ils le pouvaient. La diminution de l'indice de production et l'accroissement de notre déficit commercial montrent dans quelle faible mesure ces efforts ont pu réussir. L'État, lui, a pratiqué une majoration brutale des impôts en juin 1937. Et il s'est procuré des ressources en empruntant à l'étranger et à la Banque de France. Malgré des appels aussi variés qu'importants, il ne peut pas assurer à ses fonctionnaires un traitement correspondant au niveau actuel de la vie, c'est-à-dire qu'il est incapable même de maintenir le standard de vie de ses agents.

Une circonstance aggravante provient de ce que ses recours personnels à la Banque de France sont une cause supplémentaire de hausse des prix. Nous avons relaté ici l'accroissement des avances de la Banque de France au Trésor jusqu'à la chute du Cabinet Vincent Auriol, lequel a laissé 10 milliards d'inflation monétaire réalisée. Depuis le 1er juillet 1937, l'État s'est fait autoriser à emprunter la somme considérable de 15 milliards, sur laquelle il avait déjà retiré 9,8 milliards au 31 décembre 1937. En particulier, pendant la dernière semaine de l'année, l'État a prélevé 5 milliards à la Banque, chiffre record et formidable, caractéristique d'une pression sous laquelle il est impossible qu'une monnaie quelconque, si bien gagée soit-elle, puisse résister. L'État, par sa politique monétaire, est donc directement l'auteur d'une partie importante de la hausse des prix, beaucoup moins grave d'ailleurs que celle qui provient de la réduction du temps de travail, et à laquelle il est cependant incapable d'apporter un remède.

Les interruptions de services publics sont scandaleuses. La grève des services municipaux a été un défi à la population parisienne. Il n'en reste pas moins que ces troubles lamentables proviennent de l'incapacité de l'État à faire, même avec un an de retard, au bénéfice de ses employés, ce qu'il a obligé l'industrie privée à accomplir il y a longtemps : il a excité l'envie, il a démoli l'économie nationale, et il a été impuissant à réaliser autre chose que la ruine.

*
* *

En résumé, alors qu'on aurait pu s'attendre à ce que la fixation ou l'adaptation des salaires dans une période aussi profondément troublée que celle que nous traversons soit la cause d'innombrables conflits ouvriers et explique la violence de certains meneurs ou la brusquerie de certaines grèves, on constate qu'il n'y a pas de grève déclenchée sur une question de salaires par la faute des employeurs, à l'exception des salaires qui sont fixés par l'État lui-même pour ses agents.

La hausse des salaires entraîne naturellement pour l'industrie des charges qui, supportables dans certains cas, sont écrasantes dans l'autre. Pendant les neuf premiers mois de 1937, la France a acheté pour 30,1 milliards à l'étranger, et ne lui a vendu que pour 16,8 milliards. Beaucoup d'entreprises, de nombreuses maisons de commerce ont dû tout récemment fermer leurs portes, certaines mines ne travaillent que trois jours par semaine. La rubrique des « conflits sociaux » devrait céder la place à une autre rubrique, beaucoup plus exacte, et qui serait le véritable reflet de la situation. Sous le titre « fermetures d'usines », on y lirait chaque jour comment se produit la diminution de la richesse française, qui part en lambeaux par impossibilité de maintenir le standard de vie de travailleurs, dont une législation inconsidérée, accompagnée d'un état général de désordre, a par trop amenuisé le rendement utile.

*
* *

Il faut, d'autre part, se rendre à l'évidence : la plupart des conflits sont déclenchés pour des raisons obscures, qui n'ont qu'un rapport très lointain, sinon inexistant, avec l'application des lois du travail, et qui traduisent une volonté profonde de destruction du système économique lui-même au milieu duquel nous vivons.

Les délégués d'ateliers ont des attributions parfaitement précises, et leur institution était susceptible d'apporter une utile contribution aux bons rapports entre patrons et employés. Mais il est apparu très vite que de nombreux délégués, obéis-

sant à des instructions précises venues de l'extérieur, ne se souciaient nullement des bornes mises à leur activité, et entendaient profiter de leurs fonctions pour exercer une quasi-dictature sur l'ensemble du personnel ouvrier et pour s'attribuer une part croissante dans la direction effective de l'entreprise.

La dictature s'est manifestée par le renvoi violent d'ouvriers ou d'employés jugés indésirables par les délégués en raison de leurs opinions politiques, et indépendamment d'ailleurs de toute manifestation de celles-ci. Des conflits localisés, mais incessants, naissent dans toute l'industrie du fait de ces rivalités d'ateliers suscitées par l'intolérance des syndicats cégétistes.

Alors que les contrats collectifs ont visé précisément le respect de la liberté syndicale, les ouvriers, ou leurs délégués, ont interrompu le travail et occupé les ateliers pour obliger la direction à renvoyer des ouvriers coupables d'avoir refusé de s'inscrire à la C.G.T. Les incidents scandaleux qui eurent lieu lors de l'Exposition de Paris n'ont eu d'exceptionnel que le courage d'employeurs résolus à écarter une injustice intolérable, mais le renouvellement d'incidents de cet ordre sur toute la surface du territoire n'a pas cessé. On constate même qu'un ouvrier qui a été expulsé d'une usine est dénoncé à ceux chez qui il se présente, qui sont prévenus qu'une grève éclatera s'ils l'embauchent.

Les faits de cet ordre sont innombrables ; ils nient les droits élémentaires de l'individu ; ils heurtent la notion même de la justice ; ils sont la négation de la légalité et de la liberté sans lesquelles il n'est pas de république ; ils sont, par contre, en parfaite conformité avec les principes violents de dictature du prolétariat.

Les délégués sont eux-mêmes devenus les animateurs tout indiqués des grèves dites de solidarité. Lorsqu'une question sépare patron et ouvrier dans une usine, il est devenu d'usage courant de voir les délégués d'entreprises voisines menacer leurs employeurs d'une grève, puis la déclencher sans qu'ils puissent reprocher à ceux-ci le moindre manquement aux conventions, ni qu'ils puissent présenter une revendication quelconque. Il est remarquable que les grèves d'avertissement

ou les grèves de solidarité aient lieu précisément dans les entreprises où satisfaction a été donnée à toutes les demandes du personnel. Rien n'illustre mieux le fait que la grève n'est pas un instrument utilisé pour l'application des lois sociales ou pour l'amélioration du sort des ouvriers que de la voir mise en œuvre par ceux-là même qui, individuellement, ne demandent rien, et auxquels, en conséquence, leurs patrons sont dans l'incapacité de donner satisfaction.

Tout récemment, on a vu les usines nationalisées de l'aviation arrêter brusquement le travail pour appuyer les revendications présentées par les employés d'une usine de produits chimiques de la région. Une pareille grève n'était appuyée d'aucune revendication professionnelle. Elle se liait à une volonté de troubles politiques et de guerre de classes.

Le glissement a été à ce point rapide que l'on ne s'étonne même plus aujourd'hui de voir certains délégués d'usines convoquer le personnel pour l'entraîner à des conflits étrangers à leur profession, et d'autres s'efforcer de désorganiser les entreprises qui les emploient.

La décision arbitrale relative au conflit de la S.I.M.C.A. précise qu'il régnait dans l'usine envisagée « un état d'indiscipline grave, incompatible avec tout rendement, et qu'en particulier certains délégués d'ateliers outrepassaient largement leurs attributions et intervenaient dans la technique de la fabrication, parfois contre les agents de maîtrise responsables ».

Si l'on comprend cette exploitation de l'arme redoutable qu'est la grève en vue de fins politiques et de subversion sociale, on s'étonnera moins de l'insignifiance des prétextes invoqués, ou de la disproportion flagrante entre l'incident originaire et les désordres d'une grève.

Le conflit des usines Conchon est né pour un incident futile. Il a été déclenché en violation de toutes les dispositions du contrat collectif. La grande majorité du personnel entendait continuer le travail et n'a même pas pu obtenir des Pouvoirs publics qu'un vote lui permît d'exprimer sa volonté. Une poignée d'agitateurs réduisit donc à la misère des ouvriers ignorant même les raisons du conflit qui les opposait à la direction et n'ayant aucun intérêt professionnel de quelque espèce que

ce soit à voir se prolonger une lutte aussi vaine que ruineuse. L'intransigeance des chefs syndicalistes a montré ce que pouvait être un état de fait tyrannique lorsque les lois sont violées et que les autorités se désintéressent de leur respect.

Le conflit des usines Goodrich donne lieu à des constatations analogues. On sait que 2 000 ouvriers se sont mis en grève, entraînant par solidarité une partie importante de la métallurgie parisienne, parce qu'un téléphoniste russe avait été renvoyé, la direction ayant constaté des dérivations permettant de prendre en écoute toutes ses communications. Toutes les dispositions légales ont été violées en ce qui concerne l'arbitrage obligatoire ou la dénonciation du contrat collectif. Lorsque la direction obtint enfin de soumettre à un vote secret la continuation de la grève ou la reprise du travail, la grosse majorité du personnel, pouvant s'exprimer en sécurité, décida la fin de la grève. Le trouble le plus profond a donc été apporté pendant plusieurs jours à toute la vie de la capitale à cause d'un étranger ayant commis une faute professionnelle incontestable.

Le conflit des transports automobiles de la région parisienne intéresse 12 000 employés et quelques millions de consommateurs. La grève a été déclenchée sans préavis dans les derniers jours de décembre, ou du moins la grève a éclaté en même temps que le préavis était envoyé. Il est impossible de se faire une idée précise de l'origine de ce conflit, car la demande d'augmentation de salaires qui a été présentée par les ouvriers a été soumise d'un commun accord à l'arbitrage du président du Conseil, dont les deux parties avaient par avance accepté la décision. Le choix de la date, particulièrement inopportune pour la population parisienne (exactement d'ailleurs comme cela s'est produit pour la grève des services municipaux), montre qu'il s'agit d'une opération d'envergure et non pas de la défense de tel ou tel intérêt individuel. Plus des deux tiers du personnel continuent à travailler ou ont écrit pour demander la continuation du travail. La minorité s'oppose avec violence à la fin de la grève et a décidé l'occupation des garages. On doit noter ici que souvent l'occupation n'est pas faite par les employés de l'entrepôt occupé. L'intervention d'éléments étrangers, chargés

précisément de l'œuvre de combat qu'est l'occupation illégale des usines, est un événement d'une haute signification ; l'occupation devient un métier pour lequel il y a des spécialistes ; les sans-travail ou les agitateurs professionnels sont désormais désignés pour aller interdire l'accès des lieux de travail aux ouvriers qu'aucun conflit ne sépare de leurs employeurs. La carence des Pouvoirs publics, qui tolèrent de pareils abus est littéralement stupéfiante.

Le conflit des transports en a donné un autre exemple. Les très rares entreprises qui, sous une pression violente, dont les cadres de cette étude ne nous permettent pas de rechercher l'origine, se sont désolidarisées des autres entrepreneurs de transports, ont reçu du syndicat unifié « l'autorisation de faire rouler leurs voitures » ; il leur a été remis des papillons avec timbre et signature du syndicat des transports, qui devaient être collés sur le pare-brise et constituaient de véritables laissez-passer.

On croit rêver quand on pense que des organismes s'attribuent illégalement le droit de régenter la circulation sur la voie publique et que l'État trouve tout naturel d'être ainsi dépouillé de la plus élémentaire de ses attributions. S'il abdique partiellement une fonction, dont il est pourtant responsable vis-à-vis de la nation tout entière, ceux qui s'arrogent les droits qu'il abandonne savent en faire, eux, un usage actif. Les journaux ont annoncé que des conducteurs étaient enlevés en plein Paris, au cours de véritables coups de main, et que d'autres étaient assaillis à coups de revolvers. Nous arrivons ici à l'extrême limite de ce que l'on peut appeler « un conflit social ». Le lien, même ténu, entre la grève et la défense des intérêts ouvriers est rompu. Il ne reste plus que l'entreprise proprement révolutionnaire qui se poursuit sous les regards d'un Gouvernement, étonné peut-être lui-même de s'être laissé peu à peu réduire à l'impuissance, et qui semble, enfin, avoir compris vers quels buts effrayants on conduisait le pays.

*
* *

Une situation tendue ainsi à l'extrême ne pouvait durer, et la chute du Cabinet Chautemps, survenue le 14 janvier,

en était l'issue fatale. Il va sans dire que cet événement ne résout aucune question. Toutefois, les journées qui l'ont suivi ont montré que les leaders du Parlement avaient conscience de la gravité de la situation, et commençaient à réaliser le drame qui consiste à assujettir la vie d'une grande nation à l'application monstrueuse d'une idéologie matériellement fausse.

L'occasion de la chute du Gouvernement a été la discussion sur le contrôle des changes. Mais les questions financières, nous ne cesserons de le répéter, ne sont que des épiphénomènes rendant plus sensibles à l'opinion des mouvements dont ils ne sont au fond que la traduction. Au surplus, l'état des finances françaises n'inspirait nullement dans la première quinzaine de janvier des inquiétudes spéciales. Le deuxième semestre de l'année 1937 a amené une détente incontestable sur le marché des changes et les mouvements de l'or. La situation technique de notre monnaie et de la trésorerie publique s'était considérablement affermie.

Les Gouvernements de gauche avaient l'habitude de tomber après avoir vidé les caisses dont ils disposaient : l'absence de ressource est le seul obstacle que connaisse le marxisme à l'application de son programme. Tant que le Trésor a des fonds, on peut vivre dans les nuées ; on est brusquement rappelé à terre lorsque l'État ne peut plus payer ses fonctionnaires ou ses rentiers. Tel est le processus habituel ; les prophètes du marxisme expliquent qu'ils tombent sous la conspiration des puissances d'argent ; les esprits froids constatent simplement que l'arithmétique est une science exacte et que les résultats d'une addition ne peuvent être modifiés par un chant de flûte.

C'est ainsi que le premier Cabinet Blum a pu accumuler des causes profondes de ruine sans pour cela quitter le pouvoir ; mais quand il eut achevé de dépenser les 10 milliards qu'il a empruntés à la Banque pendant les premiers mois de 1937, ce jour-là, il a été obligé de passer la main. La démission du Cabinet Blum est du 21 juin ; le bilan de la Banque montre que le Trésor a dû, dans la semaine suivante, emprunter à la Banque 1.760 millions au delà des sommes permises. L'autorisation fut donnée par la convention du 30 juin et,

le 1er juillet, elle avait déjà été utilisée ! Quand l'état de faillite est aussi flagrant, il faut bien s'en aller.

Mais tel n'est pas du tout le cas du Gouvernement Chautemps. Au dernier bilan de la Banque, on constatait que le Trésor avait l'autorisation de retirer encore 5,2 milliards. Que ce procédé d'alimentation du Trésor par l'inflation soit désastreux, c'est une question ; du moins le Trésor n'était-il pas aux abois et aucune échéance impérieuse ne venait, du point de vue financier, exiger le départ du Gouvernement.

Par contre, la recrudescence des troubles sociaux montrait chaque jour qu'aucun redressement de la situation économique et financière n'était possible. L'expérience prouvait qu'il ne s'agissait nullement de sauvegarder ou d'attaquer les lois sociales. Le débat est infiniment plus grave, et il ne dépend plus de la seule bonne volonté de lui donner une solution satisfaisante.

Économiquement, les Gouvernements de Front Populaire, par leur incroyable incompétence, ont mis le pays dans un tel état de faiblesse économique qu'ils ont eux-mêmes, quoique involontairement, fait tout ce qui dépendait d'eux pour rendre impossible l'application des lois sociales : la hausse des prix a été la réponse implacable des faits aux sortilèges des apprentis sorciers. Ce phénomène a des répercussions tellement angoissantes pour toute la population qu'aucun sacrifice ne doit être négligé pour l'enrayer. Il ne s'agit plus de récriminer en localisant des responsabilités qui sont incontestables. Il ne faut surtout pas laisser croire qu'une partie de la nation peut trouver une satisfaction quelconque à voir ruiner une construction sous le prétexte qu'elle n'y a pas participé. Si la législation du Front Populaire a été absurde, son inspiration, par contre, doit trouver un écho puissant dans le cœur de tous les Français. Il faut maintenant, par un effort unanime, donner une réalité à des promesses de progrès social qui, jusqu'à présent, n'ont été que des expressions verbales recouvrant une réalité de déclin économique.

Politiquement, une pareille œuvre est impossible tant que le Gouvernement sera sous le contrôle d'un parti étranger. Ce dernier suit, au point de vue de la politique extérieure, des directives n'ayant aucun rapport avec l'intérêt français ;

il poursuit, au point de vue intérieur, un programme de révolution totale incompatible avec tout état d'ordre et de prospérité. Depuis la Fronde, la France n'avait pas connu l'humiliation de voir, implanté au milieu de la nation, un parti obéissant à un État étranger. Il est inconcevable qu'un Gouvernement puisse réaliser une œuvre d'intérêt national français en s'associant à un parti dont le programme est en opposition absolue avec les fins qu'il entend poursuivre.

Les négociations conduites par le Président de la République dans les journées des 15 et 16 janvier ont été symptomatiques d'une compréhension toute nouvelle des réalités qui s'imposent. Après l'échec de M. Georges-Bonnet, dont la politique courageuse a pourtant sauvé la monnaie des plus grands périls qu'elle ait connus, M. Blum, chargé de constituer le ministère, a publiquement déclaré que « dans les circonstances présentes, il était nécessaire de donner une impression de paix sociale au dedans, de force nationale au dehors ». On ne peut mieux dire, mais en même temps plus nettement condamner la politique qui a conduit au résultat exactement contraire, c'est-à-dire à détruire la paix à l'intérieur et à mettre la France, à l'extérieur, dans le plus grand péril de guerre qu'elle ait connu.

Le lendemain de son échec, M. Blum justifiait même son abandon en avouant que la prise de pouvoir par les socialistes eût entraîné sans délai « la débâcle financière qu'il n'aurait été au pouvoir de personne d'arrêter », et que, d'autre part, la guerre rôdait aux frontières et que certaines nations n'attendaient qu'une occasion pour intervenir. Que doit désormais penser un Français du marxisme si son représentant le plus autorisé reconnaît que sa mise en application entraîne automatiquement de tels cataclysmes ? Le procès est jugé.

Une pareille déclaration montre pourtant à quel point l'expérience a porté ses fruits et l'on ne saurait trop s'en féliciter. D'erreur en erreur, la France est mise en face de deux réalités également angoissantes : une hausse vertigineuse des prix et l'hostilité croissante de ses voisins immédiats. On peut désormais espérer que les chefs des grands partis politique ont compris qu'il était impossible de ruser avec ces deux dangers.

La hausse du cours du pain est plus implacable encore que

celle du dollar et Paris a enregistré une nouvelle hausse de 0 fr. 10 c. le 17 janvier au matin. La recrudescence du chômage préoccupe tous les hommes responsables : depuis trois mois, il y a eu 66 000 chômeurs de plus.

Le *New-York Times* écrivait le 15 janvier : « C'est une erreur de croire qu'une nation peut prospérer par tout autre moyen qu'une production abondante de marchandises utiles à des prix abordables pour les consommateurs. » On ne peut dire plus nettement les choses. Il est un degré où les grèves deviennent littéralement intolérables, non seulement pour ceux qui en souffrent, mais même pour ceux qui les font.

L'idée de constituer un gouvernement qui s'attache à la réalité de la prospérité nationale et à la défense française au lieu de rester prisonnier de formules funestes a conduit M. Chautemps à entreprendre de nouvelles négociations qui ont abouti à la formation d'un ministère radical, sans aucun socialiste S. F. I. O.

Le Gouvernement qui voudrait réellement et sans arrière-pensée améliorer largement le sort des travailleurs de l'usine ou de la terre en France et qui poursuivrait exclusivement ce magnifique objectif doit grouper autour de lui la quasi-unanimité du pays. Il ne s'agit plus d'étiquettes et les exclusives sont périmées. Lorsque l'amélioration du sort des classes populaires n'est que le paravent derrière lequel se dissimule un processus systématique d'appauvrissement général, et lorsque les conflits sociaux ne sont qu'un moyen de dissimuler, sous des prétextes professionnels, une volonté de révolution violente, bouleversant tout ce qui fait la noblesse et la grandeur de la civilisation française, le pays souffre d'une intolérable hypocrisie. Il doit voir où on le mène et exiger que la loyauté préside à nouveau aux destinées françaises.

On est heureux de noter les signes d'une détente incontestable dans les idées. L'atmosphère dans laquelle s'est déroulée la crise gouvernementale a été bien différente de ce que l'on pouvait redouter. Il semble que la France se ressaisisse, et il n'est peut-être plus utopique d'espérer que la réconciliation nationale sera prochainement une réalité.

ED. GISCARD D'ESTAING

PRIÈRE AU SOLEIL LEVANT

Lonnie frissonna. Il retira la main qu'il avait portée à son menton mince comme une lame, et il se souvint de ce qu'avait dit Clem. Il lui sembla qu'il commettait une sorte de délit en montrant son visage à Arch Gunnard.

Lonnie et Clem étaient venus ensemble, dans l'après-midi, au garage qui s'élevait sur la route, près de la maison d'Arch Gunnard. Lonnie avait dit à Clem qu'il n'avait plus rien à manger chez lui. Clem s'était arrêté un instant pour pousser du pied une pierre dans le fossé, puis il avait dit que lorsqu'on travaillait pour Arch Gunnard on attrapait vite un visage si mince qu'on en pourrait refendre des planches pour son propre cercueil.

Quand Lonnie quitta Clem et alla s'asseoir sur une caisse vide, près de la pompe à essence, il ne put s'empêcher d'envier le courage de Clem qui ne craignait pas Arch Gunnard. Clem n'était qu'un nègre, et cependant il n'hésitait jamais à réclamer les rations d'avance que lui devait le planteur. Lorsqu'il trouvait ces rations insuffisantes, il protestait. Arch avait jusque-là supporté la chose, mais il disait à qui voulait l'entendre qu'il se débarrasserait du nègre à la première occasion.

Sans tourner la tête, Lonnie savait que Clem le regardait, en même temps que les autres nègres qu'il était allé rejoindre au coin du garage, mais Lonnie ne leva pas les yeux et ne bougea pas.

Arch Gunnard était assis tout près, au soleil. Il aiguisait la lame de son couteau sur la tige de sa botte.

Il regarda deux ou trois fois Nancy, la chienne de Lonnie, qui attendait son maître, couchée sur le bord de la route.

— C'est ta chienne, Lonnie?

Lonnie eut un sursaut de peur et sa main cacha son menton amaigri qui accusait si ouvertement Arch Gunnard de laisser crever de faim ses métayers.

Arch fit claquer ses doigts et la chienne se leva, remuant doucement la queue. Elle attendait qu'il l'appelât.

— Monsieur Arch, je... murmura Lonnie.

Arch appela la chienne. Elle alla vers lui, se traînant sur le ventre, remuant la queue plus vite à mesure que les doigts claquaient. Lorsqu'elle fut à quelques pieds de lui, elle se mit sur le dos et attendit, les quatre pattes en l'air.

Dudley Smith et Jim Weaver, qui flânaient devant le garage, éclatèrent de rire. Ils s'étaient tenus jusque-là accotés au mur de planches. Ils se penchèrent en avant pour voir ce qu'allait faire Arch.

Il cracha de la salive jaune mêlée de jus de tabac sur la tige de sa botte et continua d'aiguiser son couteau.

— C'est une chienne de chasse, Lonnie? dit-il.

Lonnie sentait le regard d'Arch Gunnard lui percer la nuque. Il se demanda ce que Clem répondrait si Arch faisait claquer ses doigts pour appeler le chien du nègre.

— Elle a la queue bien trop longue pour un chien de chasse, Arch? dit quelqu'un derrière Lonnie, en éclatant de rire.

Tout le monde rit, Arch comme les autres. Ils regardaient Lonnie, attendant qu'il répondît.

— Alors, c'est une chienne de ferme, Lonnie? dit Arch, faisant de nouveau claquer ses doigts.

— Monsieur Arch, je...

— Il faut pas avoir honte si elle n'est pas bonne pour la chasse, Lonnie, dit Arch. On a toujours besoin d'un chien dans la maison, pour rattraper les porcs ou les lapins. Un chien de ferme, c'est pas si mal que ça. Dans le temps, j'étais tout fier d'en avoir un.

Les autres éclatèrent de nouveau de rire.

Arch Gunnard manœuvrait pour prendre la chienne par la

queue. Lonnie releva la tête et aperçut Clem Henry, vers le coin du garage. Il considérait Lonnie fixement : son regard était pareil à celui qu'il avait eu, une heure plus tôt, sur la route, en déclarant que l'on ne devrait pas supporter les injustices d'Arch Gunnard. Lonnie baissa les yeux. Il ne pouvait comprendre qu'un nègre fût plus courageux que lui. Que de fois il avait souhaité d'être aussi brave que Clem Henry, d'échanger son sort contre le sien.

— Ce qu'elle a, ta chienne, Lonnie, c'est qu'elle manque de légèreté. Tu ne crois pas qu'on pourrait la rendre plus légère? C'est indispensable, pour un chien de ferme.

Lonnie se souvint : Clem avait dit ce qu'il ferait si Arch essayait jamais de couper la queue de son chien. Lonnie savait, et Clem savait, et tous les autres, que cela donnerait à Gunnard l'occasion qu'il cherchait pour se débarrasser du nègre. Arch désirait seulement que Clem fît un geste de trop, dît un mot de trop. Il se chargerait du reste. Tous savaient ce que cela voulait dire, surtout si Clem ne se sauvait pas au grand trot. Or Clem n'avait jamais fui devant personne depuis quinze ans qu'il était dans le pays.

Arch avait saisi la queue de Nancy pendant que Lonnie regardait Clem. La chienne crut que l'homme voulait jouer. Elle tourna la tête et voulut lécher la main d'Arch. Il la frappa sur le museau, du manche de son couteau.

— Ta chienne aime à jouer, Lonnie, dit-il, saisissant la queue plus près de sa racine ; mais elle à la queue bien trop longue.

Lonnie fit un effort pour avaler un peu de salive.

— Monsieur Arch, elle est très bonne pour la chasse au lapin, dit-il. Je...

— Allons donc, Lonnie ! fit Arch, passant la lame sur le poil de la queue comme s'il voulait encore l'aiguiser ; un chien n'a pas besoin d'une longue queue pour chasser le lapin.

Lonnie jeta un regard suppliant et plein d'espoir vers Dudley Smith et les autres. Aucun ne paraissait disposé à lui porter secours. Il était inutile d'arrêter Arch Gunnard, parce qu'il ne supportait aucune contradiction lorsqu'il s'était mis en tête de faire quelque chose. Lonnie savait que,

s'il manifestait le moindre signe de colère ou de ressentiment, Arch le mettrait à la porte de sa ferme avant la nuit. Il n'y avait que Clem Henry qui pût l'aider, mais Clem...

Les deux groupes — celui des blancs et celui des nègres, chacun à un coin du garage, attendaient pour voir ce que Lonnie allait faire. Ils espéraient tous qu'il défendrait sa chienne. Si quelqu'un avait le courage d'empêcher Arch Gunnard de couper la queue d'un chien, cela mettrait peut-être le planteur à la raison. Mais il était clair que Lonnie, métayer de Gunnard, aurait peur de parler. Clem Henry n'avait pas peur ; il était le seul qui pût tenter d'arrêter Arch, même si cela devait mal tourner. Ils savaient tous que Gunnard chasserait le nègre du pays, ou le tuerait à coups de fusil.

— Alors, ça va, Lonnie? dit Arch. Je n'entends pas d'objections.

Clem Henry fit quelques pas en avant, puis s'arrêta.

Arch riait, regardant Clem. D'un brusque mouvement du poignet qui tenait la queue, il mit la chienne sur ses pieds. Nancy poussa un cri de douleur. Arch la fit taire, à coups de pied dans le ventre.

Lonnie frissonna ; il supportait difficilement que l'on frappât si cruellement sa chienne.

— Monsieur Arch, je...

Sa gorge se contracta et il faillit s'étrangler ; il demeura un instant bouche bée, reprenant son souffle. Près de lui, les autres blancs ne riaient plus. Personne n'aimait voir frapper un chien à coups de pied dans le ventre.

Du coin de l'œil, Lonnie surveillait le coin du garage où se tenaient les nègres. Deux d'entre eux avaient saisi Clem par les bras. Clem cracha à terre entre ses jambes écartées, mais il ne tenta pas d'échapper aux deux hommes qui le tenaient.

— Puisqu'il n'y a pas d'objections, je peux la couper, dit Arch, crachant du jus de tabac dans la poussière de la route.

Lonnie avait baissé la tête ; il ne voyait que les pattes de derrière de Nancy. Il était venu pour demander au planteur un morceau de lard, un peu de mélasse, ou quelque autre chose à manger, n'importe quoi. Maintenant il n'oserait plus

rien demander, même si l'on crevait de faim chez lui.

— Jamais je ne couperais la queue d'un chien si son maître n'y consentait pas, dit Arch. Ce ne serait pas juste. Non, monsieur, ce ne serait pas bien.

Il prit la queue de plus près et posa le tranchant de son couteau à deux ou trois pouces de la racine. L'eau lui venait à la bouche ; du jus de tabac coulait du coin de ses lèvres. Il les essuya du revers de sa main droite.

Une auto venait sur la route. Elle passa, à grand bruit, dans un nuage de poussière rouge. Tous les hommes regardèrent la voiture.

Lonnie fit comme eux, puis sa tête retomba ; il sentit son menton pointu peser sur sa poitrine. Il se demanda si Arch avait remarqué la maigreur de son visage.

— J'ai toujours deux ou trois chiens dans la cour de la maison, dit Arch, passant et repassant la lame de son couteau sur la queue de Nancy comme sur un cuir à rasoir.

Lorsque les autres sourirent, il ajouta :

...mais ces chiens n'ont pas besoin d'une longue queue. Ça les gêne quand je les envoie chasser mes porcs ou pour suivre mes lapins.

Il tira de la main gauche, appuya de la droite et sectionna la queue de la chienne aussi vite et aussi aisément qu'il eût coupé un brin d'osier, dans un pré, pour faire rentrer ses vaches. Nancy fit un bond en avant et poussa un cri que l'on entendit à plus d'un demi-mille. Elle se retourna, regarda Arch pendant une fraction de seconde, puis se mit à sauter et à tourner en rond. Elle aboyait et tentait de mordre le moignon sanglant de sa queue.

Arch se pencha en arrière et fit tournoyer la queue en l'air tandis qu'il essuyait son couteau sur la semelle de sa botte. Il regardait la chienne bondir dans la poussière.

Personne n'avait protesté. Lonnie s'efforçait de ne pas regarder sa chienne, de ne pas regarder Clem. Il ferma les yeux et se demanda pourquoi il avait travaillé si longtemps pour Arch Gunnard, acceptant un métayage qui ne lui rapportait même pas de quoi manger à sa faim. Clem avait raison : le visage de Lonnie serait bientôt si étroit, si aigu qu'il pourrait servir à tailler les planches de son cercueil.

Il porta machinalement les mains à son menton ; il sentit l'os, les tendons.

Il avait si faim qu'il savait que ce que Gunnard pourrait lui avancer ne suffirait pas à le nourrir pendant une semaine. Sa femme, Hatty, épuisée par les privations, ne pouvait plus travailler. Mark, son père, complètement sourd depuis vingt ans, demandait toujours pourquoi l'on n'avait pas de provisions, pourquoi l'on ne pouvait jamais faire un repas convenable. La tête de Lonnie retomba sur sa poitrine et il sentit ses yeux se mouiller.

La pression de son menton pointu devint bientôt insupportable et Lonnie dut relever la tête pour se délivrer de cette gêne.

La première chose qu'il vit, ce fut Arch Gunnard faisant tournoyer en l'air la queue de Nancy. Arch avait une malle pleine de queues de chiens. Il coupait les queues des chiens depuis toujours. Il en avait rassemblé une collection dont il était si fier qu'il portait la clef de la malle sur sa poitrine, attachée à un lacet passé autour de son cou. Le dimanche après-midi, lorsqu'il recevait la visite du pasteur, ou lorsque des amis venaient le voir, Arch apportait la malle sur les marches du porche pour montrer les queues, nommant les chiens à qui elles avaient appartenu avec autant de précision que si chaque queue avait porté une étiquette.

Clem Henry avait quitté le garage. Il était parti seul sur la route qui menait à la plantation. Sa maison était dans un groupe de maisons nègres, un peu plus loin que celle d'Arch. Clem, pour retourner chez lui, devait passer devant la maison de Lonnie. Celui-ci fut sur le point de se lever pour le suivre, lorsqu'il s'aperçut que Gunnard le regardait. Lonnie ne savait pas si Arch s'étonnait de sa maigreur ou s'il le surveillait pour voir s'il allait partir avec Clem Henry.

En songeant au départ, Lonnie pensa soudain qu'il était venu pour demander quelques provisions. Il lui fallait quelque chose à manger, le soir même, n'importe quoi, aussi peu que ce fût.

— Monsieur Arch, je...

Arch le regarda fixement pendant quelques secondes comme

s'il s'était retourné pour écouter un bruit nouveau dont il ne comprenait pas l'origine.

Lonnie se mordit les lèvres, se demandant si Arch allait lui parler de sa maigreur et de sa faim. Mais Arch pensait à autre chose. Il frappa la tige de sa botte du plat de la main et rit tout haut.

— Il y a des fois où j'ai envie que les nègres aient des queues comme les chiens, dit-il, roulant en boule la queue de Nancy qu'il fourra dans sa poche. Ce serait plus amusant à couper. D'abord, ce serait plus gros.

Dudley Smith et un autre qui se tenaient derrière lui rirent : un rire bref qui s'éteignit aussi brusquement qu'il avait commencé.

Les nègres avaient entendu. Ils bougèrent, embarrassés, agitèrent leurs pieds, puis s'en allèrent. Après quelques minutes il ne restait plus personne devant le garage.

Arch se leva et s'étira. Le soleil baissait ; le vent d'octobre était froid.

— Ah ! je vais à la maison, dit-il ; il est l'heure du souper.

Il se mit en marche lentement, au milieu de la route ; il s'arrêta pour regarder Nancy qui s'était glissée dans le fossé.

— Personne ne vient de mon côté ? demanda-t-il. Eh bien, Lonnie ; tu ne rentres pas pour souper ?

— Monsieur Arch, je...

Lonnie avait sauté sur ses pieds. Sa première pensée fut de demander au patron le morceau de lard et la mélasse, peut-être un peu de farine de maïs, mais lorsqu'il ouvrit la bouche les mots refusèrent de passer ses lèvres. Il fit quelques pas en avant et secoua la tête. Il ne savait pas ce que Gunnard allait faire s'il lui répondait qu'il n'allait pas souper.

— Hatty doit se demander où tu es, dit Arch passant son chemin.

Il prit dans sa poche la queue de Nancy et la fit tourner comme une fronde, en marchant vers sa maison.

Dudley Smith entra dans le garage.

Lorsque Arch eut fait une centaine de pas, Lonnie se rassit sur la caisse, lourdement, les épaules tombantes, les bras abandonnés entre ses jambes écartées.

Il ne sut pas combien de temps il demeura ainsi les yeux fermés. Lorsqu'il les ouvrit, il vit Nancy, à ses pieds, qui léchait le moignon de sa queue. Il la regarda et il sentit son menton pointu peser sur sa poitrine. Puis, la porte près de lui se ferma avec un claquement et, l'instant d'après, il entendit Dudley Smith qui s'en allait vers sa maison.

*
* *

Lonnie, qui avait fini par s'endormir d'un sommeil troublé de rêves, se réveilla brusquement. Hatty le secouait. Il se leva sur le coude et s'efforça de percer l'obscurité de la chambre. Sans connaître l'heure exacte, il aurait pu dire que le soleil se lèverait dans une couple d'heures.

— Lonnie, dit Hatty, tremblant dans l'air froid de la nuit ; Lonnie, ton père n'est pas dans la maison.

Lonnie se mit sur son séant.

— Comment le sais-tu ? fit-il.

— Je n'ai pu encore fermer l'œil depuis que nous sommes couchés. Je l'ai entendu sortir. Il n'est pas revenu.

— Il est peut-être rentré sans que tu l'entendes, dit Lonnie, essayant de voir à travers les vitres de la croisée.

— Non, insista Hatty ; il n'est pas revenu.

Ils demeurèrent assis, sans un mot, pendant plusieurs minutes, écoutant avidement.

Puis, Lonnie se leva et alluma la lampe. Il s'habilla en frissonnant. Il laça ses souliers de travers. Au dehors la nuit était noire et humide ; un vent froid soufflait.

— Je viens avec toi, dit Hatty, rejetant les couvertures.

Lonnie alla vers le lit, repoussa sa femme et rejeta les couvertures sur elle.

— Dors, dit-il ; je le ramènerai.

Il souffla la lampe et sortit à tâtons en rasant les murs. Il ouvrit la porte et attendit que ses yeux se fussent accoutumés à l'obscurité. Il attendit plus d'une minute, l'oreille au guet.

Il descendit lentement les marches du perron. Il fit le tour de la maison et s'arrêta pour écouter avant d'appeler son père.

— Pa ! oh ! Pa !

Il était sous la fenêtre de la chambre lorsqu'il comprit l'inutilité de ces cris.

— Je suis bête, songea-t-il ; Pa n'entendrait pas le tonnerre.

Hatty ouvrit la fenêtre.

— Il est parti depuis assez longtemps pour être allé quelque part sur la route, dit-elle.

— Va te coucher et dors, Hatty ; je le ramènerai.

Il entendait Nancy gratter ses puces sous l'escalier, mais il savait que la chienne n'était pas en état de l'aider à rechercher Mark.

— Il est parti depuis longtemps, cria, derrière la croisée, Hatty qui ne pouvait tenir en place.

— Ça ne fait rien, dit Lonnie ; je le retrouverai. Va dormir, Hatty.

Il se dirigea vers la grange, s'arrêtant de temps à autre pour écouter. Il entendait du bruit venir de la maison du planteur : les porcs grognaient dans la porcherie. S'ils se taisaient, ceux-là ! Les chiens d'Arch Gunnard aboyaient, comme toutes les nuits. Lonnie était depuis longtemps accoutumé à ces aboiements.

Il entra dans la grange : elle était vide. Il ressortit, fit le tour du bâtiment et alla voir dans le champ, sous le hangar où l'on rangeait les balles de coton. Quoiqu'il sût que c'était inutile, il appelait son père.

— Oh, Pa !

Il s'en alla à travers champs.

— Qu'est-ce qu'est devenu Pa ? se dit-il, s'arrêtant soudain et se demandant où il pourrait bien chercher Mark.

Il revint vers la cour et, pour la première fois, il eut peur. Il savait que Mark était très affecté par la façon dont Gunnard les traitait. Il avait dit que si ça continuait, avant deux mois ils seraient tous morts de faim.

Lonnie sortit de la cour et gagna la route, vers les maisons des nègres. Devant celle de Clem, il tourna à droite et marcha jusqu'à la porte. Il frappa plusieurs fois et attendit. Pas de réponse. Il frappa plus fort.

— Qui est là ? cria Clem, de son lit.

— Moi, dit Lonnie, Je voudrais te voir, Clem. Je suis dans la cour.

Il s'assit sur une marche et attendit que Clem s'habillât et sortît. Il écoutait, essayant de saisir quelque bruit venant des champs. Il n'entendit que le grognement des porcs, vers la maison d'Arch Gunnard.

Clem ouvrit la porte et demeura un instant sur le seuil, parlant à sa femme qui était au lit. Il lui dit qu'il allait bientôt revenir.

— Qui est là ? demanda-til.

Lonnie se leva.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Clem, bouclant la ceinture de son pantalon.

— Pa est sorti, dit Lonnie. Je l'ai cherché autour de la maison, dans la grange...

Clem roulait une cigarette. Il marcha lentement vers la route. On n'y voyait pas à six pas. Le jour ne se lèverait pas avant une bonne heure.

— Il avait peut-être trop faim pour rester au lit, dit Clem. Je l'ai vu hier ; il m'a dit qu'il était si faible qu'il ne durerait plus longtemps.

— J'ai réclamé des rations d'avance à Arch, hier soir, après souper, dit Lonnie ; du lard et de la mélasse. Il m'a dit que j'en aurais ce matin.

— Pourquoi ne réclames-tu pas l'avance de ce qu'il te doit, dit Clem. Ou alors, cherche un autre planteur.

— Je suis resté fidèle à Arch Gunnard pendant des années, répondit Lonnie. Je ne voudrais pas changer.

Clem le regarda, sans rien dire. Sur la route, ils tournèrent du côté de la maison de Gunnard.

Ils entendaient grogner les porcs. L'un des chiens d'Arch sortit d'un champ de coton, sur le bord de la route, et vint leur flairer les pieds.

— Ces porcs ont toujours de quoi manger, dit Clem. Ils pèsent des centaines de livres. Ils dévorent tout ce qu'on leur jette et, de temps à autre, les poules qui s'égarent dans la porcherie.

Lonnie écoutait leurs grognements.

— Il faudrait peut-être que je demande à Arch de nous

aider à chercher Pa, dit-il. Ça m'embête de le réveiller, mais j'ai peur que Pa se soit égaré quelque part dans les marécages. Tu sais comme il est sourd. A deux, nous ne le retrouverons jamais.

Clem dit quelque chose à voix basse et se dirigea vers la porcherie où il arriva le premier.

— Viens vite, dit-il, se retournant pour voir où était Lonnie.

Lonnie courut. Il grimpa au sommet de la clôture faite de troncs d'arbres et de fils de fer barbelés. D'abord, il ne vit rien, puis, par degrés, il distingua la masse mouvante et sombre des porcs. Ils grognaient, se mordaient, comme une meute lâchée sur une bête forcée.

Lonnie allait enjamber la barrière. Clem le tira en arrière.

— Ne saute pas là-dedans, dit-il ; ils te mettraient en morceaux. Voyons sur quoi ils se battent.

Ils firent le tour de la porcherie en courant et grimpèrent sur la barrière à l'endroit le plus rapproché des porcs. Lonnie vit qu'ils se disputaient une masse blanche et noire qui disparut presque aussitôt, foulée aux pieds.

Clem ouvrit la bouche et la referma plusieurs fois, sans parler. Il prit le bras de Lonnie et le secoua.

— On dirait ton père, Lonnie, murmura-t-il.

Lonnie n'y pouvait croire. Il enjamba la barrière et tenta d'effrayer les porcs en les menaçant. Ils ne firent pas attention à lui.

Clem avait couru au hangar où l'on rangeait les charrettes. Il revint apportant deux palonniers ferrés. Il en tendit un à Lonnie, lui bourrant les côtes dans l'obscurité jusqu'à ce que Lonnie comprît, tournât la tête et prît la barre de frêne. D'un bond, Clem avait franchi la barrière. Il tomba sur les porcs à coups de palonnier. Lonnie sauta et l'imita, poussant de grands cris. Un verrat se retourna et fonça sur Lonnie qui le détourna d'un coup sur le groin.

Lonnie comprenait maintenant ce qui était arrivé. Il se jeta sur les porcs, les frappant à coups de pied, à coup de palonnier. Brusquement, il sentit une douleur aiguë à la jambe gauche. Un porc l'avait mordu au mollet. Il eut à peine le temps de frapper avant que la brute ait enfoncé davantage ses dents. Un courant d'air froid glaçait sa jambe. La

bête avait emporté un morceau de l'étoffe du pantalon.

Clem avait réussi à repousser les porcs qui l'entouraient en un cercle menaçant. Le nègre se couvrait d'un moulinet, frappant les plus hardis, éloignant peu à peu le troupeau de la masse qu'il piétinait.

Alors, Lonnie se baissa, prit Mark par un pied et le tira au bas de la barrière. Clem courut l'aider ; ils firent rapidement passer le corps de l'autre côté.

Au pied de la clôture, haletants, ils se regardèrent un instant sans rien dire. Les porcs s'étaient rués contre la barrière, mordant les rondins, grognant de plus belle.

Lonnie cherchait une allumette dans sa poche, lorsque Clem en alluma une. Il tint le bâtonnet enflammé près de la tête de Mark.

Ils regardaient tous deux, sans un mot, n'en croyant pas leurs yeux. La flamme mourut. Sans rien dire, ils échangèrent un long regard, dans la demi-obscurité.

Clem fit quelques pas, puis s'arrêta brusquement et revint près de Lonnie.

— C'est bien lui, murmura-t-il.

Il s'assit par terre.

— Oui, dit Lonnie, ahuri.

Il s'assit. Mark était entre eux, le visage, la gorge et le ventre dévorés par les porcs.

— Va réveiller Arch Gunnard, dit Clem, après un peu de temps.

— Pourquoi ? fit Lonnie. Il ne peut plus nous aider. C'est trop tard.

— Si tu attends le jour, il prétendra que ce ne sont pas les porcs qui l'ont dévoré. Il faut qu'il voie, tout de suite.

Il se retourna et regarda la grande maison dont la masse noire se découpait sur le ciel gris sombre.

— Un homme qui laisse ses métayers crever de faim, poursuivit le nègre, devrait être condamné à s'asseoir là et à regarder ce cadavre jusqu'à ce qu'on l'enterre.

Lonnie jeta sur Clem un regard effaré. Il savait que le nègre avait raison, mais il avait peur d'entendre un homme de couleur parler ainsi d'un blanc.

— Tu ne devrais pas parler ainsi d'Arch, dit-il. Il est couché. Ce n'est pas sa faute.

Clem éclata d'un petit rire sec et jeta le palonnier à ses pieds, puis il le ramassa et se mit à en frapper rageusement le sol.

Lonnie se leva. Il n'avait jamais vu Clem agir ainsi. Il ne savait que penser. Dans l'ombre, d'un pas raide, il se dirigea vers la maison d'Arch Gunnard.

*
* *

Il ne fut pas facile de réveiller Arch Gunnard qui, d'ailleurs, refusa de se lever. Lonnie était debout devant la fenêtre de la chambre. Arch était couché, à cinq ou six pas de lui. Lonnie l'entendait grommeler.

— Pourquoi viens-tu me réveiller au milieu de la nuit?

— Je suis avec Clem Henry. Il a dit qu'il fallait vous prévenir.

Arch se retourna dans son lit, donnant des coups de poing dans l'oreiller.

— Dis à Clem Henry qu'un de ces jours je vais le retourner à l'envers, comme la manche d'une vieille veste.

Lonnie attendait. Il savait que Clem avait eu raison d'insister. Arch devait venir et voir. Lonnie avait peur de retourner dans la cour et de dire à Clem que Arch ne venait pas. Il avait l'impression que le nègre viendrait tirer Gunnard de son lit, et ça aurait mal tourné.

— Tu es là, Lonnie? cria Arch.

— Oui, Monsieur Arch, je...

— Si je n'avais pas si sommeil, je me lèverais, je prendrais une trique, et... je ne sais pas ce que je ferais.

Lonnie attendait. Le patron parut sur le seuil, il suivit son métayer sans un mot, puis tout de suite il passa devant. Il portait une lanterne qui jetait des rayons de lumière jaune sur le sol. Lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit où Clem attendait près du cadavre de Mark, le visage du nègre luisait à la lueur du fanal comme un soc de charrue.

— Qu'est-ce que Mark faisait dans ma porcherie, la nuit? cria tout de suite Arch.

Ils ne répondirent pas. Arch les regardait tour à tour,

mais il avait beau faire, ses yeux revenaient sur le corps déchiré de Mark étendu à leurs pieds.

— Nous ne pouvons rien faire maintenant, dit-il enfin. Il faut attendre le jour et prévenir le fossoyeur.

Il fit quelques pas vers sa maison.

— Vous auriez pu attendre jusqu'au matin, dit-il. Ce n'était pas la peine de me faire lever.

Il leur tourna le dos et regarda Clem par-dessus son épaule. Le nègre soutint son regard.

— Qu'est-ce que tu veux, Clem Henry? dit Arch. Qui t'a permis de venir rôder autour de ma maison en pleine nuit. Je ne veux pas de nègres ici : ils viennent quand je les appelle.

— Je ne pouvais pas supporter de voir quelqu'un dévoré par des porcs...

— Occupe-toi de ce qui te regarde, dit Arch ; et quand tu me parles, ôte ton chapeau, ou ça ira mal. Il ne faudrait pas grand'chose pour que je te remette à ta place.

Lonnie fit un pas en arrière. Il se créait entre les trois hommes une sorte de gêne. Les disputes entre Arch et Clem commençaient toujours ainsi : Lonnie avait assisté à une douzaine d'entre elles. Tant que Clem cédait, s'en allait, tout s'arrangeait. Mais parfois le nègre ne bougeait pas et répliquait, tout comme un blanc.

Lonnie espérait qu'il n'en serait pas ainsi, cette fois. Arch était furieux d'avoir été réveillé, et le patron était capable de tout lorsqu'il se mettait en colère contre un nègre. Personne ne l'avait vu tuer un homme de couleur, mais il se vantait de l'avoir fait. Il déclarait qu'il était prêt à recommencer.

— Vous savez bien pourquoi Mark a été dévoré par les porcs, dit Clem qui regardait Arch fixement.

Arch tourna sur ses talons et lui fit face.

— C'est à moi que tu parles... ?

— Oui.

— Sale nègre ! Enfant de putain ! cria Arch.

Il lança la lanterne à la tête de Clem. Le nègre fit un pas de côté. La lanterne le toucha à l'épaule, se brisa, et tomba à ses pieds dans une nappe de pétrole enflammé.

— Dites donc ! fit Clem.

— Sale nègre ! cria Arch se ruant sur lui. Je t'apprendrai à répliquer. C'est la dernière fois que je supporte tes insolences. J'en ai assez !

— Monsieur Arch, je... bégaya Lonnie, qui fit un pas en avant pour tenter de les séparer.

Mais ils semblaient ignorer sa présence. Arch regardait brûler le pétrole.

— Vous savez bel et bien pourquoi les porcs l'ont dévoré, dit Clem. Il avait si faim qu'il s'est levé dans la nuit pour venir leur disputer leur nourriture. Ou peut-être il cherchait le saloir. Comme tous ceux qui travaillent pour vous, il crevait de faim, et il était vieux, et sourd. Tout ça, vous le savez.

Le pétrole avait complètement brûlé. A la lueur des dernières flammes, Arch avait aperçu le palonnier jeté à terre par Lonnie. Il se baissa pour le ramasser et l'éleva au-dessus de sa tête pour en frapper le nègre. Clem esquiva le coup, mais Arch recommença et toucha Clem à l'épaule.

— Sale nègre ! Bâtard ! Enfant de putain ! criait Arch. Cette fois, ton compte est bon. Il y a longtemps que j'attendais l'occasion de te donner une leçon. En voici une que tu n'oublieras jamais.

Clem tâtait le sol du pied, cherchant l'autre palonnier. Il se baissa brusquement, le saisit, et s'en servit pour parer les coups. Il ne recula pas d'un pouce.

— Jette ce palonnier ! cria Arch.

— Je ne vais pas me laisser battre comme un chien, dit Clem.

— C'est tout ce que je voulais entendre, ricana Arch. Tu peux faire ta prière, sale nègre !

Clem tourna sur ses talons et s'enfuit. Arch le poursuivit pendant une dizaine de pas, puis il jeta le palonnier, se retourna et courut vers sa maison.

Lonnie alla s'accoter à la barrière, se demandant ce qu'il allait faire. Il savait qu'il ne pouvait ouvertement prendre le parti d'un nègre, même si Clem l'avait aidé, surtout après la façon dont il avait répondu à Arch. Lonnie était un homme blanc : il ne pouvait blâmer Arch, quoi qu'il arrivât.

Une fenêtre s'éclaira, au rez-de-chaussée de la grande maison. Lonnie entendit Arch qui appelait sa femme.

Quelques instants plus tard, il la vit, debout devant l'appareil téléphonique, et il comprit ce qui allait arriver. Elle appelait des amis et les voisins d'Arch. Ils ne regretteraient pas de s'être levés.

Du côté de la grange, Lonnie entendit Clem qui criait son nom. A tâtons, il se dirigea vers lui.

— Qu'est-ce qu'il y a, Clem? demanda-t-il.

— Cette fois, mon heure est venue, dit Clem. Arch Gunnard est comme un fou. Il était comme ça lorsqu'il est allé noyer Jim Moffin dans le marais.

— Arch ne te ferait pas ça, Clem, dit Lonnie avec une feinte assurance.

Mais il savait que Clem disait vrai.

Le nègre ne répondit pas.

— Tu ferais mieux de t'en aller, Clem, vers les marécages, jusqu'à ce que Gunnard soit plus calme.

Il sentait le regard de Clem le pénétrer comme une flamme.

— Oui, dit le nègre, si tu m'aidais.

Lonnie se mit à trembler. Il s'appuya au mur de la grange. Il voyait passer devant ses yeux de grandes taches noires et blanches.

— Tu ne veux pas m'aider? demanda Clem.

— Je ne sais pas ce qu'en penserait Arch.

Clem s'écarta de quelques pas. Tournant le dos à Lonnie, il regarda du côté de sa maison.

— Je pourrais aller me cacher dans le petit bois, dit-il enfin, par-dessus son épaule; jusqu'à ce qu'ils se lassent de me chercher.

— Oui; il faut te cacher, Clem. Je connais Arch Gunnard. Quand il s'est mis quelque chose en tête, personne ne peut l'arrêter. Je ne pourrai rien faire. A ta place, je quitterais le pays.

— Je ne peux pas laisser ma femme et mes enfants.

— Alors, il t'aura, Clem.

— Si tu m'aidais un peu, Lonnie, il ne m'aurait pas. J'irais me cacher dans le petit bois, pour un peu de temps. Tu pourrais faire ça pour moi; je t'ai aidé à retrouver ton père.

Lonnie fit oui de la tête, plusieurs fois; il écoutait les bruits venant de la maison, mais Clem voulait une assurance.

— Si tu m'aides, dit-il, je peux aller dans le bois attendre qu'ils se soient calmés. Tu ne leur diras pas où je suis, ou tu leur diras que je suis parti vers les marécages. Ils n'ont pas de limiers et ils ne me trouveront pas.

— C'est ça, dit Lonnie, écoutant les bruits qui venaient de la maison.

Il n'aurait pas voulu que Arch le trouvât derrière la grange en train de parler à Clem.

Mais le nègre était parti en courant dès qu'il avait entendu la réponse de Lonnie. Celui-ci voulut s'élancer derrière Clem, comme s'il avait changé d'avis, mais le nègre avait disparu dans l'ombre.

Alors, Lonnie attendit. Quelques minutes plus tard, il entendit un bruit de branches cassées qui venait du boqueteau, dans le silence de la nuit.

Lorsqu'il n'entendit plus rien, il fit le tour de la grange et marcha vers la maison.

Arch se tenait sur le seuil ; il portait une lanterne et un fusil à deux coups. Ses poches étaient gonflées de cartouches.

— Où est ce sale nègre, Lonnie ? dit-il. Où est-il allé ?

Lonnie ouvrit la bouche, sans pouvoir articuler un seul mot.

— Tu sais où il est allé, dit Arch.

De nouveau, Lonnie tenta de parler. En vain. Il sursauta en constatant qu'il avait fait oui de la tête.

— Monsieur Arch, je...

— Ça va, ça va, dit Arch. C'est tout ce que je voulais savoir. Dudley Smith, Tom Hawkins, Frank et les autres vont arriver dans un instant. Tu nous serviras de guide.

Lonnie fit un effort surhumain pour parler. Il leva la main, pour arrêter Arch, mais Arch était parti.

Il courait à la rencontre d'une auto qui venait sur la route ; les phares éclairaient la porcherie. « Ce doit être Dudley Smith, pensa Lonnie, puisqu'il est le plus proche voisin de Gunnard. » La voiture tourna dans la cour. D'autres phares brillaient sur la route.

Lonnie se mit à trembler. Il avait peur. Arch lui dirait de montrer l'endroit où Clem s'était caché, et il avait promis

à Clem de ne rien dire. Mais Lonnie s'efforçait à croire que le patron se contenterait de fouetter le nègre.

Clem n'avait pas mérité d'être lynché : il n'avait pas violé une blanche, ou tué un blanc. Il avait répliqué aux observations de son patron, et gardé son chapeau sur la tête. Mais Arch était furieux...

Les hommes furent rassemblés autour de lui avant qu'il ait eu conscience de leur présence réelle. Et voici que Arch serrait son bras et criait.

— Monsieur Arch, je...

Lonnie les reconnaissait tous, dans la clarté grise de l'aube. Ils étaient tous excités ; ils avaient l'air de chasseurs qui viennent de forcer une bête et attendent la curée. Leurs fusils et leurs revolvers étaient prêts à partir.

— Qu'est-ce que tu as, Lonnie ? cria Arch dans son oreille. Réveille-toi, et dis-nous où Clem Henry s'est caché. Nous irons le chercher.

Lonnie leva les yeux et vit Frank Howard qui chargeait le magasin de son fusil. Frank était penché en avant pour entendre ce qu'allait dire Lonnie.

— Vous n'allez pas tuer Clem, cette fois, monsieur Arch ? dit Lonnie.

— Le tuer ? fit Dudley Smith. Tu crois que je me suis levé pour rien ? Ce nègre l'a cherché depuis qu'il est dans le pays. C'est un mauvais nègre et il l'a bien mérité.

— Ce n'est pas tout à fait la faute de Clem, dit Lonnie. Si Pa n'était pas venu à la porcherie, Clem n'aurait pas bougé. Il m'a aidé.

— Assez, Lonnie, cria quelqu'un. Tu es si troublé que tu ne sais pas ce que tu dis. Tu ne te rends pas compte que tu soutiens un nègre contre des blancs.

Ils pressaient Lonnie, qui avait l'impression d'être étouffé. Il aurait voulu de l'air, respirer, sortir de ce cercle.

— C'est bon, dit-il.

Il entendit qu'il parlait, mais ne sut pas quels mots il prononçait.

— Il m'a aidé à retrouver mon père qui cherchait quelque chose à manger...

— Assez, Lonnie, dit quelqu'un. Tais-toi.

Arch le prit aux épaules et le secoua jusqu'à ce que l'on entendît claquer les dents de Lonnie.

— Écoute, Lonnie; tu dois avoir perdu la tête. Tu sais bien que, de sang-froid, tu ne défendrais pas un nègre.

— C'est vrai, dit Lonnie, tremblant; je ne parlerais pas comme ça.

Il sentait une douleur aux épaules; là où les mains d'Arch l'avaient saisi.

— Il est allé dans les marais, Lonnie? demanda Dudley Smith.

Lonnie essaya de faire non de la tête, puis oui. Les doigts d'Arch lui serraient le cou. Lonnie les regardait tous d'un air égaré.

— Où se cache Clem, Lonnie? demanda Arch, lui serrant le cou.

Lonnie fit trois ou quatre pas vers la grange. Lorsqu'il s'arrêta, les autres le poussèrent en avant.

— Allons, Lonnie. Où? A droite ou à gauche?

Lonnie montra le boqueteau : les marais étaient dans la direction opposée.

— Il a dit qu'il allait se cacher dans le petit bois, monsieur Arch, murmura-t-il. Il y est maintenant.

Lonnie se sentait entraîné. Il broncha contre une pierre. Les autres ne parlaient plus; ils marchaient sur la pointe des pieds. La lumière du matin allait augmentant; l'aube grise cachait à la fois les poursuivants et leur montrait le chemin.

Lorsqu'ils furent à proximité de la lisière du petit bois, les hommes s'égaillèrent. Lonnie s'aperçut qu'il faisait partie du cercle tendu autour de Clem. Il était seul maintenant; personne n'était là pour l'arrêter, mais il était incapable d'avancer ou de reculer.

Il commença à comprendre clairement ce qu'il avait fait.

Clem était sans doute en haut d'un arbre, dans le bois; mais il était cerné. S'il tentait de crever la ligne des chasseurs, il serait tué comme un lapin.

Lonnie s'assit sur un tronc abattu et se demanda ce qu'il allait faire. Le soleil se lèverait dans quelques minutes; les autres apercevraient Clem qui n'aurait plus aucune chance de se sauver, contre ces fusils et ces pistolets.

Une ou deux fois, il vit des lueurs d'allumettes briller dans le taillis où quelques-uns des hommes s'étaient embusqués. Il sentit pendant quelques secondes l'odeur du tabac et il se demanda si Clem allait aussi la sentir.

Le silence était complet autour de lui. Arch Gunnard et les autres attendaient le lever du soleil.

On y voyait assez maintenant pour distinguer le sol raboteux, le taillis, les troncs des pins.

Les hommes bougèrent ; ils rampaient en avant, le fusil à la main, comme à la chasse de quelque grosse bête. Le bois n'était pas étendu, mais peut-être Clem avait-il pu se sauver, rompre le cercle. Mais non ; Lonnie était sûr que Clem était encore là. Il eut l'impression qu'il l'y avait envoyé lui-même, afin que les autres le trouvassent plus facilement.

Malgré lui, il se porta en avant ; il voyait les silhouettes accroupies des autres. Ils levaient tous la tête, regardant vers le sommet des pins. Brusquement Lonnie se dit : « Ce n'est pas Mark qu'ils cherchent ». Comment avait-il pu oublier ça ?

La marche rampante des rabatteurs impressionnait Lonnie qui marcha bientôt sur la pointe des pieds, de plus en plus courbé en avant. Il se croyait à la chasse au lapin, mais il n'avait pas de fusil.

Il oublia de nouveau ce qu'il faisait là. Il éprouvait comme une démangeaison dans les jambes, l'envie de bondir, et cela augmentait à chaque pas. Il se courba davantage ; il pouvait toucher le sol du bout de ses doigts. Il avait rattrapé les autres et il savait qu'il ne pourrait plus s'arrêter.

Ils étaient une quinzaine. A mesure qu'ils avançaient, le cercle se resserrait. Il faisait assez clair maintenant pour voir l'heure au cadran d'une montre. Le bord du ciel se colorait, à l'est.

Et voici que Lonnie était allé plus vite que les autres. Il ne pouvait tenir en place ; il sentait dans ses jambes une extraordinaire vigueur.

Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas eu d'argent pour acheter des cartouches qu'il avait oublié à quel point il aimait la chasse.

Ses oreilles s'accoutumaient au rythme de l'avance des

autres qui faisaient un bruit doux en écartant les branches.

— Le voilà, le salaud ! cria quelqu'un, et des branches craquèrent brusquement.

Lonnie s'élança et arriva le premier au pied de l'arbre.

Il vit les fusils et les revolvers pointés vers le ciel. Tout en haut de l'arbre, le visage de Clem luisait au soleil levant. Le nègre étreignait des bras et des jambes la cime du pin.

Lonnie ne sut pas qui avait tiré le premier, mais tout de suite, il y eut un vacarme assourdissant de détonations et un nuage de fumée autour du tronc de l'arbre.

Lonnie ferma les yeux pour ne pas voir le visage de Clem. Le tir continuait. Le nègre ne lâchait pas le tronc. Tout soudain il y eut ce bruit qui semble lointain d'un arbre qui se fend et le sommet plia, s'arracha, entraînant Clem dans les basses branches, puis sur le sol.

Le corps déchiqueté heurta la terre molle avec un bruit sourd, et le cœur de Lonnie s'arrêta un instant de battre.

Il se retourna et alla s'accoter à un arbre, tandis que les autres se remettaient à tirer. Le corps sautait sur place comme un sac dans quoi l'on a enfermé des petits chats pour les tuer à coups de revolver. Un nuage de poussière montait du sol, mêlé à la fumée de la poudre dont l'odeur forte faisait tousser.

Lonnie ne se souvint pas pendant combien de temps ils avaient tiré. Il courait d'arbre en arbre, déchirant ses mains à l'écorce rugueuse des pins, butant contre les racines, courant vers le terrain découvert.

Le ciel était devenu tout rouge lorsque Lonnie franchit la lisière du bois. Il continua de courir, broncha contre de grosses mottes de terre, dans un champ labouré. Il tenait son regard fixé sur sa maison.

Une fois, il tomba, et il lui fut presque impossible de se relever. Il demeura à genoux, face au disque rouge du soleil dont la chaleur lui donna la force de se remettre sur ses pieds. Il murmurait des paroles incohérentes... Il essayait de dire des choses qu'il n'aurait jamais songé à dire.

Lorsqu'il arriva chez lui, Hatty l'attendait dans la cour. Elle avait entendu les coups de feu tirés dans le bois. Elle avait vu broncher Lonnie dans les sillons ; elle l'avait vu

agenouillé devant le soleil. Elle tremblait. Elle courut pour savoir ce qui s'était passé.

Avant d'entrer dans sa cour, Lonnie jeta un regard en arrière. Il vit Arch et ses amis sauter par-dessus une barrière et se diriger vers la grande maison. La femme d'Arch les attendait sur le perron.

— Où est ton père, Lonnie? demanda Hatty. Et qu'est-ce que c'étaient que ces coups de fusil dans le bois?

Lonnie s'avança jusqu'au porche; il s'effondra sur les marches.

— Lonnie, Lonnie! dit Hatty; réveille-toi, dis-moi ce qui s'est passé. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Rien, dit Lonnie. Rien.

— Alors, s'il n'y a rien, va jusqu'à la grande maison demander un morceau de lard. Nous n'avons rien pour déjeuner. Ton père aura plus faim que jamais après s'être promené toute la nuit.

— Quoi? cria Lonnie, sautant sur ses pieds.

— Je t'ai dit d'aller à la grande maison chercher un morceau de lard ou un peu de viande. C'est tout ce que je t'ai dit.

Lonnie prit sa femme aux épaules.

— De la viande! ricana-t-il, la secouant brutalement.

— Oui, dit-elle, se dégageant et reculant d'un air surpris; va demander un peu de lard maigre à Arch Gunnard.

Lonnie s'affaissa de nouveau sur les marches, les bras entre ses jambes écartées, le menton sur la poitrine.

— Non, dit-il, dans un souffle. Non. Je n'ai pas faim... [1]

ERSKINE CALDWELL

Traduit de l'anglais par E. MICHEL-TYL.

1. Copyright by Gallimard.

LES DONNÉES DU PROBLÈME FRANÇAIS

Située au centre de l'Europe occidentale, carrefour des divers courants qui s'y manifestent et clé de voûte du fragile édifice politique qui s'y est construit, la France est trop étroitement liée aux nations qui l'entourent pour qu'au début d'une étude, même sommaire, des principaux problèmes français ne soit pas rappelé le rôle joué par l'Europe occidentale dans l'économie du monde.

C'est une aventure merveilleuse que celle de ces pays au cours du siècle qui a commencé en 1815 pour se terminer avec la grande guerre. Un véritable conte de fées, où chaque coup de baguette magique ajouta un nouvel élément de prospérité sans qu'aucun mauvais génie apparût avant juillet 1914.

Héritière des civilisations anciennes, l'Europe occidentale, qui s'était enrichie par le commerce des produits de l'Orient, puis par l'exploitation du nouveau continent, incorpora, au cours du XIXe siècle, toutes les parties du monde à son champ d'activité. La naissance de la grande industrie et sa croissance rapide firent de quelques nations privilégiées les fournisseurs du monde entier. La conquête s'étendit à toutes les terres habitées, qui furent annexées comme colonies ou bien ouvertes de gré ou de force au commerce européen. Le développement constant des échanges internationaux, l'accroissement continu du champ d'activité commerciale justifiaient les prévisions les plus optimistes de l'école libérale anglaise. Une ère de développement économique sans limite paraissait

ouverte, où les initiatives individuelles, soumises au seul frein de la concurrence, en travaillant pour obtenir le maximum de profit, ne doutaient pas qu'elles travaillaient pour le mieux être général.

Pendant ce temps, le développement de la population dans l'occident de l'Europe prenait une ampleur jusqu'alors jamais atteinte. La concentration de la grande industrie sur ce faible espace du globe y doubla en un siècle l'importance de la population, bien que cinquante millions d'hommes aient quitté l'Europe pour aller tenter leur chance sur les terres nouvelles. L'Amérique à elle seule en reçut trente-six millions. Jamais l'histoire n'avait encore enregistré une pareille migration, qui dépasse considérablement celles qui ont suivi la destruction de l'empire romain.

L'Europe faisait coup double : un homme ne trouvait-il pas d'emploi? Un pays neuf l'absorbait. L'Occident était ainsi préservé de l'ulcère du chômage. D'autre part, tout Européen, en se fixant sur un autre sol, y apportait ses habitudes et ses besoins. Le vieux continent était sûr de trouver en lui le client parfait, celui dont l'éducation est déjà faite.

Ainsi, tout en se déchargeant de leur excédent de main-d'œuvre, les nations industrielles élargissaient les exportations de leurs produits fabriqués. Pour entretenir, augmenter le pouvoir d'achat de consommateurs extérieurs, elles leur prêtaient des sommes considérables. On évalue à environ 25 milliards d'anciens dollars-or — plus de 1 000 milliards de nos francs actuels — le montant des capitaux investis dans le monde par l'Europe avant 1914.

Les intérêts de ces prêts constituaient un tribut annuel versé par l'ensemble du monde aux nations de l'Europe occidentale. La richesse de ces pays s'accroissait ainsi d'année en année, leur balance des comptes, toujours positive, leur permettant d'investir chez leurs acheteurs des sommes importantes sans affecter leurs réserves monétaires.

Tel était le jeu, plus simple en apparence qu'en fait, car il reposait sur un trésor d'expériences acquises, sur l'ingéniosité, l'esprit d'initiative, la hardiesse et la sagesse du petit nombre d'hommes qui le conduisaient. Ce mécanisme délicat, si parfaitement monté, paraissait devoir toujours fonctionner

sans heurts en consolidant davantage chaque année la suprématie occidentale.

Toutes les circonstances lui étaient favorables. Devons-nous en citer une dont l'action n'a pas été négligeable? On sait qu'une hausse lente et régulière des prix stimule l'économie générale, en activant la production et en allégeant les charges des débiteurs. Or, depuis le début du XIXe siècle, une hausse lente des prix s'est manifestée par l'effet de l'emploi progressif des monnaies fiduciaires et de la baisse du pouvoir d'achat de l'or due à l'augmentation de sa production. Ce stimulant régulier favorisa le développement des affaires jusqu'en 1914. Son action, presque insensible, connue seulement de quelques initiés, n'effrayait personne.

Ainsi, dans l'Occident d'autrefois, le développement des industries s'appuyait sur celui des capitaux. Pendant les cinquante années précédant la grande guerre, l'Europe s'est enrichie plus que pendant aucune autre période de son histoire, accumulant des réserves énormes, grossissant sans cesse l'importance de ses créances sur l'étranger. Les revenus du rentier suivaient la courbe ascendante des profits réalisés par les industriels et les commerçants.

La guerre survint. Vingt ans après sa fin, il n'est plus possible de se borner à des lamentations sur ses conséquences. Un monde nouveau naît, profondément différent de celui qui appartient à un passé bien mort. Le beau jeu est fini. Si l'on marque sur un planisphère par un point noir les régions de grand développement industriel, on voit ces taches qui, il y a cinquante ans, assombrissaient seulement l'Angleterre, la France, l'Allemagne et mordaient légèrement les États-Unis, parsemer maintenant l'ensemble de la carte. Le monopole de l'Occident n'est plus. Les exportations, sur lesquelles reposait sa fortune, comprennent de moins en moins les produits fabriqués qu'il était seul autrefois à livrer. Il pourrait pourtant les usiner aujourd'hui en quantités plus abondantes que jamais, puisque dans tous les pays, belligérants ou neutres, la guerre a eu pour effet direct de précipiter les progrès de la mécanique et d'augmenter considérablement le potentiel de production industrielle. Mais les nationalismes ont érigé des barrières douanières difficilement franchissables.

Les nations nouvellement industrialisées s'élèvent, tandis que les anciennes déclinent. Jamais dans les pays occidentaux, dont le commerce est libre, les déficits des balances commerciales n'ont été aussi considérables que ceux des derniers mois. Cette altération de leurs balances des comptes est mise en lumière par la sensible réduction de leurs encaisses métalliques de garantie. Par suite de l'insolvabilité de nombreux pays débiteurs, sous l'effet également de la baisse de la valeur des monnaies dans lesquelles sont exprimées les dettes extérieures, le volume d'or, représenté par le tribut annuel payé par les nations débitrices, a singulièrement diminué. La capitaliste bien rentée qu'était l'Europe a vu ses placements se volatiliser. Pendant la guerre, elle s'est lourdement endettée vis-à-vis des États-Unis. En quelques années, de créancière elle est devenue emprunteuse, et elle fait maintenant état de sa pauvreté, qui n'est que trop réelle, pour ne pas tenir ses engagements. Les perspectives prochaines ne s'annoncent pas meilleures, car les balances des comptes de l'Angleterre et de la France ne leur permettent pas d'envisager la reprise de prêts consentis à l'étranger ; de toutes façons, le régime d'immoralité internationale, qui est devenu la règle depuis quelques années, le leur déconseillerait.

Si depuis vingt-cinq ans, par la multiplication des moyens de transport terrestres et maritimes, le développement de l'aviation, le rapide accroissement des vitesses, les dimensions du monde paraissent s'être réduites, la même impression de resserrement est encore plus justifiée quand on envisage la réduction, pendant la même période, de la place tenue dans l'économie mondiale par les puissances occidentales. L'affaiblissement de leurs richesses matérielles, le progressif abandon de leur rôle traditionnel de « leaders » dans le domaine politique et économique se constatent chaque jour, et on ne voit pas poindre l'annonce d'un renversement de la situation.

L'équilibre économique et financier de ces pays est devenu depuis quelques dizaines d'années singulièrement plus fragile. Autrefois, les fortunes s'appuyaient sur des éléments matériels : métaux précieux, terres, instruments de production. La disparition des espèces métalliques, leur remplacement par des signes fiduciaires dont le pouvoir d'achat est variable,

la prolifération des Sociétés anonymes, qui ont permis la représentation et la diffusion d'une forme atténuée de la propriété par des imprimés dont la valeur est cotée chaque jour, en un mot, l'extension considérable du rôle joué par la monnaie a mis l'économie de ces pays sous la dépendance des facteurs politiques qui fixent le sort de l'unité monétaire. De tout temps, la monnaie a été ce que les hommes l'ont faite. Mais jamais autant que nos de jours l'étalon des valeurs n'a été aussi variable : jamais, par conséquent, la stabilité de l'économie n'a plus directement dépendu de la sagesse des gouvernants.

*
* *

Cette rapide esquisse de la crise actuellement vécue par l'Europe n'en a retenu que l'aspect matériel. Avant d'aborder le problème moral, arrêtons-nous sur l'impression de découragement ou même de fatal déclin auquel l'exposé qui précède peut conduire. Ce serait une impiété vis-à-vis de l'esprit de l'Europe que de s'abandonner à pareille inquiétude. Le sort de notre continent est, en effet, de connaître des époques troublées, où l'avenir paraît si incertain que la joie des mères se double d'une sourde angoisse. Mais l'Occident les traverse pour se régénérer. Aussi n'est-il pas inutile, pour bien situer notre position actuelle, de jeter un coup d'œil en arrière sur la plus récente période de transition qui bouleversa l'Europe, celle d'où sont issus les temps modernes.

La fin du XVe et le commencement du XVIe siècle marquèrent une modification profonde du rythme de la vie humaine. Alors, comme de nos jours, l'espace et le temps diminuèrent soudain. La place tenue par l'Europe dans le monde s'élargissait tout à coup. Les découvertes maritimes, dues à des navigateurs de l'Extrême-Occident, entraînaient celles de nouvelles races d'hommes, d'animaux surprenants, de végétaux inconnus. La population, jusqu'alors attachée aux campagnes, se concentrait dans les villes. Sous l'effet des chargements de métaux précieux qui affluaient vers l'Occident, le commerce et le luxe se développaient dans les cités, tandis qu'au contraire les paysans s'appauvrissaient. Les traditionnelles autorités morales

étaient discutées. L'imprimerie donnait une voix à l'esprit humain. Un goût général de l'aventure se répandait comme un ferment parmi les hommes. Un désir de connaître et d'apprendre préparait les découvertes de la science et les révoltes de la Réforme. La révélation de sa valeur personnelle grisait l'homme d'une juvénile ardeur, dont les manifestations artistiques et intellectuelles justifièrent le beau nom de Renaissance.

Cette époque apparaît comme le printemps humain, tandis que les couleurs d'aujourd'hui semblent celles de l'automne. Pourtant, dans le bouleversement psychologique d'il y a quatre siècles, grandes étaient les inquiétudes de ceux qui réfléchissaient. Comme à l'heure actuelle, les cadres, devenus trop étroits, craquaient ; des communautés plus vastes se préparaient. L'âpre réfutation des vieilles doctrines, l'ardente émancipation de l'intelligence mettaient en cause les hiérarchies existantes. La conscience morale s'affaissait brusquement. Tout paraissait crouler, alors que rien de neuf n'avait encore été construit. De nouvelles formes sociales étaient pressenties, sans que personne pût les définir. Mais deux sentiments créateurs dominaient : celui de l'élargissement de l'esprit, qui devait rapidement conduire à l'affirmation de l'unité de l'homme et de sa dignité, et, dans l'ordre intellectuel, celui du progrès, qui, en excitant la passion désintéressée de recherche, ouvrait la voie aux découvertes scientifiques.

Bien que les convois de métaux précieux ne sillonnent plus l'Atlantique d'ouest en est, bien que dans le phénomène général de rétrécissement du monde, la partie qui paraisse la plus diminuée soit celle qui, il y a encore trente ans, projetait sur la planète entière son ombre dominatrice, bien que, en un mot, les éléments matériels de la situation présente — que nous avons seuls considérés jusqu'ici — s'opposent à ceux qui caractérisent la Renaissance, nous devons, pour deux raisons, puiser dans cette période de transition qui donna naissance à nos formes habituelles de penser et d'agir, la certitude que le tournant actuel n'annonce pas un déclin, mais au contraire prépare l'établissement d'un nouvel ordre.

Première raison, qu'il serait trop long d'appuyer sur des considérations géographiques et historiques : l'Occident existe.

Le souvenir de l'ancien empire romain, d'où il provient, le nourrit, et la nostalgie de son unité perdue émeut de temps à autre l'imagination de ses chefs. Il est une réalité vivante, qui s'appuie sur un potentiel d'action, sur une capacité d'énergie, sur une volonté de connaissance et de création qui transparaissent dans toute son histoire, qui sont les fondements de sa puissance. Rien ne permet d'affirmer que ce potentiel soit définitivement affaibli. L'Occident conserve l'initiative de l'intelligence.

Deuxième raison : depuis la Renaissance, l'essentiel de notre civilisation réside dans notre volonté désintéressée d'expliquer de mieux en mieux le monde et nous-mêmes. Cet effort tenace s'est poursuivi, de façon plus ou moins visible, jusqu'au début du XIXe siècle. Depuis, le développement des sciences mécaniques, qui engendra des progrès matériels incessants, détourna l'Occident de sa conception intelligente et sensible de l'ordre des phénomènes. L'homme, en s'éloignant de lui-même, cessait de distinguer ce qui existe réellement. La facile prospérité de l'Europe au XIXe siècle a endormi sa vraie force. Maintenant que le mirage de cette facilité se dissipe, l'Occident est étonné de se retrouver vis-à-vis de lui-même. Il lui faut à nouveau faire face au réel, en essayant de discerner les vraies valeurs des fausses.

*
* *

Ainsi, avant d'examiner le problème français, sommes-nous conduits à un nouveau détour, car une question nous retient : celle de l'homme.

L'Occident a trahi sa mission en fuyant la réalité. L'homme a, en effet, perdu le sens du général, celui des rythmes naturels auxquels il reste soumis. Le particulier et l'éphémère épuisent son attention. Les tendances de l'art moderne ont souligné cette rupture avec le permanent, c'est-à-dire avec la vie. L'art n'est plus l'expression de la cité, encore moins un enseignement théologique. L'artiste vit à part du public ; il est en marge de la vie sociale.

Notre sensibilité traduit un état certain de fatigue, que les méthodes actuelles de psycho-physiologie permettent de mesu-

rer. Le déplacement vers l'aigu, continu depuis quelques siècles, des sons utilisés en musique en est une des preuves les plus nettes. L'homme s'habitue à des émotions excessives cultivées en vase clos ; il sépare ainsi ses satisfactions esthétiques et intellectuelles des activités de sa vie courante. D'où des ruptures d'équilibre, l'expression de sentiments exagérés, l'affaiblissement des tendances raisonnables. L'engouement actuel pour la musique, souvent pour ses formes les plus médiocres, est dû en partie à ce qu'on cherche en elle les émotions violentes, l'intensité de passion que la vie habituelle ne procure que rarement.

Autre refus de considérer le réel que cette fuite devant soi-même : la foi en sa destinée paraît abandonner l'Europe. Se punit-elle ainsi de l'orgueil qu'elle manifestait autrefois, de son dédain pour tout ce qui n'était pas elle ? Une lassitude inquiète l'envahit ; elle hésite. La dernière guerre semble lui avoir montré la vanité de ses efforts et sa propre fragilité. Dans les années de désarroi qui ont suivi, elle a jeté des regards implorants vers les autres civilisations pour leur demander le secret de leur vie. Comme dans toutes les périodes troublées, l'Orient faisait entendre l'appel de ses sortilèges. Des voyageurs, qui avaient interrogé les Indes, la Chine, proposèrent des exemples, comme si l'Occident pouvait se rénover en s'inspirant de vieilles civilisations figées dans une sagesse millénaire. L'Orient et le continent jaune sont les terres de l'acceptation et du respect de ce qui est établi, tandis qu'au contraire, pour sa peine et sa gloire, l'Europe ne se contente jamais de l'état présent et le veut toujours meilleur. La civilisation principalement matérielle des États-Unis n'a rien à proposer à l'Europe qui puisse soulager sa détresse. Elle est seule. Comme pour un être humain, son salut ne dépend que d'elle.

La cause principale du désarroi de l'homme est son inadaptation au développement soudain du machinisme. Ce serait commettre une grave erreur que d'identifier notre civilisation avec l'emploi généralisé de la machine. Celle-ci ne règne que depuis cent ans, et l'exemple du Japon montre que, si sa découverte est peut-être réservée aux cerveaux des hommes blancs, son emploi n'est le monopole d'aucune partie du monde.

Une autre erreur serait d'annoncer le ralentissement pro-

chain des progrès techniques. Devant les troubles qu'ils entraînent, l'État interviendrait pour les freiner. Comme s'il était possible d'interdire aux savants de poursuivre leurs recherches silencieuses, encore plus d'envisager l'arrêt d'un immense courant matériel qui commande l'existence de millions de familles !

Un puissant instinct pousse l'homme à produire toujours davantage et à s'affranchir de l'obligation des travaux pénibles. L'emploi de plus en plus généralisé des forces naturelles est dans la logique de l'évolution de la civilisation occidentale. Le temps n'est peut-être pas très éloigné où la collectivité distribuera par ondes, à tous ses membres, la force chargée d'exécuter la plupart des travaux dont la peine leur incombe maintenant. L'homme jouira alors d'une énergie aussi librement accordée que l'air qui, dans les villes, est le seul objet de consommation à usage gratuit. Condamner la machine ne conduit évidemment à rien. Ce n'est pas elle qu'il faut mettre en cause, mais la faiblesse de l'esprit humain, étourdi par les rapides progrès techniques.

Dans l'ordre économique, il ne sait ni utiliser la capacité totale de production des machines, ni répartir équitablement le chômage, ce repos forcé dû en grande partie à la substitution progressive du travail de la machine au travail humain.

Au point de vue moral, nous nous conduisons en esclaves de ce que nous avons créé. Nous récoltons ce que le siècle précédent a semé, en remplaçant la science de l'homme par celle de ses désirs. La machine nous fascine. Ses aciers polis nous attirent. Nous courons vers elle comme les insectes nocturnes vers la lumière qui brûle. Ce ne sont pas des principes de vie qui animent le plus grand nombre de nos contemporains, mais des appétits matériels, le besoin pressant d'une automobile ou d'un appareil de T.S.F.

Enfin, dans le domaine intellectuel, jamais le troupeau humain ne s'est laissé aussi docilement intoxiquer. Les progrès matériels : presse, radio, cinémas tueront l'individu s'il ne réagit pas en produisant en abondance ces globules blancs destructeurs de microbes, gendarmes de l'organisme, que sont l'esprit critique, le doute intellectuel et tout simplement le bon sens. Le plus grave danger de l'heure est le

développement soudain des mythes politiques qui, sous forme de slogans, grâce aux progrès incessants des modes de diffusion et de publicité, abêtissent les hommes, les emprisonnent dans des mouvements de masses où tout devient possible, même le suicide collectif. A regarder certains pays, comme le nôtre, il semble que l'action de ces mythes politiques soit comparable à celle de vastes courants magnétiques qui grouperaient les hommes suivant des lignes passionnelles de moindre raisonnement. L'homme serait-il devenu une limaille de fer amorphe et docile?

Un fait grave explique en partie cet abêtissement. Le travail, cette loi dure, mais saine, trouvait en lui-même sa récompense : orgueil de l'effort, joie de l'achevé, amour du métier. Comment de tels sentiments, qui sont la forme simple de l'honneur, pourraient-ils animer maintenant dans une usine les éléments humains qui y travaillent à la chaîne? De moins en moins chez l'homme, l'intérêt vital coïncide avec son travail. Celui-ci n'est plus envisagé que sous l'aspect du gain. Mais l'homme n'est pas une mécanique. Il lui faut s'intéresser, se passionner. Le facile développement des passions partisanes répond à ce besoin de croire, au désaxement de l'ouvrier privé de ce qui était sa fierté, de ce qui satisfait ses hauts sentiments.

Désaxement, désarroi. En est-il une preuve plus nette que l'horreur de la solitude qui se répand dans toutes les classes sociales? Au retour du travail, pour ne pas se trouver seul devant lui-même, l'homme ouvre un journal ou tourne le bouton de la T.S.F. Un flot de sons, de paroles le noie. Cette habitude, de plus en plus fréquente, ne répond pas seulement au besoin de chasser un vague ennui. Elle témoigne de la peur du silence — ce renoncement temporaire aux chocs des sens — qui seul permet l'éclosion des sentiments intimes et la maturité du jugement personnel.

Cet appauvrissement de la vie intérieure entraîne dans l'ordre social la perte du sens de la responsabilité. La valeur d'un homme peut être mesurée à la netteté de ses attitudes, au courage avec lequel il accepte toutes les conséquences de ses actes. La responsabilité engendre l'action, qui est elle-même le ressort de la civilisation occidentale. Elle est la forme civile

du courage. Son affaiblissement va de pair avec celui du devoir social, négligé par ceux qu'absorbent leur intérêt personnel, le soin de leur fortune ou les honneurs qu'ils ambitionnent.

Nous touchons ici à un mal profond qui, dans tous les milieux, a rongé par la base l'œuvre de l'Occident. L'égoïsme est à l'origine des abus qui, pendant le XIXe siècle et jusqu'à nos jours, ont semé la discorde et la haine. Notre civilisation, organisée autour d'une élite qui dirige la pensée et l'activité économique, n'est accueillante et juste que si elle est ouverte aux sentiments humains. Un homme n'est digne d'être un chef que s'il a vaincu son égoïsme.

Il est facile de reprocher maintenant à la classe ouvrière sa médiocre compréhension du devoir social. Mais a-t-on pratiqué envers elle le devoir social depuis le début du XIXe siècle? Seules sa tenacité et sa force politique croissante lui ont permis d'arracher des mesures que les élites dirigeantes auraient dû accorder d'elles-mêmes.

On ne saurait trop affirmer que ce sont les erreurs et les abdications de ces élites qui sont en grande partie responsables de l'état social actuel. Le prolétariat est la douloureuse conséquence d'une technique scientifique et financière qui a permis de grandioses réussites matérielles, mais qui, dans le domaine humain, a commis une impardonnable faute. La tare de l'économie libérale orthodoxe est d'envisager l'ouvrier comme une marchandise, soumise sans restriction à la loi de l'offre et de la demande. Ce n'est pas contre cette loi qu'il faut se rebeller, mais contre son application brutale, qui ne tient pas compte des besoins de l'ouvrier et de ses droits fondamentaux dont le premier est le droit au travail. Il ne suffit pas de lui assurer un minimum de nourriture et de vêtements, il faut lui permettre d'élever une famille ; il faut encore lui rendre le sens de sa dignité que sa condition misérable le condamnait à perdre.

Comme une nation, un individu est une donnée spirituelle. Avant de reprocher à certains éléments de la classe ouvrière leurs attitudes égoïstes ou leurs gestes haineux, rappelons-nous ce qu'était souvent la bourgeoisie dirigeante, dont certains éléments ne représentaient qu'une fausse élite et pour qui, parfois, la justice sociale n'était qu'un mythe révo-

lutionnaire. Peu accessible à la pitié, elle était même fermée à l'intelligence de ses véritables intérêts. Pendant près de cent ans, combien de favorisés du système social qui tenaient les leviers de commande sont restés séparés de la vie par un mur de préjugés et de convenances qui cachait une pénible ignorance. Que savaient-ils — que savent-ils — des besoins des paysans, des ouvriers? Un vague sentiment de défiance ou même de peur leur tient lieu de connaissance.

La guerre a ouvert les yeux et les cœurs. Les hiérarchies établies furent durement secouées. Les doctrines utilitaires, où seul l'argent crée une prééminence, n'osent plus se montrer à visage découvert, bien qu'elles comptent pourtant encore de nombreux partisans. Pour que la hiérarchie par la fortune soit un régime heureux, elle ne devrait porter aux sommets que des individus affranchis de tout égoïsme personnel et de tout préjugé de caste, prêts à être traités de renégats par leurs pairs, et pour lesquels le suprême bien ne serait plus l'argent, mais l'allègement de la peine des hommes et l'éveil de leur esprit.

*
* *

La France appartient à l'Occident comme la Terre au système solaire. Elle n'est pas plus capable d'échapper au destin de cette partie du monde que notre planète de se refuser au mouvement de translation qui emporte le soleil et ses satellites vers de nouvelles régions de la voie lactée.

Dans un univers terrestre, où les distances se sont réduites, divisé en compartiments par des cloisons étanches, où la libre circulation des idées, des marchandises et des hommes n'est qu'un souvenir et un espoir, la place occupée par l'Europe s'est subitement contractée, au moment même où les problèmes humains y ont pris une amplitude et une acuité nouvelles. Et cette Europe, dont l'influence, le champ d'action sont en constante régression, est elle-même divisée en groupes hostiles, soit que la géographie et des rivalités historiques les opposent, soit que des idéologies différentes, mais parfois voisines, soulèvent des passions contraires. La seule industrie florissante y est celle des engins de guerre. Tout est sacrifié à la course aux armements. Chacun sait où cette course conduit les nations, car, malgré la volonté de sagesse de leurs gouver-

nants, deux masses armées jusqu'aux dents et excitées l'une contre l'autre sont fatalement, tôt ou tard, condamnées, comme attirées par leurs poids, à se précipiter l'une contre l'autre. Ces nations s'épuisent à préparer une guerre qu'aucune d'entre elles ne désire, qui cependant devient de plus en plus prochaine, au fur et à mesure que les armes se perfectionnent et se multiplient, et dont le seul résultat certain serait de ruiner totalement vainqueurs, vaincus, sans doute même les neutres, incapables d'échapper à un bouleversement général où l'Occident serait définitivement déchu de sa primauté. Car il n'est plus permis de douter qu'un conflit européen sera le signal, dans les autres continents, de la rebellion des peuples conquis. La grandeur matérielle de la civilisation occidentale ne survivra pas à la faillite de ce qui en est l'esprit.

Un nouveau conflit européen dans l'état présent de ce continent et du monde marquerait l'abaissement de l'esprit humain jusqu'au niveau de la folie. La conquête d'un lambeau de territoire en Europe ou de vastes forêts équatoriales est un enjeu médiocre qui ne supporte pas d'être mis en balance avec les risques courus. Seuls l'aveuglement, l'orgueil et la haine — cette haine qui sépare les nations les unes des autres et les divise elles-mêmes en factions opposées — peuvent déclencher le plus grave de tous les fléaux. C'est le risque quotidien dans lequel nous vivons. Mais la conscience humaine paraît s'effrayer du crime que serait une guerre. Les horreurs qu'elle entraînerait font peur et provoquent une réaction de dégoût. On nie sa préparation. On nie la guerre elle-même. Ceux qui la font n'osent pas prononcer son nom. Les massacres, les bombardements ne sont pas la guerre, mais le règlement d'un léger différend. Nouvelle forme d'une hypocrisie aussi vieille que l'homme : avant de reconnaître une loi morale, il commence par nier qu'il la transgresse.

Ni effort, ni sacrifice ne doivent être négligés pour écarter le péril de la guerre. Sans doute la situation de l'Occident, qui comprend des pays actuellement hostiles, dans le domaine économique comme en politique extérieure, à une coopération internationale durable, rend improbable une limitation des armements. Mais ce que la raison ne conseille pas, l'appauvrissement et les privations peuvent le commander, et il n'est

pas dit qu'un jour, plus prochain qu'on ne le pense, en dehors de toute idéologie, ces nations, discernant mieux leurs intérêts primordiaux, se montreront moins hostiles à une organisation économique et militaire qui rendrait à l'Europe sa force matérielle et morale. Ce jour là, tout devra être mis en œuvre pour l'édification de la construction nouvelle. Qu'on ne parle pas trop alors de prestige, de droits acquis, de profits légitimes à sauvegarder. Un regard jeune et franc, dégagé de cette méfiance qui, à l'heure actuelle, empoisonne les relations internationales et paralyse tout effort de construction, devra être porté sur les problèmes d'échanges commerciaux, d'organisation industrielle, de répartition de certains produits du sol. Il faudra courageusement faire face aux réalités.

La France a remis entre nos mains un héritage de richesses et de gloire et une noble charge de devoirs intellectuels et moraux. Ce patrimoine a été lentement constitué au cours de siècles, pendant lesquels notre pays était le plus peuplé et le plus puissant d'Europe. Sa force matérielle et sa vigueur morale étaient si grandes qu'elles ont pu résister aux coalitions que lui valurent l'ambition de Louis XIV et la mégalomanie de Napoléon. Que reste-t-il de cette suprématie? La répartition des forces s'est profondément modifiée. Les nations voisines de la France, autrefois divisées et peu peuplées, se sont unies en deux empires puissants, grisés par leur jeunesse, à natalité très forte. La nouvelle Allemagne et la nouvelle Italie demandent leur place au soleil. Tourner le dos à ces problèmes, les négliger, les étouffer en les enserrant dans des arguties juridiques, c'est courir au devant de la catastrophe.

En politique extérieure, une seule question : celle des relations franco-allemandes. Elle commande le sort de la France et celui de l'Occident. Celui qui écrit ces lignes a fait toute la guerre. Déjà, il y a vingt ans, à plusieurs reprises, l'aspect d'absurde massacre de cette lutte, si médiocrement dirigée de part et d'autre, l'avait persuadé que sa conduite lui était dictée surtout par un devoir vis-à-vis de lui-même. De la guerre, il a retenu une certaine conception de l'honneur et une volonté passionnée de ne pas revivre un nouveau conflit où risquerait de périr ce qui nourrit et élève l'esprit. La

France y perdrait une grande partie de ce qui la fait elle-même. Aucun obstacle infranchissable ne la sépare de l'Allemagne. C'est un crime contre notre pays que d'affirmer inévitable la guerre avec l'Allemagne.

Il nous faut comprendre que la jeunesse de cette grande nation est avide de plus larges horizons, que sa force disciplinée et massive n'est pas fatalement destinée à s'opposer à la force française, moins vigoureuse, mais plus souple. Il faut nous dégager de l'obsession de la peur, qui a conduit notre pays à subordonner sa politique extérieure à des alliances qui ne sont souvent que des raisons de faiblesse et les produits d'une dangereuse sentimentalité. Seule une France puissante et moralement forte, consciente de ses richesses spirituelles, du rôle directeur qui lui incombe dans un Occident de toutes parts menacé, peut s'associer pour cette défense et cette reconstruction avec une Allemagne encore animée dans son ensemble par les hauts sentiments d'estime que lui ont inspirés son ancien adversaire. Ce que l'Allemagne ne nous pardonne pas, ce n'est pas d'avoir gagné la guerre, c'est, au cours des dix années de noire détresse qui ont suivi, de n'avoir pas su — pas même voulu — nous pencher sur ses problèmes, lui donner des conseils, lui accorder notre soutien. L'Europe pouvait être reconstruite alors assez aisément. Bien que cette tâche paraisse aujourd'hui presque désespérée, il faut nous libérer de cette angoisse quotidienne en sacrifiant de nombreuses habitudes d'esprit à cette œuvre qui commande l'avenir. Le problème franco-allemand doit être résolu pacifiquement, sans porter atteinte à l'étroite amitié qui nous unit à l'Angleterre. Il ne peut, d'ailleurs, être abordé maintenant qu'en accord avec l'Angleterre, devenue malgré elle et par l'évolution de la technique militaire, puissance continentale, liée comme la France au sort de l'Europe. La possibilité et la nécessité d'une entente avec l'Allemagne doivent être affirmées, malgré l'incompréhension des foules, l'attrait de la routine et les critiques qui, sur ce terrain, deviennent facilement injurieuses. C'est le devoir des anciens combattants de 1914, qui détiennent maintenant en Europe le pouvoir politique, d'éviter aux jeunes les déceptions et les souffrances d'une guerre qui serait encore plus sauvage que la précédente.

*
* *

Mais en attendant que s'organise la vieille Europe, il faut vivre, et pour vivre il faut être prêt à résister.

L'effort d'armement qui est imposé à la France l'étreint à la gorge. Déjà appauvrie en hommes et en capitaux par la guerre, elle a subi depuis quinze ans, par suite d'une mauvaise gestion de ses finances publiques, plusieurs amputations de la fortune qu'elle avait accumulée au cours des siècles passés.

Les qualités françaises de travail et d'ordre, de mesure et de prévoyance, appuyées sur les chances exceptionnelles offertes à l'Occident au cours du XIXe siècle, avaient porté notre pays à l'état de calme prospérité où il paraissait être avant la guerre. L'abondance des revenus qu'il recevait alors de l'étranger, en l'endormant dans une aisance dont la fragilité lui échappait, entretenait un optimisme trompeur qui avait détendu ses énergies profondes. Souvent l'économie était de la petitesse et l'épargne de l'avarice. L'esprit d'initiative avait cédé le pas à la jouissance d'un confort tranquille. Sur la terre des cathédrales, où la moisson de l'esprit fut toujours abondante, l'erreur de faire de l'argent le principal fondement de l'avenir, rendait stériles les familles, les desseins des hommes et même leurs cœurs.

L'immense fortune accumulée avant la guerre permet maintenant à notre pays de maintenir un niveau de vie élevé. La génération présente ne pourrait pas poursuivre l'accablant effort d'armement, commandé par les circonstances extérieures, tout en mettant en œuvre un vaste programme de réformes sociales, si elle n'avait reçu de ses devancières l'héritage d'une épargne séculaire. Les investissements à l'étranger, la masse d'or qui gage notre monnaie en constituent les parties essentielles. Mais ces réserves, parmi la fureur de gaspillage général dont est saisi l'Occident, entretiennent la France dans l'illusion que sa puissance ne faiblit pas. Combien cette erreur est grave !

Notre pays ne se borne pas, en effet, à dépenser les revenus de ses placements. C'est son capital même qu'il consomme, par tranches annuelles, dont l'importance ne laisse aucun

doute sur la rapidité avec laquelle s'amenuisent les réserves nationales. Le déficit sans cesse accru de la balance des comptes permet d'apprécier la vitesse de cet épuisement. Voici plus de vingt ans que nous agissons en fils de famille qui dilapide son héritage, et les signes de disette deviennent nettement visibles.

L'appauvrissement français ne peut manquer de s'accentuer très vite au cours des années prochaines. L'Angleterre est condamnée à descendre la même pente, mais moins rapidement, car ses richesses sont beaucoup plus considérables, et elle n'a pas fait de leur destruction systématique une règle d'existence. Quant à l'Allemagne et à l'Italie, elles n'avaient que faiblement profité des facilités du XIXe siècle ; les richesses acquises y étaient beaucoup moins importantes que dans les deux grands pays capitalistes de l'Occident. Leurs réserves paraissent à l'heure actuelle à peu près entièrement volatilisées.

Aucune illusion n'est donc permise : l'Europe occidentale est condamnée à un sévère appauvrissement. Peut-être pourra-t-elle y échapper si des découvertes scientifiques nouvelles viennent abaisser le prix de revient de l'énergie et augmenter sa production, hypothèse qui est loin d'être déraisonnable, car la capacité intellectuelle de l'Occident et de son prolongement, les États-Unis, n'a certainement pas faibli.

En attendant, le niveau de vie de notre pays paraît devoir baisser rapidement. C'est chose faite en Allemagne et en Italie. En France, il faut préparer les esprits à la réduction du *standard of life* et réfléchir à ses conséquences. C'est un tournant difficile, mais plus délicat encore dans le domaine social. La nation entière paraît devoir être atteinte, car la classe dite aisée, dont les moyens d'existence sont pourtant déjà très diminués, sera affectée par la réduction de ses revenus et par des mesures fiscales nouvelles, tandis que la baisse de la consommation entraînera inévitablement celle des salaires des travailleurs. Cet affaiblissement général du pouvoir d'achat ne manquera pas d'accentuer encore la tendance actuelle à la réduction des écarts entre les conditions d'existence.

Ces heures difficiles sont proches : les réserves de notre pays ne sont pas seulement amputées par l'habitude qu'a

prise la collectivité française de dépenser annuellement plus qu'elle ne gagne, mais aussi par les conditions financières et économiques qui prédominent maintenant dans le monde.

Le fonctionnement du régime capitaliste n'a cessé, depuis vingt ans, de subir des transformations profondes qui, toutes, ont réduit la valeur des capitaux, affaibli leur énergie, par suite des restrictions apportées à la liberté de leur circulation et de leur emploi.

Les dévaluations monétaires successives, qui n'ont épargné aucune région du globe, ont lourdement frappé les capitaux non investis, qui représentent à la fois le sang, les réserves et le potentiel d'activité de l'organisme économique. Consécutives à des guerres ou à des dépenses inconsidérées, ces manipulations monétaires dévastent périodiquement le monde comme une épidémie nouvelle. Elles sont, en général, le résultat de l'imprévoyance et de la démagogie, et elles s'expliquent par la lâcheté et l'hypocrisie communes à tous les régimes politiques. Ignorées avant la guerre, les facilités qu'elles présentent ne sont maintenant que trop connues. Elles reportent à plus tard, tout en les aggravant le plus souvent, des difficultés imminentes. Il est donc peu probable que les hommes y renoncent, car elles sont presque devenues une habitude.

Déjà menacés par ces amputations pendant leur brève existence, les capitaux le sont désormais dans leur naissance. Le profit est à la fois leur source et leur moteur. Or, les profits, rongés par les impôts, soumis aux chocs brutaux de lois sociales hâtivement appliquées, deviennent de plus en plus minces. Plus même : ils sont dénoncés comme honteux, et leur dissimulation est d'autant plus aisée qu'ils sont faibles. La secrétion des capitaux, autrefois abondante et continue, est devenue très inférieure aux besoins normaux de l'organisme économique, d'autant plus que l'État monopolise, en fait, les produits de l'épargne. L'action de l'argent frais, qui, en s'investissant dans des productions nouvelles, en permettant des améliorations d'outillage, en stimulant la consommation, faisait tourner la machine économique, n'a plus assez de force pour lui permettre de tourner « rond ». L'État ne supplée qu'en apparence à l'épargne, devenue insuffisante et trop timide, quand il met en circulation des capitaux artificiels — monnaies

fiduciaires dont l'abondance provoque tôt ou tard une crise entraînant leur destruction partielle ou même totale. L'organisme vivant rejette ce qu'il a en excès.

Les quelques capitaux nouveaux qui parviennent à se former hésitent de plus en plus à s'employer, car les possibilités de rémunération des industries vont s'affaiblissant. Des charges croissantes les grèvent ; et la capacité de production, en ayant tendance à augmenter plus vite que le pouvoir d'achat, vient réduire les marges bénéficiaires. Ce ne sont donc pas seulement les craintes d'ordre monétaire qui expliquent le développement de la thésaurisation sous forme d'or, de billets ou de dépôts en banque, mais aussi le médiocre fonctionnement du régime économique actuel. Et la thésaurisation ne peut qu'amplifier les maux qu'elle désire éviter, puisqu'elle condamne à la stérilité les éléments créateurs dont le potentiel d'action est le plus élevé.

Le système capitaliste n'est en équilibre que dans le mouvement. Privé de son animateur, qui est le profit, il est — tel un gyroscope dont la vitesse de rotation devient insuffisante — incapable de se maintenir par lui-même. Alors, pour éviter le désordre, on l'étaye et on empêche sa chute par des interventions de l'État destinées à maintenir un équilibre apparent. Pour le capitalisme, l'arrêt signifie la mort.

Nous assistons au lent déclin de l'économie libérale. A la fois philosophie, morale et méthode d'action, elle pouvait satisfaire l'intelligence comme les appétits matériels. Conçue à une époque où le commerce britannique dominait le monde, elle est séduisante comme la logique, mais dangereuse comme elle. Appropriée à un univers sans défauts, d'où les guerres seraient exclues, elle meurt de la division du monde en petites factions politiques, hostiles les unes aux autres, et du poids de son matérialisme exclusif, qui donne à la loi du profit tout pouvoir sur les hommes.

Dans notre société appauvrie, où la main-d'œuvre apparaît comme surabondante, l'économie de toutes les forces est une règle de salut public. La liberté totale n'est plus possible ; elle entraîne inévitablement des gaspillages qui, sans inconvénients en périodes heureuses, sont intolérables dans les temps difficiles.

Sous la pression des faits et des hommes, l'économie libérale et capitaliste s'écarte chaque jour davantage d'elle-même. Un complet retour en arrière est impossible, mais les regrets sont inutiles, et l'on distingue mal les formes nouvelles que l'avenir révèlera. Le marxisme, doctrine vieillie, dépassée par les faits et condamnée par l'expérience, n'offre pas de base solide pour construire un édifice capable de résister à l'épreuve du réel ; il n'est qu'une réaction contre les excès du capitalisme, et la suppression progressive de ceux-ci doit entraîner la sienne propre.

Nous vivons, dans l'ordre économique comme dans l'ordre politique, une période de transition, et c'est sans doute le sort de ceux qui ont donné leur jeunesse à la guerre, qui occupent leur maturité aux œuvres incertaines du présent, de ne pouvoir que laisser à leurs cadets le soin de discerner le proche avenir, se bornant à fortifier les bases du futur en dégageant du doute et de l'incohérence actuels les données essentielles du problème français.

*
* *

Nous avons dit : l'Occident a trahi sa mission en fuyant la réalité.

La France mérite spécialement ce reproche. Le bon sens français est une honnête application à tenir compte de l'enseignement des faits. Qu'est-il devenu ? Le régime des communiqués, qui, pendant la guerre, distribuaient la vérité officielle, n'a pas pris fin avec la paix. Aussi n'est-il pas étonnant qu'après vingt ans d'affirmations sommaires, nous souffrions visiblement d'asphyxie mentale. Cette honteuse déchéance est contraire à notre génie compréhensif et mesuré.

Notre pays n'est ni aveugle, ni sectaire. L'exposition de l'Art français, qui a mis en lumière sa vie profonde, a montré aux yeux même les moins avertis la continuité d'un émouvant effort de fidélité au réel et d'une recherche patiente de la vérité. Ayons le courage de redevenir nous-mêmes en regardant en face la réalité.

En politique extérieure, mettons un terme à nos récriminations et à nos agitations verbales. Dans le domaine de la

force matérielle, nous avons cessé d'être une des deux ou trois plus grandes puissances du monde. Nous ne serions que la première des puissances de second ordre si le poids des armements et le nombre des divisions entraient seuls en ligne de compte. Mais ne sous-estimons pas les forces morales et spirituelles qui jaillissent abondamment de notre vieux sol et la puissance de notre position géographique, à la fois privilégiée et dangereuse. Rien ne peut empêcher que, par l'action de ces deux facteurs, le destin de la France commande en partie celui de l'Europe. Notre impérieux devoir est de ne pas continuer à nous affaiblir, de concentrer pour cela toutes nos forces nationales et d'avoir le courage de choisir et de maintenir notre opinion. Nous pourrons alors, sans perdre l'estime des autres nations, avec une autorité morale accrue, consentir les abandons de politique soi-disant traditionnelle qu'impose l'extension des nouveaux empires et que conseille le danger extrême où nous plongerait le règlement de ces questions par la seule voie de la force. D'importantes concessions sont-elles dès maintenant nécessaires pour éviter un conflit, pour le retarder? Peut-être ; mais n'oublions pas que, dans une certaine mesure, gagner du temps c'est vivre.

Dans le domaine économique, ne fardons pas non plus la vérité. Notre pays s'appauvrit à une allure de vertige, dont les conséquences se feront bientôt durement sentir à tous. Ce n'est pas le développement des luttes partisanes qui apportera un remède à ce mal.

Il n'y a que deux façons de s'enrichir : produire ou prendre ce que possède le voisin. Les États-Unis nous donnent l'exemple d'un grand pays où l'esprit public est orienté vers la production. Chacun pense à s'élever par son propre travail, son initiative et son courage, et les possibilités de développement de ce peuple jeune demeurent considérables, malgré les troubles actuels. Dans notre pays, au contraire, il semble admis qu'il vaut mieux attendre des subventions de l'État, des pensions ou autres formes de secours que de faire l'effort de produire soi-même. Les sentiments d'envie et même de haine, qui aboutissent, à force de préconiser le partage, à condamner la création des richesses, ont été répandus par l'habile propagande de partis, cultivant en vase clos le mensonge, et qui

ont trouvé un terrain préparé par l'inaction, la sécheresse de cœur, le manque de compréhension de la bourgeoisie qui a dirigé la politique intérieure française.

Par ailleurs, les circonstances que nous avons mises en lumière condamnent un régime politique dont la principale activité est d'assurer la stagnation sociale en flattant l'électeur. Qu'un changement ne nous surprenne donc pas. Ce qui serait grave, c'est qu'il se produisît dans un climat de haine, car la haine est destructrice. L'égalitarisme et l'envie nous divisent à un moment où nous devrions prendre conscience de notre faiblesse, serrer les coudes et travailler davantage.

On s'est borné jusqu'ici à faire appel aux bas sentiments des hommes, à leurs intérêts immédiats, à leur égoïste souci de tranquillité, à la jalousie, comme s'ils étaient privés de toute générosité. Mais la conscience du danger commun et l'esprit de sacrifice peuvent exalter et unir les cœurs mieux que les souffles empoisonnés qui les animent maintenant. La néfaste mystique de la lutte de classes est liée à la conception d'un monde impitoyablement matérialiste, comme il pouvait être deviné dès le milieu du XIXe siècle, quand l'industrie naissante, ivre de ses possibilités immenses, ne s'apercevait pas qu'elle piétinait l'homme. Ce qui pouvait alors apparaître comme une loi inexorable est devenu une erreur : la lutte de classes ne conduit à rien, si ce n'est à tuer le pays qui s'y livre par le désordre et la misère.

Chacun sait que ces deux maux donnent naissance aux dictatures. La démocratie doit-elle apparaître comme un régime de luxe, condamné à ne pouvoir vivre que dans les périodes prospères, où les dépenses excessives, un certain gaspillage et une détente du ressort national n'entraînent pas de conséquences immédiates ? L'histoire politique récente de l'Europe, les tendances actuelles de notre politique intérieure, qui portent progressivement atteinte aux forces nationales, paraissent nous l'enseigner. La démocratie est une récompense qu'il faut vouloir mériter. Elle est le régime naturel des périodes faciles. Quand les difficultés s'accumulent, elle doit, pour y résister, se réformer au lieu de s'abandonner à la vague confiance qu'elle ne manque jamais de s'accorder à elle-même.

Au sein d'un monde qui se fait dur, les démocraties sont

contraintes, pour ne pas périr, de s'imposer de nombreux sacrifices. Il ne suffit pas de les opposer aux dictatures, de vanter leur douceur de vivre et le charme de leur accueil humain. Pour éviter l'écrasement, elles doivent tendre leurs ressorts, et pour cela adopter des mesures de renforcement national, semblables souvent à celles des dictatures. C'est une attitude trop simpliste que de rejeter en bloc les exemples donnés par les États totalitaires. Si un verbalisme passionnel n'obscurcissait pas les esprits, ils constateraient que dans toute l'Europe les transformations économiques et sociales ont les mêmes tendances ; mais on les accepte plus ou moins vite, en respectant plus ou moins la personnalité humaine. La forme évolutive des démocraties s'oppose à la forme révolutionnaire des dictatures.

La France, qui a la triste expérience des révolutions, doit continuer à faire l'économie d'une secousse sociale qui, dans l'état actuel de l'Europe, lui serait fatale. Le développement des passions partisanes, l'inquiétude des esprits, le désordre économique ne peuvent que la précipiter vers l'émeute ou la guerre. Il faut que notre pays sente au plus tôt la pressante nécessité de s'unir pour subsister, car les problèmes essentiels n'appartiennent à aucun parti, mais à la communauté française, qui doit maintenant décider de sa vie ou de sa mort. Si la France ne sait pas rassembler ses forces, sa déchéance rapide est inévitable. Le problème actuel est de renforcer l'autorité gouvernementale, de subordonner les intérêts particuliers aux nécessités nationales, d'intensifier l'effort d'armement, tout en permettant à la nation de vivre et d'espérer. Regardons l'Angleterre, qui a su résoudre la question des logements ouvriers et ruraux, si importante pour la restauration de la dignité de l'homme, la paix sociale et l'hygiène. Rien dans ce sens n'a été encore commencé en France, où les taudis sont une lèpre qui ronge nos villes et nos campagnes.

Ce ne sont pas seulement des maisons qui se lézardent, mais tout notre pays. Il faut reconstruire sans tarder. La démocratie française ne sera sauvée que par la mise en vigueur d'une sévère discipline appuyée sur la renaissance de l'esprit national, par une ferme autorité qui rassemblera toutes les énergies, appliquera résolument les principes directeurs de

justice et de liberté et réveillera chez les Français les élans généreux maintenant étouffés.

Une justice égale pour tous, qui permette à chaque homme de s'élever par son travail ou par la qualité de son esprit; une justice excluant l'envie, ce mal héréditaire, reposant sur la restauration du sens de la responsabilité dont l'affaissement — pour ne pas dire la disparition — est la cause la plus active de notre décadence morale. Sans plus attendre, certaines formes de l'activité économique, comme les Sociétés anonymes, ne devraient-elles pas être modifiées dans le sens d'une organisation qui restitue le premier rôle à la personne humaine? Poursuivi sans haine, sans esprit de caste, au milieu de la discipline commune, l'effort vers une meilleure justice sociale est la tâche la plus noble à laquelle on puisse se consacrer. Elle doit s'efforcer d'améliorer, malgré les circonstances contraires, le sort de tous les hommes. Elle peut y parvenir, car le bonheur n'est pas proportionnel à la quantité de biens matériels dont on jouit.

Une liberté qui sache qu'elle n'est pas totale, car personne n'est libre moralement, ni socialement : au-dessus de l'indépendance humaine est l'indépendance nationale qu'il faut d'abord préserver. Mais chacun doit pouvoir cultiver son esprit et fortifier son jugement. Seule la liberté de la raison permet la véritable égalité, c'est-à-dire l'établissement d'une hiérarchie basée sur la valeur des personnes. Seul l'exercice de la liberté peut vaincre l'effort de nivellement, qui est le grave péril des tendances politiques actuelles. La dictature des masses est une absurdité qui serait le monde à l'envers. Ce sont les individus qui ont fait progresser l'humanité, non les foules anonymes et passionnées.

L'incorporation effective de ces deux idées à la vie unanime de la nation doit permettre, à l'opposé de la conception marxiste, qui tend à abaisser l'homme au rang d'insecte, qui en fait la pièce interchangeable d'un univers uniquement mécanique, loin de l'organisation du XIXe siècle, qui définissait l'intérêt général comme la seule somme des intérêts particuliers, la construction d'une France forte, dont la haute figure tiendrait à nouveau son rôle traditionnel dans l'évolution du monde.

*
* *

Est-ce trop espérer? Nous ne le croyons pas. Le passé de notre pays, qui n'est ni un empire, ni une race, mais une communauté spirituelle, permet d'affirmer que l'esprit de haine et de paresse qui s'y est soudainement développé n'est que la conséquence temporaire d'un désarroi moral, déjà sensible avant la guerre, mais qui s'est accentué au cours des années qui l'ont suivie. Nous sommes de ceux qui pensent que la civilisation occidentale restera fidèle au Christ ou cessera d'être. Plus que tout autre pays, la France est fortement imprégnée de l'idéal chrétien de justice et de charité. Il est consolant de constater qu'après tant d'efforts dépensés pour tuer son âme, notre pays reste encore lui-même, au centre de l'Occident menacé, solidaire d'une latinité qui, malgré les apparences, demeure inscrite dans les faits comme dans les esprits.

Toute prévision de l'avenir est incertaine, car l'univers échappe à l'intelligence humaine. L'inquiétude de l'heure actuelle tient sans doute à ce que nos préoccupations quotidiennes nous montrent la rapidité avec laquelle le monde roule vers des destinées inconnues. Si nous jetons un regard vers le passé, nous voyons émerger les grands mouvements de l'histoire : Rome, les Invasions, l'Islam, les Croisades; tout près de nous, la découverte de la Terre et l'épopée coloniale. Les grandes aventures de l'avenir seront-elles des conquêtes spirituelles? L'homme saura-t-il se conquérir?

Pour rendre à la France le goût de son travail quotidien, pour qu'elle se soumette à la dure discipline nationale devenue nécessaire, il faut lui révéler courageusement les écrasantes responsabilités matérielles et morales qui pèsent sur elle. Car la charge d'un lourd devoir, bien loin de la faire vaciller, la réveillera de la médiocrité où on l'endort, la redressera jusqu'au niveau de la haute mission à laquelle elle doit demeurer fidèle, qui est de servir l'homme, « gloire et rebut de l'univers ».

PAUL BAUDOUIN

ANTHOLOGIE 1938

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

ÉPIGRAMMES

Rien de ce qui fut toi se pourrait-il poursuivre?
Le Temps emporte tout dans son cours empressé,
Et ton œuvre, où ton nom se flatte de survivre,
Dès qu'elle est accomplie, elle a déjà passé.

Qu'il plaît mieux à mon cœur, lorsque tu m'as quitté,
De n'avoir même pas discerné ton visage,
Sous la nuit chuchotante où le sombre feuillage
Hésite s'il était ta confuse beauté.

Tu sens les raisins noirs de ton pays, l'odeur
De leur vendange mûre, et, devant qu'elle éclate,
Tu portes sur ton corps la vineuse couleur
Et la douceur aussi de leur peau délicate.

Deux et deux, es-tu sûr qu'ils fassent toujours quatre?
Tantôt plus, tantôt moins, n'importe, il faut choisir.
La règle est dans tes mains, c'est à toi de débattre
Quelle en est l'inconnue, au risque d'y périr.

Ne poursuis qu'en toi seul ta mesure suprême,
Garde par-dessus tout de ne pas en changer,
Puisqu'aussi bien tout change, et que ton vrai danger
Te vient, selon l'instant, d'être toujours le même.

Qu'importe qu'après toi quelqu'un d'autre renaisse,
Et puisse, une fois mort, perpétuer ton cours ?
Laisse là ce grimoire et leur vœu de l'espèce,
Et de toi seulement ressuscite toujours.

Tu chantais la contrée où le citron fleurit,
Et ma main s'échangeait avec ta chair obscure,
Tandis que sur la mer m'entraînait en esprit
L'odeur que tu berçais parmi ta chevelure.

Pourquoi, tout aussitôt, ne pas te contredire ?
Plus d'un homme est en toi, qui passe au même instant.
Si l'un vient de pleurer, l'autre ne fait qu'en rire,
Et chacun, à part soi, s'en va, le cœur content.

L'amour et l'amitié, toi, sainte poésie,
Toi, musique, de quoi m'auriez-vous consolé ?
Jamais quel gouffre en moi par vous fut-il comblé,
Et de quelle douceur votre amère ambroisie ?

JACQUES DYSSORD

COURTE-PAILLE

Vous rappellerez-vous le chemin du retour
Et cette âme voilée ainsi qu'une mauresque,
Adolescence imperturbable et sans amour
Dessinant sur le vide une innocente fresque ?

Sourire épanoui des cheveux platinés,
Sourire de commande et sourire complice
De ce qui court, et danse, et plonge, et vole, et glisse
Sur le mobile écran de l'actualité.

Aussi avare de paroles que de gestes,
N'ayant pour toute éloquence que sa pâleur,
Quel fantôme encor mal exorcisé proteste
Dans les courants d'air meurtriers des haut-parleurs ?

Et comment vous imposera-t-il son silence
Pareil à un balcon suspendu sur la mort,
Ce revenant sans sauf-conduit, ni passeport
Autre, depuis Adam, qu'une insigne créance ?

Les mannequins de cire, et de bois, et de chair
Qui dans une glace déformante se mirent,
Sous les silencieux flocons des sports d'hiver,
Ont allumé comme une lampe leur sourire.

Ne l'ont-ils pas cueilli aux pages des journaux,
Dans l'humus abondant où germe et prolifère
L'événement hagard — crime, cyclone ou guerre —
Et les prix de beauté remportant le gros lot ?

Le papier souffre tout, sauf quand le vent se lève
Le confus souvenir des anciens ouragans,
De la tiédeur des nids et de celle des sèves,
Et de l'étonnement craintif des yeux de faon.

Lorsque des dents de fer s'évadait la sciure,
Comme du sablier la poussière du temps,
O forêts ! nul ne vint pour recueillir le sang
Qui s'épanchait, vermeil, le long de vos ramures.

Pour quel obscur rachat coula-t-il dans la nuit
— Nuit des branches où rêve un couple de palombes,
Nuit de nos cœurs pareille à la cendre des fruits
D'un arbre dru se faisant jour parmi les tombes ? —

Un cor lamente, un cerf brame, puis naît un chant
Qu'accompagne le frémissement des eaux vives.
Que peut contre ce chant le bruit des rotatives
Où disparaissent les forêts de papier blanc ?

Le mensonge naîtra et naîtra le sourire
— Ce sourire des sans-silence et sans-secret —
Des brumes du matin qui sur les bois s'étirent,
Des acides printemps, des automnes pourprés

Qui semblent resplendir de l'or voisin des treilles
— Les automnes lourds de silence et lourds d'abois, —
De l'hiver qui se hâte en soufflant dans ses doigts
Et de l'été plus bourdonnant qu'un vol d'abeilles.

Que pèse l'or d'un Dieu au comptoir d'un changeur ?
D'un ancien parc loti monte un air de pavane.
Nous jouâmes aux gendarmes et aux voleurs
Dans cette herbe qui verdoyait pour Ma Sœur Anne.

Qu'êtes-vous devenus, braves moulins à vent
Qui la fleur du froment mouliez pour Don Quichotte?
Les grelots se sont tus des divines marottes,
Le chardon pousse sur la tombe de Don Juan.

Pampelune : ce padre épais à la musique,
Dont avait le manteau des grâces de toril ;
Ces cheveux courts sous la mantille anachronique ;
Le bicorne ciré des frustes alguazils.

Odeur du suif et du safran, de la saumure ;
Moucharabis des couvents ; linges aux balcons ;
Hostilité des bibelots aux devantures ;
Et la balle rebondissant sur le fronton.

Le lait gelé, le chocolat à la cannelle ;
Le vent du Sud gonflant les tentes des cafés ;
Les miradors où se tenaient en sentinelles
Des naines aux lèvres exsangues, aux yeux faits...

Où trouver désormais des châteaux en Espagne?
On ne va pas bien loin avec deux continents,
Il n'est d'île déserte où ne se crée un bagne,
Ni de Belle pour s'égarer au Bois Dormant.

Cet homme seul que maudissaient les Écritures
Ne connaît d'autre refuge que la prison.
Le tapage du monde envahit nos maisons
Car il n'est plus de murs, s'il reste des serrures.

Amadine, qui regardiez entre vos doigts
S'approcher l'ombre amie et l'auguste silence,
Des grimoires de fer s'inscrivent sur les toits
Qui feront s'évader de furtives présences.

Et vous serez alors semblable à l'enfant-roi
Dont tombent sous l'acier glacial les boucles blondes,
Quand roule le tambour et que l'émeute gronde
Ainsi que l'hallali d'une biche aux abois.

Grands fols, pensiez-vous apprivoiser les machines
Qui ne connaissent ni le grec, ni le latin,
Ni les miracles de bon aloi de nos saints,
Ni l'histoire de France avant la guillotine?

On nous a brouillé les lettres de l'alphabet
Il n'est dès lors d'aventure qu'à notre taille
Et peut-être de chance qu'à la courte paille
Car vous savez bien que tous les dés sont pipés.

A force de tirer le Diable par la queue,
Il a pris ses quartiers dans nos cités de fer
C'est pour lui que Caïn dispute à Barbe-Bleue
Tant d'âmes à l'étroit dans leur prison de chair.

Qui dira la désolation des banlieues
Et la zone aux pelouses de mâchefer?
La misère a chaussé des bottes de sept lieues,
Vous prenez le premier chemin et c'est l'Enfer.

Un enfant dans ses langes,
Un oiseau dans son arbre,
Un amour dans son marbre
— Ses ailes le démangent —

Il faudra s'en aller
Mais si l'on savait où?
Essuyez vos genoux,
Mon bel ange envolé.

PATRICE DE LA TOUR DU PIN

D'UN AVEUGLE

(UNDENEUR)

A ma venue se sont fermés des yeux immenses
Qui vacillaient sur les rebords où s'appuyer ;
Des prunelles ont vu, des poitrines tressailli,
Des gorges murmuré par là ; les traces ont brillé
Le temps d'une expiration ; les paradis,
Ils ont toute la beauté des épaves...

Les pèlerins avancent, les hommes cherchent, les bornes
Prennent racine, et les aveugles les plus proches, les engloutis
Se laissent effleurer des chevelures marines
Qui passent le long d'eux, pour adoucir le bruit
Désespérant, de la montée des sables...

L'infirme de la route a reconnu son arbre
Dont le rebord de l'ombre est à portée de bras,
Il sent monter la brise sur un cyprès semblable
A des milliers de lieues, et gagner par les autres,
Et l'entourer une seconde, et s'évanouir...
Ainsi pour les cortèges qui ne s'arrêtent pas,
La nuit qui chaque soir descend par cette côte,
Et quelquefois, je les confonds pour mon plaisir.

Je salue les passants qui tous me dévisagent,
Se penchent tous, le vent me caresse un moment ;
Je suis la borne à l'ouest qu'ils ont rêvé d'atteindre,
Mais à l'aube demain je serai l'orient ;
Pour qu'ils aient pu dormir ce soir contre mon âme,
J'ai violé des reflets des rivières, des traces d'anges
Où je les invitais à marcher, violé des pages vierges
En les imaginant...
Et j'oublie d'être aveugle
Pour les lueurs qui ne s'arrêtent pas aux yeux ;

Maintenant, aucune d'elles ne s'arrête à mes yeux,
Si je demeure ici, l'ombre les accompagne,
Mon ombre avec son cœur humain, ses bras qui planent
Autour du chant obscur des nuits en spirituel.

Où va l'ombre? je l'ai senti se détacher,
Elle suit ce passant, et je l'entends qui chante,
Et celui qui l'écoute a le visage penché;
Et je l'entends qui souffre et montre sa détresse,
Et l'ombre qui l'écoute a ma voix confidente;
Et je l'entends qui donne un peu de sa liesse,
Un peu de cet amour que je garde en moi-même,
Et celui qui l'écoute a les yeux relevés;
Ils parlaient des beautés qui ne sont plus humaines
— Si l'espérance est dans les âmes retrouvées.

Pour moi, si loin de moi, il n'est plus d'aventures
Qui ne soient partagées sur ce redent intérieur,
Alors que prisonnier sous de hautes bordures,
Pour la souveraineté que le vent ne dérange,
Le calme nécessaire aux faux contemplateurs,
Je demeurais cloîtré dans mon refuge étroit,
Et détachais sur terre, quêtant sa nourriture
Une ombre épouvantée par les heurts et les vagues;
Je ne pouvais aimer qu'en rentrant dans mon cœur...
— Mais enfin la fatigue sur le parcours de soi.

Regardez-moi, mon ombre, et pas honteusement
Comme au retour des instants regrettés; ne dites plus :
Je suis allée juger les chemins de lumière
Et vous êtes resté sous vos constellations;
Je n'étais pas assis, bien à l'abri de mes collines,
Je marchais avec vous quand vous les dépassiez,
J'étais cet étranger qui montrait sa poitrine,
Ce malade, ce corps sans âme, cette âme divine,
Toutes les nuits du seul sont d'un obscur passé.

Nous y retournerons, encor, par habitude,
Mais le plaisir n'y sera pas comme il le fut,
Car les sillages de tant de joies vers leur souffrance
Éblouiraient des yeux d'aveugle, sans l'attirance
Des choses ensevelies et des plaisirs perdus.

Je t'ai surpris entre deux hauts de mon silence,
Paradisier...
Et comme toutes les bouffées d'amour,
Ton parfum entre deux vagues des prairies,
Ta chaleur dans le retour apaisé de mon ombre,
Ton remords dans la nuit du pêcheur de soi-même,
J'invite auprès de moi ceux que j'ai trop aimés.

Venez à moi, qui fûtes de mon plaisir privé,
Sur un courant contraire à ceux qui portent vers la terre
Et l'avez retrouvée sans changer d'orient ;
On vous suivait jadis jusqu'à cette distance
Où les yeux peuvent voir sans quitter leur lumière,
Mais l'aveugle ignorant des traces naturelles
Reconnaît seulement sur ses prolongements
Vos feux variables, à des hauteurs différentes ;
Le plus obscur jadis peut être le plus clair,
Mes éblouissements portent en coulées d'ombre,
Le plus beau sens s'étonne d'être triste en plein ciel,
Je t'ai surpris entre deux secondes éphémères,
Paradisier...

Ma plage, comme on peut vous longer en aveugle
Pour remonter vers la terrasse, où les moments
Contemplatifs rendront plus vivables les autres,
Reprendre un peu la solitude antérieure
Puisqu'elle a contenu tout notre paradis,
Passer de l'immobile souveraineté côtière
A la suite mouvante des jours et des nuits.

Cette ultime station, cerclée de voix anciennes,
Il murmure autour d'elle, encor inachevé,
L'immense oubli de soi, si lent à consommer :
Il faut aller plus loin, là où d'autres parviennent ;
Si je ne chante plus, où sera mon silence ?
Si vous ne chantez plus, où sera mon plaisir ?

Il faut aller plus loin, tant de choses commencent,
Toute une partie du cœur est passée dans les cœurs ;
Elle revient encor sur ce redent stérile
Respirer l'air opaque d'un monde sur ses fins
Et célébrer sa grâce une dernière fois :
Undeneur, dira-t-elle un jour, où vas-tu vivre,
Si ta gorge s'épuise à respirer au loin,
Si tu ne trouves plus, comme charme à poursuivre,
Que la fatigue enfin sur le parcours de soi ?

Mais une réclusion, autre part qu'en soi-même,
Une contemplation autre part qu'en mon ciel,
Et mon nom rejeté au milieu de ces vagues,
Et ces vagues rejetées dans leur mort éternelle,
Et leur mort rejetée dans mon aveuglement...

Il faut lancer les derniers hommes maintenant...

Je suis penché sur lui, sans dire une parole
Qui soit de sa raison de vivre, et plus avant
S'il se boucle sur moi, le cercle commencé
Dès son envol de la Genèse, si le suivant
D'un aveugle est un être sans yeux, d'Undeneur
Qui mourut tout le long de sa vie sur ce sol
Un être indéfini qui ne vivra jamais,
Notre jeu sur ses fins va se poursuivre ailleurs.

Et pourtant, elle est mûre cette argile,
Mûre de beaucoup de morts et de gémissements,
Les nuits antérieures s'abattent sur sa naissance.

Je lui donne un visage à porter un sourire,
Les plus absents d'entre eux ont besoin d'un sourire,
Puisque les plus vivants ne savent consoler.

Un sourire fixé par des mains hasardeuses,
Un sourire tel que je me souviens des sourires,
Triste et profond pour ceux qui ne changeront plus.

Je suis le Père stérile ; de si loin en arrière,
Je vois prendre leurs fins en moi tous les courants,
Leurs fins de cette terre, de ce soleil et de ce temps ;
Demain, le cœur de l'homme lâchera sa victime
Mais la dernière ; demain, le chant, je ne sais pas
S'il pourra s'élever autre part ; demain l'abîme,
Le bel abîme bleu-foncé, l'homme qui le côtoiera
Disant : Voici le survivant de toute une jeunesse,
D'un monde, d'un refuge, d'une retraite — les nôtres,
Des étoiles obscures fuyant l'une après l'autre,
Plus rien, plus rien... et moi je demeure sur la terre.

LUDENDORFF A TANNENBERG

La mort récente du général Ludendorff a rappelé au monde entier que son nom était indissolublement lié en Allemagne à celui de la victoire de Tannenberg, comme le nom du maréchal Joffre est à jamais lié en France à celui de la victoire de la Marne.

Nous croyons cependant ne pas trop nous avancer en disant que beaucoup ignorent encore ce que fut en fait Tannenberg. S'ils savent que la bataille se termina par un désastre russe sans précédent et par le suicide du général Samsonow, ils ne connaissent que peu de chose de la conduite de la bataille et des multiples difficultés que le commandant en chef de l'armée allemande eut à surmonter pour mener son œuvre à bonne fin.

C'est pourquoi, après avoir déjà présenté aux lecteurs de la *Revue de Paris* une étude sur la *Genèse de Tannenberg* [1], nous nous proposons aujourd'hui de leur donner une description aussi objective que possible de la conduite de la bataille, en nous plaçant, comme nous l'avons fait dans notre précédente étude, uniquement du point de vue du haut commandement allemand [2].

Nous prions le lecteur de bien vouloir se reporter à la *Genèse de Tannenberg* pour ce qui concerne le plan d'opérations arrêté par Hindenburg et Ludendorff. Nous nous contenterons ici de rappeler les grandes lignes de ce plan pour faciliter la lecture du récit des journées du 26 au 30 août 1914.

1. Numéros du 15 septembre et du 1er octobre 1928.

2. Principales sources : Reichsarchiv. *Der Weltkrieg* 1914-1918, tome II. — *Schlachten des Weltkrieges. Band 19 : Tannenberg.* — Walter Elze. *Tannenberg* — Von François. *Marneschlacht und Tannenberg.* — Von François. *Tannenberg-Das Cannae des Weltkrieges.* — Général Hoffmann. *Der Krieg der versaümten Gelegenheitein.* — Général Hoffmann. *Tannenberg wies es wirklich war.* — H. von Giehrl. *Tannenberg.* — Max von List. *Durch Preussen und Polen,* tome I. — Schwarte. *Der grosse Krieg,* tome I.

***

Désigné le 22 août par le chef d'état-major général von Moltke pour prendre le commandement de la 8e armée en Prusse orientale à la place du général Prittwitz von Gaffron, qui a perdu sa confiance à la suite de sa décision de reporter son armée vers la Vistule, le général Hindenburg est arrivé le 23 à Marienburg avec son chef d'état-major, le général Ludendorff, appelé lui-même à remplacer le général Waldersee, chef d'état-major de Prittwitz.

La situation est grave : la 8e armée allemande, qui vient de livrer bataille à Gumbinnen, à 100 kilomètres dans l'est de Kœnigsberg, avec son gros (Ier C. A., XVIIe C. A., Ier C. R., 3e D. R., 2e et 6e brigades de Landwehr, 1re D. C.) à l'armée russe du Niémen commandée par Rennenkampf (3 corps d'armée, 5 divisions de cavalerie), est menacée d'être coupée de la Vistule par l'armée de la Narew, commandée par Samsonow (5 corps d'armée, 3 D. C.). Celle-ci, à 150 kilomètres dans le sud de Kœnigsberg, vient de franchir la frontière méridionale de la province sur un front de près de 100 kilomètres entre Soldau et Friedrichshof et marche en direction générale d'Allenstein, n'ayant devant elle qu'un seul corps prussien, le XXe (von Scholtz) et une division d'ersatz (von Unger) dans la région Gilgenburg-Orlau, une brigade de Landwehr (5e B. L., von Mulmann) vers Strasburg *(voir croquis, p. 4)*.

Deux corps du gros de la 8e armée, XVIIe C. A. (Mackensen) et Ier C. R. (von Below), sont en retraite avec la 1er D. C. et les brigades de Landwehr vers l'ouest, vers l'Alle de Friedland; un corps (Ier C. A., von François) est en cours de transport par Kœnigsberg-Marienburg sur Deutsch Eylau pour venir étayer sur sa droite, dans le sud-est de Gilgenburg, le XXe C. A., tandis que la 3e D. R., transportée sur Allenstein, et une division de Landwehr (von der Goltz), arrivant du Schleswig, l'étayeront sur sa gauche.

Dans la matinée du 25, deux radios captés renseignent le commandement de la 8e armée à son nouveau P. C. de Riesenburg sur la situation exacte et sur les intentions des deux armées russes : Rennenkampf, attiré par la place de Kœnigsberg, vers laquelle il croit la 8e armée en retraite, marche en direction de l'ouest avec ses trois corps et doit atteindre le 25 la ligne Nordenburg-Nordkitten, le 26 la ligne Tappiau-Gerdauen. A sa gauche le IIe C. A., qui vient de lui être rattaché, est en marche pour le rejoindre par Angerburg et le nord des Lacs Mazures. Samsonow se porte avec son centre, fort de trois corps échelonnés, la droite en avant (XIIIe, XVe, XXIIIe) sur Osterode-Allenstein. Il est couvert sur sa gauche, en échelon refusé, par le Ier C.A. qui s'installe défensivement dans la région d'Usdau, face à l'ouest, et par deux divisions de cavalerie qui marchent sur Strasburg-Lautenburg. A droite le VIe C. A. et la 4e D. C., qui ont déjà atteint la région de Bischofsburg-Sensburg, en échelon avancé, le couvrent face à la place et au débouché de Lötzen.

Vers 17 heures Hindenburg et Ludendorff arrêtent définitivement leur plan d'opérations et leur plan de bataille : L'armée du Niémen sera observée

par la seule 1re D. C. L'armée de la Narew sera attaquée le 26 toutes forces réunies. Le plan de bataille comporte une action défensive et deux actions offensives. Une action défensive : au centre, le XXe C. A., renforcé par la 3e D. R. et la division Unger, puis par la division von der Goltz, contiendra les trois corps du centre russe. Deux actions offensives : à l'ouest, une percée de l'aile gauche ennemie par le Ier C. A. en direction de l'est sur Usdau-Neidenburg, avec objectif stratégique : les derrières et les communications du centre russe; à l'est, une attaque de front face au sud sur Bischofsburg par deux corps (XVIIe C. A. et Ier C. R.) de l'aile droite russe (VIe C. A.), sans idée stratégique ou du moins sans idée stratégique encore exprimée.

Malgré l'avis de son chef, le général von François, qui aurait voulu que l'offensive ne fût prise que le 27 pour avoir mieux ses forces en mains, le Ier C. A., chargé de l'attaque principale, doit déboucher dès 4 heures du matin pour s'emparer des hauteurs de Seeben, situées à 7 kilomètres à l'ouest d'Usdau et attaquer à 10 heures au plus tard en direction générale d'Usdau. Le XXe C. A. (von Scholtz) doit appuyer l'avance de von François avec sa droite en direction du sud-est et se tenir prêt à prendre l'offensive sur tout son front.

LA PREMIÈRE JOURNÉE DE BATAILLE (MERCREDI 26 AOUT)

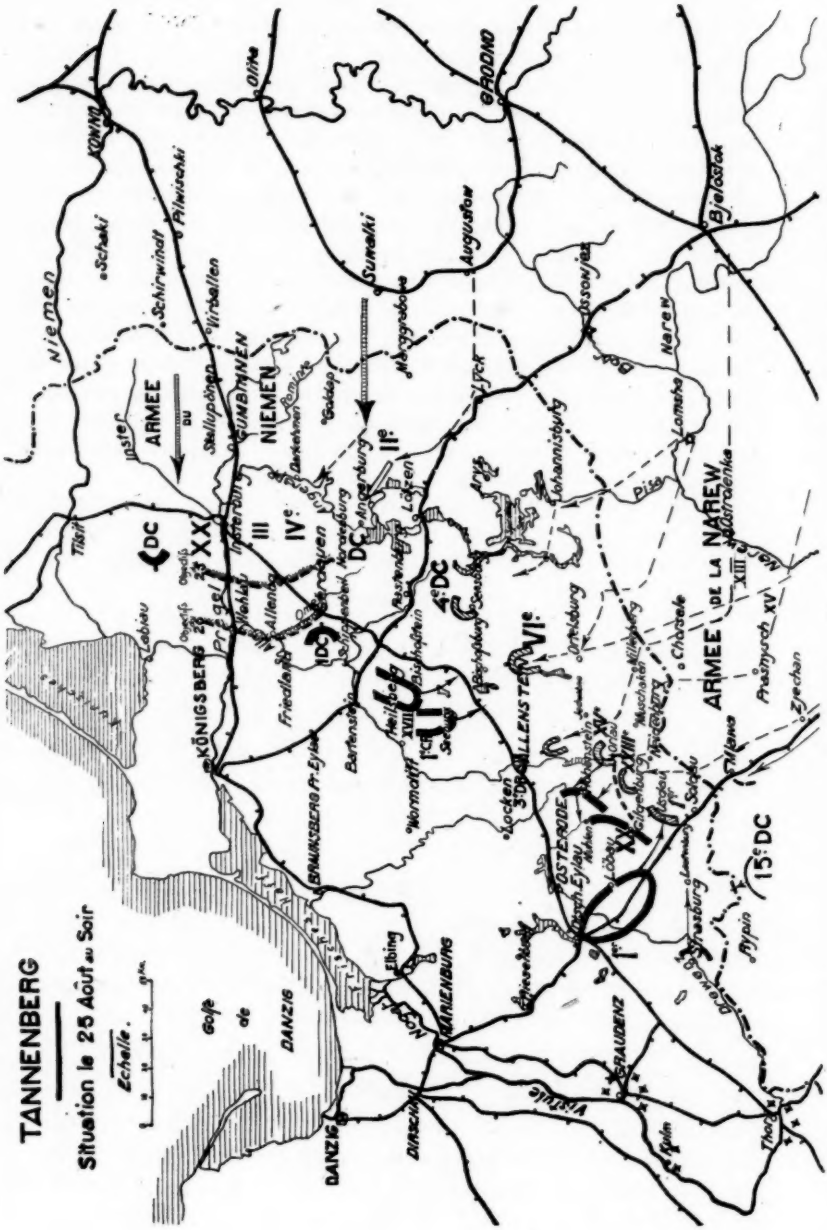
Engagements.

4 heures du matin. La nuit s'achève, silencieuse, sur les dunes et les bois du Hockerland et du Sassenland.

Embossé entre le lac Muhlen au nord et le lac Damerau au sud, le XXe C. A., ossature du front de bataille, attend dans ses tranchées avec ses deux divisions accolées l'attaque du centre russe, imminente *(voir croquis, p. 615)*.

A sa gauche, dans le nord, les landwehriens et les ersatz-réservistes d'Unger (70e brigade) bordent le ravin de la Drewenz jusqu'à Dröbnitz, tandis que plus au nord encore les réservistes de von Morgen (3e D. R.) sur le plateau de Reichenau surveillent la direction de Hohenstein, d'où l'on craint une attaque débordante du XIIIe C. A. russe.

A sa droite, dans le sud, dans la région de Montovo, les éléments débarqués des deux divisions du Ier Corps — 13 bataillons et 4 batteries de campagne — commencent à prendre leurs dispositions de combat : au nord, les bataillons de la 1re division, qui doit attaquer la première les hauteurs de Seeben, s'infiltrent à travers la forêt de Kosten pour venir border la Welle; au sud, ceux de la 2e division, qui ne doit déboucher qu'à 7 heures de Kielpin, sont encore dans leurs


TANNENBERG
Situation le 25 Août au Soir
Echelle.
Golfe de DANZIG
DANZIG
KÖNIGSBERG
ARMEE
NIEMEN
ARMEE DE LA NAREW
GUMBINNEN
ALLENSTEIN
OSTERODE
BRAUNSBERG
MARIENBURG
GRAUDENZ
Elbing
Tilsit
Insterburg
Pillkallen
Stallupönen
Pillwischki
Schirwindt
Schaki
Niemen
Olita
Sumalki
Augustow
PRODNO
Bjelostok
Osowjez
Narew
Lomsha
Pisa
Johannisburg
Ortelsburg
Chorzele
Wilenka
Prasnysch
Zyechan
Wilna
Soldau
Locken
Wormditt
Bartenstein
Heiligenbeil
Friedland
Allenstein
Preussen
Angerburg
Lötzen
Seeburg
Rastenburg
Pillau
Labiau
Pillau
Thorn
Plock
Pilica
Bug
Narew
Wistule
Ilpin
Skrwa
Drewenz
Drewenz
Ossa
Passarge
Pregel
Deime
Memel
Gilge
Inster
Ilmen
Ilmen
Ilmen

cantonnements, ainsi que la brigade de landwehr Mulmann à Lautenburg.

Sur la voie ferrée de Deutsch Eylau à Montowo, le trafic est intense; les trains se succèdent à vingt minutes d'intervalle amenant de Kœnigsberg les derniers éléments du Ier C. A. : bataillons, batteries de campagne et batteries lourdes, escadrons, colonnes de munitions d'infanterie et d'artillerie. A Montowo, quai le plus avancé, les batteries sont débarquées en moins d'une demi-heure, pour permettre de pousser jusqu'en ce point les débarquements des éléments arrière; à peine attelées elles prennent le trot et filent vers l'est sur Rybno, pour rejoindre le front; les derniers bataillons d'infanterie, laissant leurs voitures d'équipage à Montowo, dernière gare où il y ait un quai de débarquement, sont poussés jusqu'à Rybno et même plus au sud et débarquent en pleine voie.

A l'état-major de la 8e armée, à Riesenburg, tous les officiers sont à leur poste, car à pareille heure, suivant l'ordre de la veille au soir, l'attaque du Ier C. A. en direction de Seeben-Usdau doit être déclenchée.

Chacun est dans l'attente des premiers renseignements.

A 5 h. 30 arrive un message téléphoné du Ier C. A. : L'attaque est en cours, mais le général von François ne peut répondre du résultat, car il lui manque encore 16 batteries de campagne, ses 4 batteries lourdes, 7 colonnes de munitions, toute sa cavalerie. D'ailleurs le XXe C. A. a déclaré qu'il « n'était pas pressé par l'ennemi et qu'il n'y avait pas lieu de se hâter ».

Ainsi donc, von François s'obstine à défendre son opinion de la veille et, semble-t-il, à vouloir se couvrir. Qu'importe! l'essentiel est que l'attaque soit effectivement partie.

A 7 heures le général Hindenburg, son chef d'état-major et les officiers du 3e bureau partent en auto de Riesenburg pour Löbau, où l'on a préparé un poste de commandement : on sera ainsi derrière le centre du front de combat, bien en place pour déclencher l'attaque générale du XXe C. A. quand le moment sera venu.

A 8 h. 30, peu après son arrivée à Löbau, le commandement de l'armée reçoit un message téléphoné de Hartowiz, P. C. de von François : celui-ci fait savoir que devant la violence du feu de l'artillerie ennemie il a dû, faute d'artillerie,

suspendre le mouvement de ses deux divisions et demande qu'on le laisse fixer lui-même l'heure de l'attaque en fonction de l'arrivée de ses renforts.

La 1re D. I., après avoir franchi la Welle vers 8 heures avec ses éléments de tête, a été en effet accueillie par des feux violents d'artillerie quand elle a voulu se porter sur Seeben, et von François, qui s'était rendu sur place à l'est de Tauschken, a estimé que ce serait « folie » que de la laisser continuer sans un appui d'artillerie puissant.

Mais Hindenburg et Ludendorff ne voient dans le compte rendu de von François qu'une nouvelle manifestation de son désir de n'attaquer que le lendemain. Ils craignent qu'il ne veuille leur imposer sa volonté et lui font répondre que :

Le Commandement de l'armée ne peut pas laisser au commandant du Ier C. A. le soin de fixer l'heure de l'attaque, car cette question dépend d'autres considérations que celles du Ier C. A. Pour le moment l'armée envisage l'attaque pour midi,

et on le prie de rendre compte de l'arrivée de son artillerie.

A 10 h. 30 le commandant de l'armée, ayant appris que le Ier C. A. a désormais à sa disposition 14 batteries légères et 1 batterie lourde, arrête sa décision et fait transmettre à von François l'ordre lapidaire suivant :

Le Ier C. A. commencera à midi le mouvement offensif qui lui a été prescrit.

Mais à 11 h. 15 un officier du Ier C. A. passe au nom du général von François un message téléphoné dont la substance est la suivante :

Seeben et Gross Koschlau ne sont pas encore pris. Son Excellence est toujours d'avis que le moment d'attaquer n'est pas encore venu. Si l'ordre en est donné on l'exécutera.

A l'état-major de l'armée, Hindenburg et Ludendorff se fâchent. Von François veut décidément agir de son propre arbitre comme il l'a déjà fait avec von Prittwitz. Cela ne peut pas durer; l'autorité du commandant de l'armée risque de sombrer et les opérations d'être compromises.

Le message suivant est immédiatement adressé à von François :

Le commandant de l'armée désire savoir pour quelle raison Seeben n'a pas été pris ce matin à 4 heures comme c'était prescrit.

Et von François de répondre du tac au tac :

On combat pour les hauteurs de Seeben depuis 4 heures du matin comme l'ordre en a été donné. L'action a été engagée au début sans artillerie. A 11 heures son Excellence von François s'est personnellement rendu compte de la situation et l'artillerie a commencé son action.

Le commandant de l'armée clôt la discussion :

Le Ier C. A. rendra compte dès que Seeben sera pris.

Une heure après, vers 13 heures, un compte rendu laconique arrive de von François :

Seeben et Gross Koschlau pris.

Le commandant de l'armée en déduit que von François va continuer immédiatement sur Usdau comme l'a prescrit l'ordre de la veille; comme, d'autre part, il a acquis la certitude qu'entre Usdau et Gardienen il existe dans le front ennemi une brèche de 10 kilomètres, il estime qu'il faut profiter de cette occasion favorable et que le moment est venu de déclencher l'attaque générale du XXe C. A.

A 13 h. 05 l'ordre suivant part pour Frögenau à l'adresse de von Scholtz :

Le Ier C. A. a pris Seeben et Gross Koschlau et poursuit son offensive en direction de Usdau-Ruttkowitz. Le XXe C. A. passera à l'attaque entre les lacs de Gross Damerau et de Mühlen en direction approximative de la ligne Ganshorn-Thymau avec une forte aile droite; les forces réservées à l'aile gauche suivront en échelon au nord du lac Mühlen.

Mais la journée allait apporter encore de nouvelles désillusions au commandement de la 8e armée.

Vers 17 heures il apprend que von François, craignant de n'avoir ni assez de temps ni assez de munitions pour mener à bonne fin l'attaque d'Usdau avant la tombée de la nuit, a décidé de remettre au lendemain la continuation de l'opération et s'est contenté de prescrire à ses troupes de pousser au plus près de la position russe.

Peu après il apprend que le XXe C. A. a bien gagné du terrain vers l'est, mais il ne peut obtenir de précisions sur les progrès qu'il a effectivement réalisés, ce qui est de mauvais augure.

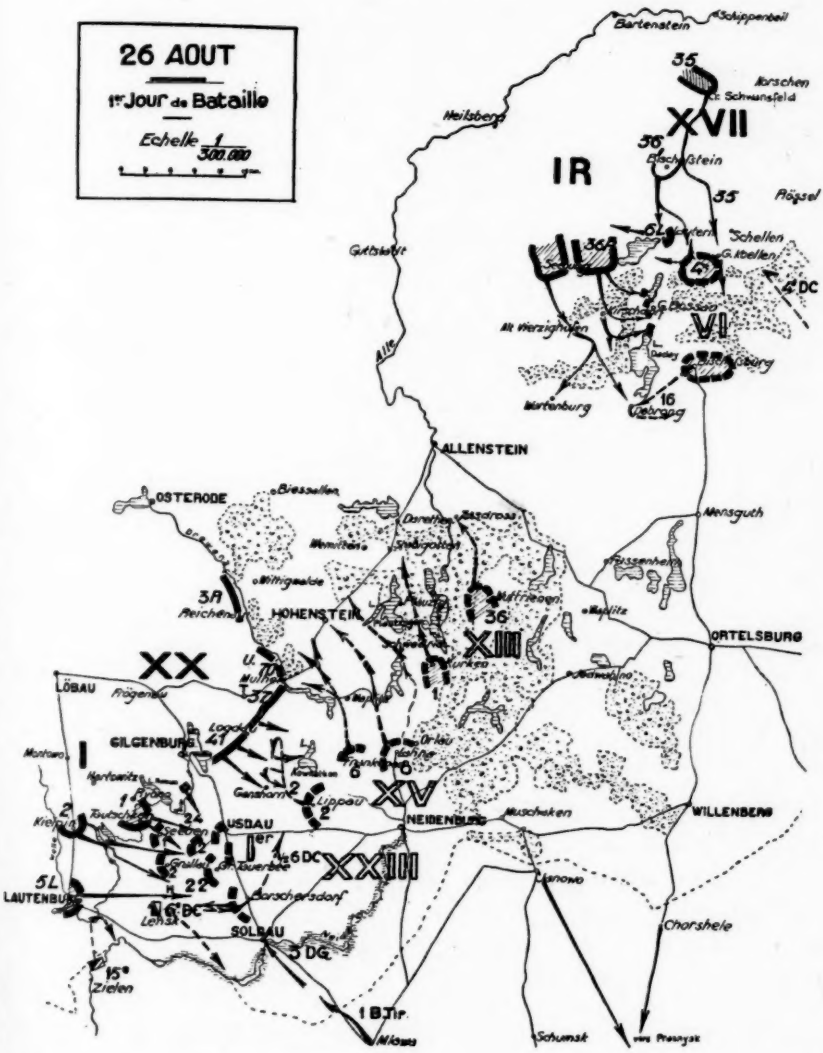
Enfin à 20 h. 30 un compte rendu lui fait connaître que ses deux corps de l'est — XVIIe C. A. et Ier C. R. — ont attaqué l'ennemi avec succès au nord de Bischofsburg, mais ce n'est encore qu'un succès partiel qui est loin de compenser dans son esprit la désillusion provoquée par la lenteur de von François.

Or s'il avait su que par crainte d'une attaque russe dans la région de Mühlen von Scholtz n'avait attaqué qu'avec sa division du sud (41e) et une brigade de sa division du nord (37e); s'il avait su aussi que, malgré l'ordre de l'armée de la veille au soir et malgré un nouvel ordre de von Scholtz de 11 heures, von Morgen n'avait pas cru devoir se porter en direction de Hohenstein avec sa 3e D. R. pour attaquer de flanc l'aile droite ennemie engagée vers Mühlen et n'en avait pas même rendu compte à son chef direct, sa désillusion aurait été bien plus grande encore.

Car en cette lutte sur ligne intérieure contre deux armées ennemies, toute heure qui s'écoule sans résultat compromet la manœuvre arrêtée et menace de la changer en catastrophe.

Les heures sont d'autant plus précieuses que certains renseignements ne laissent pas d'être inquiétants : au nord, Rennenkampf, bien qu'hésitant dans sa marche, est arrivé à une journée de Bischofsburg, donc des derrières de Mackensen-Below; au sud, des comptes rendus d'aviation ont signalé plusieurs colonnes ennemies autour de Soldau et des débarquements intenses à Mlawa, confirmant ainsi des radios captés qui ont annoncé que le Ier C. A. russe — celui d'Usdau — était en voie de renforcement par des éléments de la Garde. Est-ce un nouveau corps d'armée qui vient à la bataille, celui de la Garde,

que les agents ont déjà signalé en cours de transport vers l'ouest ou bien n'est-ce que la deuxième division du XXIIIe C. A. déjà identifié, la 3e D. G.? On l'ignore. Il n'en est pas moins



certain que des forces nouvelles se rassemblent autour de Soldau en face de l'aile sud de von François.

Il faut donc obtenir une décision, coûte que coûte, avant que ces forces et Rennenkampf ne puissent intervenir.

Or maintenant encore la décision est à Usdau, car ce n'est que par là que l'on peut atteindre les derrières du gros de l'armée russe que l'on sait massé en face de von Scholtz (XVe et XXIIIe Corps) ou en marche vers Allenstein (XIIIe C. A.).

Si l'on tient Usdau, si on peut pousser sur Neidenburg, il y a beaucoup de chances pour que toute l'armée russe de Samsonow se replie et que par contre-coup une aide indirecte soit apportée à von Below et Mackensen qui, malgré leur succès de la journée, viennent de rendre compte qu'ils auront encore à livrer le lendemain une nouvelle attaque contre le corps qui leur fait face (VIe C. A.). Dès lors il faut avoir Usdau à tout prix et au plus tôt.

L'ordre d'opérations de l'armée, daté de 21 heures, prescrit en conséquence à von François et à von Scholtz d'attaquer « avec la plus grande énergie » dès 4 heures du matin : von François avec toutes ses forces sur Usdau, von Scholtz avec sa droite sur le même point, avec son centre et sa gauche en direction de l'est. Une fois Usdau enlevé, on prendra en flanc, du sud au nord, les unités russes opposées au XXe C. A., pendant que von François poussera aussi vers l'est sur Neidenburg avec le plus de forces possible.

Au nord, la 3e D. R., que l'on croit déjà à Hohenstein, laissera des éléments en ce point et se rabattra avec son gros vers le sud sur Waplitz.

Le centre russe doit donc être mis hors de cause par une percée suivie d'une manœuvre à double enveloppement.

Quant à l'ennemi de Bischofsburg, le commandement de l'armée s'en remet à Below et Mackensen dont l'entente semble parfaite et la situation tactique favorable.

Il ne leur donne pas de nouveaux ordres.

Vers 23 heures la déception causée par le résultat incomplet de l'attaque du Ier C. A. est atténuée à l'état-major de la 8e armée et Ludendorff téléphone au G. Q. G. :

L'armée de l'est a attaqué à Gilgenburg et avec un autre groupement à Bischofsburg. Pour autant qu'un homme peut en juger, l'attaque sera couronnée de succès, bien que l'armée ait en face d'elle cinq corps ennemis.

Au Ier C. A., von François a déjà donné ses ordres dès

20 h. 30 pour la journée du lendemain : la 1re D. I. attaquera Usdau de front et de flanc par le nord-ouest; la 2e D. I., se couvrant face au sud-est et face à l'est, attaquera Usdau par le sud-ouest en partant de Fichtenwalde ; la brigade de landwehr Mulmann restera en place à Heinrichsdorf. L'artillerie ouvrira le feu à 4 heures, l'infanterie débouchera à 5 heures.

L'ordre de l'armée ne nécessite aucun changement à ces prescriptions. Les conceptions du commandement de l'armée et de von François concordent : tout l'effort doit porter sur Usdau.

Il n'en est pas de même au XXe C. A. : la manœuvre enveloppante par le nord prescrite par l'armée — la 3e D. R. se portant d'Hohenstein sur Waplitz pour déborder l'aile droite russe — ne paraît pas exécutable au général von Scholtz et à son chef d'état-major : en premier lieu parce que la 3e D. R. n'est pas à Hohenstein, ce qu'ignore l'armée, mais est restée à Reichenau, sur la rive ouest de la Drewenz; en second lieu, parce que l'ennemi venant de l'est a occupé lui-même Hohenstein et a poussé de la cavalerie sur Wemitten [1], ce qui semble indiquer que le centre russe est en train de se rabattre vers l'ouest avec toutes ses forces, donc que la 3e D. R. se heurterait à lui de front et pourrait même être prise en flanc. Dans ces conditions, si la 3e D. R. s'éloignait de l'aile gauche du XXe C. A. pour aller sur Hohenstein-Waplitz et si la division Unger venait à être bousculée par l'ennemi, le XXe corps serait menacé en flanc au nord du lac Mühlen au moment même où avec son gros il serait en train d'attaquer au sud.

Von Scholtz estime donc que son corps d'armée n'est pas assez fort pour attaquer sur deux points à la fois : il faut qu'il reste sur la défensive au nord, en se resserrant sur son centre.

Vers 23 heures il fait téléphoner à l'armée dans ce sens. A regret l'armée se rallie à son point de vue : il faut renoncer à envelopper le centre russe par le nord.

Tout le succès de la manœuvre dépendra donc désormais de l'attaque d'Usdau et de l'exploitation qui suivra son enlèvement.

1. 10 kilomètres nord-est de Hohenstein.

DEUXIÈME JOUR DE BATAILLE (JEUDI 27 AOUT)

La victoire aux ailes.

Sur la partie ouest décisive du vaste champ de bataille, la nuit s'achève dans un calme impressionnant. Aucun coup de canon, aucun coup de fusil ne rompt le silence : et pourtant plus de 100 000 hommes de part et d'autre sont face à face, prêts au combat *(voir croquis, p. 625)*.

A l'aile nord de l'armée allemande, derrière la Drewenz, les landwehriens de Unger dorment, épuisés, dans leurs tranchées tandis que les réservistes de Morgen, venant de Reichenau, se rapprochent d'eux pour couvrir leur flanc gauche.

Au XXe C. A., de Mühlen à Ganshorn, les unités de la 41e D. I. et de l'aile gauche de la 37e D. I. se préparent à reprendre leur offensive victorieuse de la veille; en arrière du front, six bataillons — les plus frais des deux divisions — et un groupe d'artillerie s'acheminent vers le sud, sur Bergling, pour venir constituer en ce point un détachement spécial, qui, aux ordres du général Schmettau, attaquera Usdau par le nord conformément à l'ordre de l'armée.

Au sud, les deux divisions du Ier C. A. serrent sur la position russe Usdau-Gross Tauersee, 1re D. I. sur les hauteurs à l'ouest de Meischlitz, 2e D. I. à Fichtenwalde et Wessolowo. A leur droite, les landwehriens de Mulmann s'organisent autour d'Heinrichsdorf pour couvrir le flanc droit du Ier C. A. contre une attaque éventuelle venant de Soldau.

A l'arrière, les derniers éléments du corps d'armée — batteries, colonnes de munitions, convois de vivres — débarquent à Montowo et se rapprochent du front par Rybno et Kielpin.

Quatre régiments d'artillerie de campagne, deux bataillons d'obusiers lourds — soit 144 pièces légères et 32 pièces lourdes — achèvent de gagner leurs positions dans la nuit noire, par des sentiers sablonneux où les voitures s'enfoncent jusqu'aux essieux, où les chevaux s'épuisent.

A 4 heures — heure prescrite par von François pour l'ouverture du feu — l'artillerie de la 2e D. I. seule est

prête, celle de la 1re D. I. n'a encore qu'un groupe en batterie.

L'artillerie de la 2e D. I. ouvre cependant le feu, rompant le silence de l'aube de la puissance de ses 80 pièces; peu à peu les batteries de la 1re D. I. entrent en scène à leur tour et l'artillerie russe répond : la bataille, la vraie bataille est déclenchée.

A 5 heures, l'infanterie du Ier C. A. commence à se porter en avant : à son P. C., à l'est de Tauschken, von François en est avisé par les comptes rendus de ses divisionnaires. Von Schmettau lui fait savoir de son côté qu'il est en retard sur l'heure prévue, mais qu'il compte néanmoins déboucher à 5 h. 45 de Bergling sur Usdau.

A 6 heures, von François part en auto avec une partie de son état-major pour se rapprocher du front. A la gare de Grallau, où se trouve le commandant de la 2e division, il reçoit un compte rendu de la 1re D. I. lui annonçant qu'elle a pris Usdau.

Il s'empresse de le faire transmettre à l'armée et part en automobile pour Usdau avec son état-major.

Au P. C. de l'armée, à Löbau, la nouvelle de la prise d'Usdau provoque l'enthousiasme général. Ludendorff, si froid d'ordinaire, ne peut s'empêcher d'exprimer sa joie : « La bataille est gagnée », s'écrie-t-il en s'adressant au général von Dohna.

C'est sur cette impression de victoire que l'état-major de l'armée part pour le nouveau poste de commandement que Hindenburg a fait rechercher la veille au sud de Gilgenburg, à la pointe sud du lac Dammerau, pour être à proximité de la zone d'effort des Ier et XXe C. A. et pouvoir diriger leur combat. Il arrive vers 7 heures.

De là il découvre tout le terrain de combat vers le nord-est, l'est et le sud-est. A sa grande désillusion il s'aperçoit que toute la ligne d'artillerie du Ier C. A. est encore en position dans les fonds de Marienhain et de Grallau et tire encore sur Usdau, en flammes. A la jumelle à ciseaux on distingue les premiers éléments d'infanterie en progression de Klein Grieben et Meischlitz sur Usdau. Le renseignement de la 1re D. I., transmis par von François, était donc faux. Celui-ci l'a d'ailleurs constaté à ses dépens : en débouchant en auto de Meischlitz sur Usdau il a été accueilli par une fusillade, a dû des-

cendre de voiture et regagner la gare de Grallau à pied par les fossés de la route.

La clef de la position ennemie, le nœud stratégique et tactique de toute la bataille, Usdau, est, sans conteste possible, encore aux mains des Russes qui le défendent opiniâtrement.

La bataille sera dure, plus dure qu'on ne le pensait. Il faut y rameuter toutes les forces disponibles. La division de landwehr von der Goltz va bien commencer à débarquer à Osterode, mais elle n'a presque pas d'artillerie. L'aide ne peut être apportée que par les deux corps de l'est, XVIIe C. A. et Ier C. R.

En conséquence, à 7 h. 30, un ordre part à leur adresse les renseignant sur la situation et les invitant à se porter, dès qu'ils en auront fini avec l'ennemi qui leur fait face, dans la direction du sud-ouest, sur Jedwabno, « *pour être prêts à intervenir dans le combat qui est engagé sur la partie ouest du champ de bataille et qui durera probablement longtemps* ».

Ainsi, sous la contrainte de la lutte, le plan de bataille du commandement de la 8e armée se développe et sa manœuvre stratégique tend à prendre une forme nouvelle : l'action contre le flanc droit du centre de l'armée Samsonow à laquelle les esprits ne s'étaient pas attardés au cours des journées passées parce qu'elle comportait une trop grande part de chance ou tout au moins d'éventualités heureuses — l'inertie de Rennenkampf, son manque de compréhension de la situation générale, l'isolement du VIe C. A. russe, l'éloignement et la non-intervention du IIe C. A. — et parce qu'elle ne pouvait être dans le cas le plus favorable qu'une opération complémentaire, cette action peut devenir une opération obligatoire et primordiale. La percée et l'exploitation stratégique d'ouest en est sur les derrières russes peuvent en effet échouer; le commandement de la 8e armée se met en mesure de leur substituer l'attaque et l'enveloppement d'est en ouest et il se prépare à en accepter les risques : la menace de Rennenkampf.

En attendant, le Ier corps ne progressant que lentement, l'attention du commandant de l'armée se reporte sur le XXe C. A. et particulièrement sur sa division de droite, la 41e D. I., dont l'avance peut hâter la chute d'Usdau.

Un officier d'état-major — le capitaine Frantz — est envoyé en liaison auprès d'elle. Il revient peu après en disant que la

division, bien que n'ayant rencontré aucun ennemi, s'est arrêtée à 6 heures du matin à l'ouest de Skottau, parce que se sentant trop en avance sur le Ier C. A. Le général von Scholtz a approuvé cette décision, mais a prescrit cependant peu après à la 41e D. I. d'attaquer avec une brigade sur Frödau dans le dos des défenseurs d'Usdau. Le commandant de la brigade n'a pas cru devoir exécuter cet ordre, car il a vu depuis longtemps des colonnes russes se replier d'Usdau et Frödau vers le sud-est.

Au reçu de ce compte rendu, le commandant de l'armée renvoie le capitaine Frantz à la 41e D. I. avec mission de lui donner l'ordre formel de converser vers le sud, car, malgré le feu formidable de l'artillerie du Ier C. A. et de Schmettau — 112 pièces agissant sur 2 kilomètres de front — Usdau tient toujours.

Enfin, vers 11 heures, on voit l'infanterie de l'aile gauche de la 1re division et du détachement Schmettau s'élancer vers le village et y pénétrer[1].

Mais la victoire est cependant encore loin d'être acquise : l'ennemi, les frictions entre chefs et subordonnés, le hasard des combats, les mille misères qui font une bataille vont encore troubler les combinaisons du commandement.

A 11 heures, arrive en effet un compte rendu de von François annonçant que sa division de droite, la 2e division, a été arrêtée par de violentes contre-attaques sur la ligne Ruttkowitz-Wessolowo-Meischlitz, que Wessolowo a changé plusieurs fois de mains, enfin que le corps d'armée a des inquiétudes pour son flanc droit.

A 11 heures 10, arrive un nouveau compte rendu de von

1. L'*historique officiel allemand* dit (page 159) que « l'infanterie allemande ne rencontra plus guère de résistance ». En fait Usdau venait d'être évacué par les Russes dans des conditions singulières et restées mystérieuses. D'après von Graevenitz, reproduisant les sources russes de H. Isserson : « le bruit courait depuis 7 heures du matin parmi les troupes du Ier corps russe qu'un ordre de retraite venait d'arriver... Il est établi que la division de gauche de ce corps, la 22e D. I., qui avait résisté victorieusement à la 2e D. I. allemande et à la brigade Mulmann, se mit en retraite au reçu de l'ordre suivant : « A la 22e D. I. Le Ier C. A. ordonne de se replier immédiatement sur Usdau. 10 h. 40. L'officier de transmissions de la 22e D. I., lieutenant Strufer. » Cet officier déclara avoir entendu cet ordre au poste téléphonique du Ier C. A. Le général Artamanow, commandant du Ier C. A., nia par la suite qu'il l'avait donné. En fait, à 14 heures, il rendait encore compte à l'armée que son corps « tenait comme un roc ». Certains ont émis l'hypothèse que l'ordre avait été passé par l'état-major allemand par une ligne du trafic civil non détruite.

François signalant cette fois que la brigade de landwehr Mulmann est accrochée à Heinrichsdorf par des troupes qui ont débouché de Soldau et Borchesdorf et que le Ier C. A. a conversé en face au sud pour la secourir.

Le commandant de l'armée ne peut — à regret il est vrai — qu'accepter cette décision, bien qu'elle contrecarre à nouveau tout son plan. Quel intérêt, pense-t-il, y aurait-il à pousser sur Neidenburg, comme il était prévu, avec l'aile nord du Ier C. A., si celui-ci était attaqué ensuite par derrière par des forces supérieures? Il faut que von François se débarrasse tout d'abord de l'ennemi qui est dans son flanc. Après on verra ce qu'il pourra faire.

Pour le moment, le XXe Corps seul recherchera l'enveloppement du centre russe. Mais il faut qu'il y aille franchement, beaucoup plus franchement qu'il ne l'a fait jusqu'alors, d'autant plus qu'Usdau étant pris il n'a plus d'inquiétude à avoir pour son flanc droit et que l'on sait maintenant que pendant la nuit l'ennemi s'est replié fortement vers l'est devant l'aile sud du XXe C. A.

A 11 h. 30, un ordre est envoyé dans ce sens : le Ier C. A. et Schmettau rejetteront au delà de la Neide les forces qui leur sont opposées; le XXe C. A. conversera vers le nord, par l'est du lac de Kownatken, pour couper la retraite à l'ennemi qui se trouve dans la région sud d'Hohenstein.

Mais si nécessaire que ce soit l'envoi du Ier C. A. sur Soldau, il n'en laissera pas moins le XXe C. A. isolé, avec le faible appoint des réservistes de Morgen et des landwehriens de Unger, en face de plus de trois Corps russes, dont l'un, celui qui a marché sur Allenstein, peut le déborder entièrement par le nord s'il n'est accroché. Il faut donc être prêt à lui venir en aide au plus tôt pour suppléer à l'absence du Ier C. A. : or cette aide ne peut venir que des deux corps de l'est. Il faut que l'un d'eux, au moins, le plus proche, le Ier C. R., soit orienté vers le champ de bataille. C'est possible, car on vient d'apprendre que l'ennemi se replie devant eux.

A 12 h. 15, un message est passé à Wartenburg à l'officier de liaison détaché au Ier C. R. avec ordre de le remettre à von Below. Après avoir défini la situation sur la partie ouest du champ de bataille, ce message prescrit au Ier C. R. :

De pousser le jour même un détachement sur Passenheim et son gros sur la zone Gross Purden-Preilowo-Patriken (15 km. sud-est Allenstein) pour être prêt à être employé le lendemain, suivant les circonstances, soit en direction d'Allenstein, soit en direction du sud.

Et pour tranquilliser Below sur ses derrières, le message ajoute que Rennenkampf semble se porter avec toutes ses forces sur Kœnigsberg et que le IIe Corps russe est encore à Angerburg.

La manœuvre stratégique primitivement conçue par le commandement de la 1re armée se transforme donc : à la poussée largement débordante sur les derrières du centre russe en direction de Neidenburg, se substitue une action plus rétrécie sur les arrières de l'aile sud de ce centre, en même temps que s'amorce une autre action sur son flanc est. La double manœuvre d'enveloppement commence à se dessiner sous la pression des événements.

L'espoir que le commandant de l'armée avait mis dans le XXe C. A. ne devait pas se réaliser. Il apprend bientôt en effet par le quartier-maître de l'armée, le général Grünert, qui s'est rendu en personne auprès du commandant de la 41e D. I. pour lui porter l'ordre de marcher immédiatement sur Waplitz, que son chef, le général Sontag, rendu inquiet par des renseignements de cavalerie signalant des forces ennemies à Frankenau et Bujaken (6 à 8 km. nord-est du lac Kownatken), n'a pas osé mettre ses troupes en marche par l'est du lac, ce qui lui eût permis de rejoindre la route de Hohenstein, mais qu'il les a orientées par la rive ouest sur Thurowken par des chemins sablonneux, si bien que ses troupes fatiguées, non ravitaillées, ont dû s'arrêter, épuisées au bout de quelques kilomètres.

Il apprend aussi qu'à l'aile nord du XXe C. A. son ordre d'attaque de 11 h. 30 n'a pas eu de résultat. En effet, par un hasard fatidique, juste au moment où on lui a remis cet ordre, von Scholtz avait reçu un renseignement lui annonçant que l'ennemi avait percé à Mühlen. Le danger lui avait alors paru si grand qu'il avait cru devoir rappeler sur Mühlen la moitié de la 3e D. R. et la brigade sud de la 37e D. I., celle qui précisément pouvait le mieux agir sur Waplitz; peu après, apprenant

que la percée de Mühlen n'avait pas eu lieu, mais qu'une colonne russe était en marche au nord-ouest de Hohenstein, de Gilgenau sur Wittigwalde, il avait décidé de porter la 37e D. I. tout entière vers le nord, derrière son aile gauche.

Pour la seconde fois dans la journée le plan de l'armée est renversé par l'arbitraire d'un subordonné.

Enfin, vers 16 heures, un dernier renseignement, du 1er C. A. cette fois, annonce que devant la 1re division et le détachement de Schmettau, l'ennemi sentant le danger qui le menaçait dans son flanc droit a pu se dérober à temps vers le sud, mais qu'il s'est arrêté sur une position de recul au nord de Soldau; en raison de l'heure avancée, le général von François n'a pas cru devoir la faire attaquer par ses troupes fatiguées et s'est contenté de leur prescrire de prendre vers Borchersdorf une position d'où l'on pourrait gêner le repli de l'ennemi par Soldau.

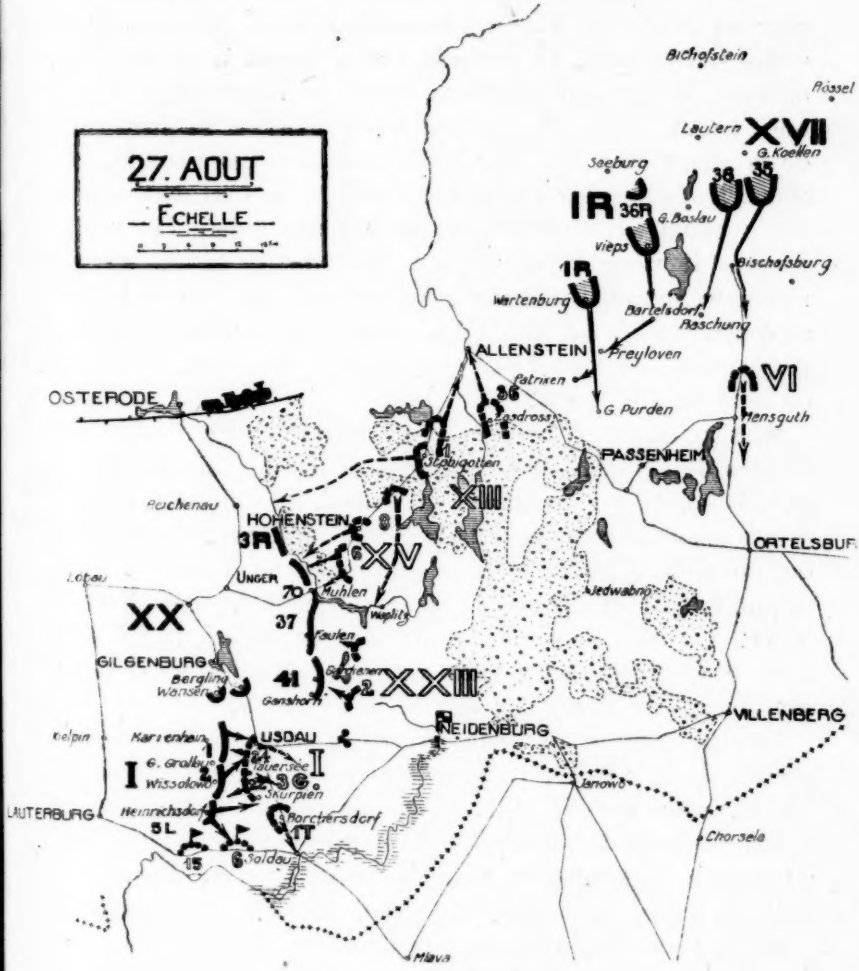
Le Ier C. A. se trouve donc immobilisé; on ne peut pas compter sur lui.

C'est au XXe C. A. qu'il faut donc demander un effort, et comme jusqu'à présent on n'a pas obtenu de lui grand résultat, Hindenburg décide d'aller en personne trouver von Scholtz à son P. C. de Frögenau.

Il y arrive vers 17 heures. Là il apprend que l'ennemi vient de donner l'assaut à la position de la division Unger, mais qu'il a été repoussé par les landwehriens qui ont fait plus de 1 000 prisonniers. Par contre il ressort des déclarations du général von Scholtz et de son chef d'état-major que, durant toute la journée, on a été fortement préoccupé à l'état-major du XXe C. A. par l'annonce, connue par radio capté, de l'attaque du XVe Corps russe sur Mühlen et surtout par la menace de débordement, également connue par radio, du XIIIe Corps russe, celui qui marchait sur Allenstein et que l'on croit déjà en conversion vers l'ouest. C'est ainsi que l'on vient encore de recevoir des renseignements disant que deux colonnes ennemies étaient en marche de Hohenstein sur Reichenau, et de Gilgenau sur Wittigwalde. Bien qu'à regret, Hindenburg et Ludendorff doivent reconnaître en leur for intérieur que la situation de von Scholtz au cours de la journée a été particulièrement délicate et que les événements expliquent pourquoi il n'a pas atta-

qué avec « la plus grande énergie » comme il en avait reçu l'ordre la veille au soir. De même ils doivent approuver le décalage de la 37e D. I. vers l'aile nord.

Mais Hindenburg exige cependant instamment que la



41e D. I., qui ne semble pas avoir fait grand effort au cours de la journée, se porte immédiatement sur Waplitz pour barrer dans la nuit même le défilé entre le lac Mühlen et le lac Maransen, défilé par où peut se replier le XVe Corps russe. Ce nouvel ordre devait rester, lui aussi, sans effet, le comman-

dant de la 41e D. I. ayant déjà pris dès 17 heures la décision de ne pas dépasser la ligne : pointe sud du lac Mühlen-Janusstchkau « car il fallait encore compter avec les forces ennemies établies à Bujaken (deux régiments) et à l'est de Frankenau ».

Vers 19 heures, Hindenburg rentre avec son état-major à son quartier général de Löbau. Les résultats de la journée sont loin d'être satisfaisants. La décision tant attendue n'est pas encore obtenue. Malgré tous les efforts, toutes les interventions de l'armée, le XXe C. A. n'a pas rempli sa mission. La dure réalité de la guerre avec ses imprévus a pesé sans cesse sur les décisions. Deux longues journées de bataille se sont déjà écoulées sans résultat décisif. Sera-t-on plus heureux demain? Le Ier C. A. pourra-t-il venir rapidement à bout du Ier C. A. russe et reprendre son mouvement sur Neidenburg pour barrer la route au centre russe? Le XIIIe C. A. russe, qui semble se rabattre vers l'ouest, ne va-t-il pas compliquer à nouveau la situation du côté du XXe Corps?

Mais qu'importe! Le pire serait de rester inactif, d'attendre l'action de l'ennemi. Pour vaincre, et il faut vaincre, il n'y a qu'une solution : continuer la manœuvre amorcée contre le centre russe, la continuer malgré tous les à-coups du destin et des hommes. Il faut que la volonté triomphe. Toutes les forces disponibles participeront à « l'encerclement des XIIIe et XVe C. A. russes » : von der Goltz, Morgen, Unger, le XXe C. A. et le Ier C. R. qui selon toute vraisemblance doit avoir atteint son objectif de marche au sud de Wartenburg.

Vers 20 heures, un ordre est rédigé dans ce sens pour la journée du 28 : le XXe C. A. attaquera à 4 heures l'aile sud du XVe C. russe sur Waplitz, en partant de sa droite. Von der Goltz, rompant à 5 heures, descendra avec ses deux brigades d'Osterode et Biesselen sur Hohenstein pour aborder le XIIIe C. russe dans son flanc nord. Le Ier C. R. passant au nord de la forêt d'Allenstein poussera sur Stabigotten-Grieslienen dans le dos du XIIIe Corps, en détachant toutefois de Passenheim une forte brigade sur le défilé de Kurken-Schwedrich (10 km. sud-est de Hohenstein), ligne de retraite naturelle du XIIIe C. A. russe *(voir croquis p. 625)*.

A 20 h. 45, un premier compte rendu téléphoné du Ier C. R. annonce qu'il a atteint ses objectifs de marche et qu'il a prié

le XVIIe C. A. d'envoyer un détachement sur Passenheim. Mais le destin intervient encore avec son imprévu pour bouleverser complètement la situation.

A 21 heures, un second message du Ier C. R. annonce que l'ennemi est entré en forces au cours de la journée à Allenstein. Il s'agit sans nul doute du XIIIe C. A. russe. Le général von Below propose de marcher contre lui non seulement avec son corps d'armée, mais encore avec le XVIIe C. A., celui-ci se portant à droite du Ier C. A. de Bischofsburg sur le nord-est d'Allenstein.

Un rapide coup d'œil sur la carte. Ainsi le XIIIe C. est entré à Allenstein, il ne s'est pas rabattu vers l'ouest, il peut échapper à la manœuvre d'encerclement projetée. Bien plus, du côté de l'est, à l'armée Rennenkampf, le IIe C. A. russe est arrivé à Rastenburg; le XIIIe Corps russe, sentant sa retraite menacée, peut dans un mouvement de désespoir essayer de le rejoindre. Dès lors la situation de Below et de Mackensen, privés de leurs communications avec la Vistule, serait bien précaire. Pour parer à cette éventualité il n'y a plus qu'une solution : il faut que le Ier C. R. tout entier marche non pas vers le sud-ouest, sur Grieslienen, mais sur Allenstein même et au plus tôt. De cette façon il sera sûr de prendre le XIIIe Corps russe en queue, qu'il s'en aille vers le sud, le sud-ouest ou le nord-est. Mackensen, tout en continuant à poursuivre le VIe Corps russe avec une partie de ses éléments sur Ortelsburg, appuiera Below avec le reste de ses forces.

A 21 h. 30, un premier message est expédié dans ce sens au P. C. de Below à Wartenburg par l'officier de service.

A 22 heures, Ludendorff en personne demande au téléphone l'officier de liaison de l'armée auprès du Ier C. R., puis lui dicte et lui fait répéter le message suivant :

Le Ier C. R. et le XVIIe C. A. attaqueront Allenstein et le XVIIe C. A. poursuivra sur Ortelsburg. D'aussi bonne heure que possible. Le Ier C. R. ne doit pas attendre le XVIIe C. A. mais commencer. Le XVIIe C. A. viendra ensuite. Il faut *que la décision soit obtenue demain.*

Pendant ce temps le commandant Hoffmann, chef de bureau des opérations, rédige à titre d'information un nouvel ordre

pour le XXe C A. en se servant de la minute du premier ordre déjà envoyé au Ier C. R., minute sur laquelle il raye au crayon les instructions devenues inutiles et porte la nouvelle décision de Hindenburg. A 22 heures, le nouvel ordre est expédié à von Scholtz.

Or ni les ordres téléphonés transmis au Ier C. R., ni le nouvel ordre envoyé au XXe C. A. ne parlent de pousser des éléments sur le défilé de Schwedrich et Kurken, comme il en avait été question dans l'ordre de 20 heures pour verrouiller les routes de retraite des XIIIe et XVe Corps russes vers l'est. Est-ce un oubli? Est-ce que le commandement de l'armée estime que son ordre de 12 h. 15 d'envoyer un détachement sur Passenheim est toujours valable et suffisant? Qu'il n'est plus nécessaire de pousser sur Schwedrich du fait que le XIIIe C. A. est monté vers le nord et est entré dans Allenstein? Veut-il encercler chacun des XIIIe et XVe C. A. isolément? Il est impossible de le dire.

Quoi qu'il en soit, un quart d'heure plus tard, Ludendorff téléphone au G. Q. G. pour annoncer les résultats obtenus sur les différents corps russes et termine en disant « qu'on espère à la fin de la journée du lendemain en avoir entièrement fini avec le groupement sud ennemi ».

Les ordres pour la journée du 28 une fois expédiés, le calme se rétablit pendant un certain temps à l'état-major de la 8e armée.

Il n'en n'est pas de même à Wartenburg et Raschung, P. C. respectifs de Below et Mackensen. L'armée n'ayant pas de communication téléphonique directe avec le XVIIe C A. a dû charger en effet le Ier C. R. de transmettre à Mackensen l'ordre de l'armée. C'est ce que fait vers 23 heures le chef d'état-major du Ier C. R. en personne, par téléphone et par écrit. Mais au lieu de transmettre l'ordre verbal original de Ludendorff, il le déforme : il omet de dire que le XVIIe C. A. doit continuer à agir avec une partie de ses forces sur Ortelsburg. Bien plus, il ajoute de sa propre autorité l'additif suivant : « Il est désirable que le détachement de Passenheim soit porté lui aussi sur Allenstein »; sans spécifier qu'il s'agit là d'un désir, d'une suggestion de Below et non d'un ordre de Hindenburg.

Au reçu de cette communication Mackensen s'étonne et se fait confirmer par le comte Posadowsky, son agent de liaison qui a apporté de Wartenburg la confirmation écrite de la transmission du Ier C. R., que l'armée a bien prescrit de ne plus poursuivre sur Jedwabno comme elle l'avait ordonné le matin à 7 h. 30. Posadowsky ayant répondu affirmativement, Mackensen ne peut plus que s'incliner devant ce qu'il croit un ordre de l'armée et décide de reporter tout son corps vers le nord-ouest, y compris son détachement de Passenheim.

Entre 1 h. 20 et 1 h. 30, l'officier de service au Q. G. de l'armée reçoit coup sur coup trois comptes rendus :

Le premier provient du XVIIe C. A. : il annonce que le VIe C. A. russe a continué à se replier en désordre sur Ortelsburg et qu'il continuera encore vraisemblablement vers le sud; il donne la situation actuelle du XVIIe C. A.; il fait savoir qu'il a bien reçu l'ordre de se porter à l'attaque sur Allenstein et que dans ce but la 36e D. I. atteindra à midi Lengainen[1], la 35e D. I. Debroncq[2] à 14 heures. Il termine en disant qu'une division de cavalerie ennemie signalée à Rössel[3] s'est repliée devant un groupe de patrouilles comptant au total 40 carabines.

Le second compte rendu provient de l'officier de liaison de l'armée auprès du Ier C. R., le commandant Dreschel : il fait connaître que les deux divisions de ce corps d'armée seront prêtes à se porter à 10 heures sur Klaukendorf (Ier D. R.) et Klein Kleeberg (36e D. R.)[4]. Le commandant Dreschel ajoute qu'il a fait remarquer au Ier C. R. que son départ était trop tardif et ne répondait pas aux prescriptions de l'armée, mais von Below a maintenu son ordre.

Enfin le dernier compte rendu provient du gouverneur de Graudenz : il annonce qu'à 17 h. 30 un aviateur a vu de nombreuses colonnes ennemies en retraite au sud de Soldau jusqu'à Illowo, et qu'autour de ce dernier point il y avait un gros embouteillage ou de gros bivouacs désordonnés. Le Ier Corps russe est donc certainement en pleine retraite. Von François

1. 3 kilomètres ouest Wartenburg.
2. 6 kilomètres est Wartenburg.
3. 30 kilomètres nord-est Bischofsburg.
4. 10 kilomètres environ sud-est Allenstein.

sera bientôt disponible pour la poursuite en direction de Neidenburg.

C'est sur cette heureuse nouvelle que se termine la journée pour l'état-major de la 8e armée.

Mais du fait de l'activité fiévreuse de l'état-major de Hindenburg et de l'arbitraire du Ier C. R., aucun détachement n'a été laissé en direction de Ortelsburg, Passenheim et Kurken.

La manœuvre de l'armée va encore s'en trouver désorganisée. Les routes de retraite du XIIIe et du XVe C. A. russes vers l'est restent ouvertes.

(A suivre.) GÉNÉRAL KOELTZ

COMMENT J'ÉPOUSAI JOSEPH CONRAD

Mes premières rencontres avec Joseph Conrad qui eurent lieu entre ses deux derniers voyages en qualité de commandant du voilier *Torrens* furent tout à fait fortuites et durent lui paraître certainement bien insignifiantes. Nous avions été présentés l'un à l'autre par un de ses amis. Cette première rencontre me laissa une forte impression. Sa singularité ne pouvait passer inaperçue et il avait une extravagance de paroles et de gestes qui me parut presque orientale. C'était le premier étranger que je voyais et dans mon inexpérience je dus lui paraître bien peu cultivée et bien naïve. Les quinze années qui s'étaient écoulées entre sa naissance et la mienne me semblaient alors un laps de temps très important.

La courtoisie cérémonieuse et la politesse exagérée qui étaient si caractéristiques de Joseph Conrad me coupaient un peu la respiration. Au cours des années suivantes je l'ai vu produire souvent une impression analogue, mais au début je fus nettement intriguée. Je me sentais devenir d'une importance imméritée et, chose curieuse, en même temps j'étais comme annihilée ; toute mon impertinence naturelle semblait m'abandonner. En vérité, je dois beaucoup à mon caractère placide et calme qui fut, somme toute, une fondation sûre pour notre future entente. J'observai l'échange d'amabilités entre lui et ses deux amis les plus intimes. L'un d'eux, étant Allemand, se rapprochait peut-être davantage de la vérité dans l'appréciation ou, plutôt, dans la compréhension de son

caractère[1] ; mais ce qui pouvait manquer à cette amitié du point de vue de la complète communion des idées était évidemment compensé par l'intensité. Ces trois hommes furent de loyaux amis.

La connaissance que je fis de Joseph Conrad et de ses deux grands amis, qui avec leurs femmes et leurs enfants m'accueillirent avec tant de sympathie et de compréhension, remonte à la fin de l'année 1893 et se renoua en 1894. Je dois avouer que, dès le premier moment, je ressentis un profond intérêt pour cet étranger.

J'avais de temps à autre de ses nouvelles par un ami commun, mais il demeura longtemps pour moi un être insaisissable, un homme rencontré par hasard pour quelques heures et je ne savais jamais quand il me serait donné de le revoir.

Pour être tout à fait exacte, je dois ajouter que j'appris plus tard qu'il avait fait deux courts voyages après notre première entrevue ; il m'avait sans doute complètement oubliée à ce moment-là. Puis, tombant des nues, et tout juste lorsque j'arrivais à la conclusion que ceci n'était pour moi qu'une amitié passagère, un carton de fleurs magnifiques arriva chez nous, adressé à mon nom. L'écriture m'était inconnue. Très intriguée et émue, j'extrayai de cette gerbe une petite carte de visite où se trouvaient gravés ces mots : « Konrad Korzeniowski ». Ce nom était absolument nouveau pour moi. Je retournai le petit carré de bristol et déchiffrai la petite écriture serrée qui m'apprenait que l'expéditeur espérait avoir le plaisir de venir présenter ses respects à ma mère et à moi lors de son prochain séjour à Londres.

Je me demandai qui cela pouvait bien être lorsque soudain je me souvins d'avoir entendu dire par Mrs Hope que ce capitaine Conrad que j'avais rencontré était en réalité un étranger et je me souvins d'avoir vu ces deux initiales dorées. K. K., dans la coiffe de son chapeau.

Cette curieuse habitude de signer son nom tantôt Konrad Korzeniowski, tantôt Joseph Conrad, ou encore d'une troisième et d'une quatrième manière, persista toute sa vie. A la longue, bien entendu, je m'y habituai, mais tout au commencement j'avais été franchement déroutée.

1. Conrad était né en Pologne... à une époque où la Pologne était rayée de la carte.

Des semaines, des mois passèrent, avant cette visite — au fait un an presque entier. De diverses sources, j'avais appris que le séjour projeté à Londres avait été abrégé par un urgent et soudain appel au chevet du lit de son oncle Thaddée Bobrowski, pour lequel il avait une très profonde affection. Plus tard, il oublia cette visite et déclara que lorsque nous nous rendîmes en Pologne en 1914, il n'y était pas retourné depuis plus de quarante ans.

J'avais fini par penser que la visite annoncée avait été oubliée, et parce qu'au fond j'en étais un tout petit peu vexée, je désirais anxieusement que dans le cercle de ma famille personne ne fît allusion à cet oubli. Mais un samedi après-midi, alors que j'étais en train de travailler près de la fenêtre du salon, en observant le défilé des nombreux convois funéraires qui se succédaient dans la direction du grand cimetière auquel conduisait notre rue, le joyeux tintement du grelot d'un cab parvint à mes oreilles. Ces voitures étaient rares à cette heure du jour. La longue rue banlieusarde était bordée sur ses deux côtés par de discrètes villas dont les occupants vivaient et, l'on peut ajouter, mouraient suivant une routine établie. Je laissai donc tomber mon ouvrage sur mes genoux et me tordis le cou pour mieux observer ce phénomène si rare au début de l'après-midi.

Je regardai fixement et avec curiosité ce cab tiré par un grand cheval bai tandis qu'il longeait au petit trot, d'abord un des côtés de la route, puis l'autre. Alors je vis la trappe du toit s'ouvrir tout à coup sur une brève injonction. Le cheval, obéissant à un brusque mouvement des rênes, s'assit à moitié devant notre portail et une silhouette impeccablement vêtue sauta promptement à terre avant que le véhicule fût complètement arrêté. Je reconnus immédiatement le balancement des épaules carrées, et, fascinée, je regardai cet homme parcourir rapidement l'allée et franchir précipitamment les marches du perron. Joseph Conrad, enfin ! Durant les fuyantes secondes de son approche je décidai de l'appeler Capitaine Conrad en lui parlant, le nom de Konrad Korzeniowski me paraissant alors absolument impossible à prononcer.

Je me souviens d'avoir remarqué tout en l'observant qu'une

impression de décision se dégageait de tous ses mouvements. On eût dit qu'il avait pris une ferme résolution. J'atteignis la porte avant qu'il n'ait eu le temps de sonner, et, avant l'arrivée de ma mère, j'avais retrouvé mon calme et je fus capable de procéder, sans trop d'émoi, à la cérémonie des présentations. Je réussis à dissimuler la surprise que j'éprouvais à cette apparition inattendue et je secondai avec empressement la proposition qu'il nous fit de nous emmener le soir même dîner quelque part. Ma mère me fit sourire en esquissant l'ombre d' ne résistance alors qu'il la suppliait presque d'accepter. Nous devions dîner chez Overton, près de la gare de Victoria, lieu destiné à devenir le théâtre de presque toutes les étapes de nos relations ultérieures. Après tant de temps écoulé, j'y trouve encore beaucoup de bons souvenirs.

Ce soir-là, après un si long intervalle, je ne trouvai pas grand'chose à dire. La promptitude avec laquelle tout fut arrangé pour ce repas abasourdit ma mère. Je soupçonnai que tout avait été organisé dès le matin, avant qu'il eût fait la visite promise, mais tout dut paraître bien étrange à ma mère qui ne le connaissait pas du tout. Pourtant elle assura qu'elle avait passé une très agréable soirée, affirmation que je ne pus m'empêcher d'accueillir avec une certaine réserve. Je lui étais reconnaissante de ce que bien qu'évidemment assez perplexe, elle eût la bonté de s'abstenir de tout commentaire, et je me tins coite.

Ce fut la première de bien des soirées heureuses que Conrad et moi passâmes ensemble. Une sœur plus jeune que moi, modèle de tact et de discrétion à treize ans, devint un tiers plein de bonne grâce dans nos rencontres suivantes. Elle était trop jeune pour être exigeante et trop généreuse de nature pour s'irriter d'être parfois un peu négligée. Elle devint une grande favorite de ce singulier et impétueux étranger et nous avions tous les deux gardé un très vivace souvenir de beaucoup de traits qui montraient la compréhension pleine de maturité d'esprit de cette enfant : notre chère vieille Ethelinda, comme l'avait nommée l'homme qui fut plus tard son beau-frère.

Ce fut peu de temps après qu'il me fit présent d'un exemplaire de *la Folie Almayer* ; et l'un de mes premiers régals conradiens suivit la proposition qu'il me fit de lui lire à

haute voix le manuscrit du deuxième volume du *Paria des Iles*.

Je n'oublierai jamais cette soirée-là et mon anxiété craintive de bien m'acquitter de cette épreuve. Hélas, je n'avais pas prévu l'irritabilité exigeante de mon auditeur. Il était là, assis, mordillant le bout de ses doigts, et balançant le pied avec la rapidité la plus déconcertante. Quelques moments s'écoulèrent ainsi, puis il me prit les feuillets des mains sans trop de douceur et, sautant plusieurs pages, il me les rendit avec un geste d'exaspération : « Ne faites donc pas attention à ces corrections, ce passage sautera. Tant pis ! Commencez trois lignes plus bas ; allons, tournez la page, tournez la page. »

Puis : « Oh ! je vous en prie, parlez distinctement. Si vous êtes fatiguée, dites-le. N'avalez donc pas vos mots. Vous autres, Anglais, vous êtes tous pareils, vous donnez le même son à toutes les lettres de l'alphabet. »

J'étais presqu'en larmes après cela, tout en sachant bien que j'avais vraiment mérité son humeur. Il resta quelques moments assis, la tête dans ses mains, attitude avec laquelle je devais plus tard me familiariser. Après quelques instants, il se redressa, étira les bras d'un geste large et se saisit de nouveau du manuscrit en disant : « Pauvre petite Chica, laissons là toutes ces paperasses. Sortons, allons manger quelque chose. »

Ce fut quelques mois plus tard que nous nous retrouvâmes un jour à la gare Victoria. Je compris à la manière dont il m'accueillit qu'il était dans un état d'émotion tout spécial. D'abord il trouva à redire à mon chapeau, à ma robe, à mon apparence en général. Pourquoi avais-je si peu de couleurs ? Je commençai à regretter d'avoir accepté son invitation ce matin-là. Comme s'il avait pu lire mes pensées, il fit entendre un petit éclat de rire, me serra le bras et m'entraîna vers le bord du trottoir, puis faisant signe à un cab qui passait il m'y fit monter précipitamment et prit place à côté de moi. Je jetai un regard sur son visage, lorsque nous fûmes installés et je fus frappée par l'expression de sombre détermination que j'y vis. Il ne dit plus un mot après avoir donné au cocher l'adresse de la National Gallery. Arrivés à destination il m'aida à descendre avec son habituelle et pointilleuse politesse, paya l'homme, et esquissant le mouvement des épaules qui lui était familier, il gravit lentement l'escalier à mes côtés.

Il s'arrêta au haut des marches et marmotta quelque chose de peu élogieux sur notre climat anglais, puis passant son bras sous le mien, il me pilota à travers les diverses salles et enfin, soudain, me guida vers un siège. Il jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que nous étions seuls et commença sans aucun préambule :

« Dites donc, ma chère, nous ferions mieux de nous marier et de quitter tout ça. Regardez ce temps ! Nous allons nous marier tout de suite et puis nous partirons pour la France. Combien de temps vous faut-il ? Une semaine ? Quinze jours ? »

Je ne veux pas prétendre avoir été prise absolument au dépourvu, ni avoir été ennuyée de sa hâte. En somme, je me disais que le plus tôt serait le mieux si cela devait être. Certainement j'eus quelques tiraillements de conscience un peu plus tard en pensant à ma famille. Cette annonce de mariage serait une nouveauté pour eux, c'était sûr. Je parvins enfin à exprimer cette opinion avec un peu d'angoisse. Mais même cette légère contradiction parut décider plus que jamais mon futur seigneur et maître à presser les événements et à tout terminer dans le plus bref délai possible. Il mit en avant toutes les raisons imaginables : la température, sa santé, son travail. Comme argument suprême il m'assura qu'il ne vivrait pas longtemps. Ceci me stupéfia. J'étais assez jeune pour être épouvantée à l'idée d'un veuvage précoce et je ne le connaissais pas encore assez pour ne pas tenir compte de cette affirmation ou pour excuser la curieuse habitude qu'il avait toujours d'exagérer.

Plusieurs de ses amis m'avaient raconté comment il avait failli mourir de la dysenterie alors qu'on le transportait à la côte lorsqu'il quitta le Congo. Et on m'avait parlé aussi de plusieurs mois passés entre la vie et la mort à l'hôpital allemand de Londres. Je savais également que tout récemment, il avait fait un séjour à Genève, pour suivre un traitement médical, et qu'il souffrait de la goutte, mais j'ignorais totalement ce que pouvait bien être cette espèce de maladie.

Après sa demande en mariage, l'une des plus étranges sûrement qui aient jamais été faites, nous errâmes à travers les salles et il était près de trois heures de l'après-midi quand nous nous souvînmes que nous n'avions pas déjeuné. Cette

découverte l'égaya ; la tension diminua ; nous nous rendîmes dans un petit restaurant, et nous nous mîmes à manger quelque chose qui, en combinaison, soit avec notre aventure sentimentale, soit avec la contemplation de tant de tableaux, nous acheva. Après ce repas, nous avions en nous promenant atteint le parc lorsque nous arrêtant, nous nous entre-regardâmes avec consternation. De violentes douleurs nous avaient saisis tous deux et chacun s'exclama sur la pâleur mortelle qui avait envahi les traits de l'autre. Qu'était-ce ? Bien vite, Joseph Conrad héla une voiture et, à moitié évanouis, nous fûmes conduits à mon domicile. Pas plus l'un que l'autre nous ne pûmes articuler un mot durant cette promenade angoissante qui nous semblait ne devoir jamais finir. Tassés, chacun dans notre coin, aussi loin l'un de l'autre que possible, concentrés chacun sur nos propres souffrances, nous vîmes ces soixante-quinze minutes s'achever enfin. Après un adieu à peu près inarticulé et une promesse bredouillée d'écrire, il réintégra sa voiture que je vis disparaître au coin de la rue.

Sans aucun doute, nous avions été empoisonnés par un des plats. Je fus horriblement malade pendant des jours et des jours. En attendant, pas un mot, pas un signe ne m'étaient parvenus de mon compagnon de souffrance. J'avais été bourrelée de remords aigus, me reprochant de l'avoir laissé faire ainsi, tout seul, le chemin du retour ; mon instinct maternel était éveillé ; pourtant il m'avait paru impossible alors de faire plus que d'essayer de dissimuler mes propres douleurs et ma gêne intense devant cet homme qui venait de me faire cette étrange demande en mariage. Cette soudaine maladie était-elle un présage de notre grande aventure commune ?

Je ne dis pas un mot à ma famille de ce qui allait peut-être m'arriver, et lorsque les jours s'écoulèrent sans la lettre promise, j'essayai de me convaincre moi-même que j'avais dû rêver la majeure partie de ce qui s'était passé. Puis quelques jours après, un télégramme assez péremptoire me parvint, nous priant d'aller, ma mère et moi, ce même soir, dîner avec lui près de Victoria.

Après beaucoup de réflexions, je me décidai, même alors, à ne rien dire du changement de vie entrevu. Il se pouvait

qu'il n'abordât pas le thème qui remplissait ma pensée à l'exclusion de presque tout autre. J'avais un sentiment de grande culpabilité, chaque fois que je regardais ma mère. En vérité, il me devint très difficile de me taire, quand elle se mit à développer des projets pour notre avenir immédiat. Je me demandais comment elle prendrait la chose si je me tournais brusquement vers elle pour lui dire : « Je pense me marier d'ici dix ou quinze jours. »

Je fus remplie de sollicitude pour son bien-être ce soir-là et je l'habillai moi-même avec beaucoup de soin pour ce dîner. Pendant quelques instants, elle parut peu désireuse d'accepter l'expression assez catégorique du désir que Joseph Conrad éprouvait de bénéficier de notre compagnie. Le peu de temps, l'ennui de changer de robe, mille autres objections furent mises en avant ; je les surmontai toutes, avec une tranquille obstination.

De fort loin, j'aperçus notre hôte qui nous attendait sous la grande horloge. Je l'observai d'un point de vue tout à fait différent. Il était le même, sans doute, mais il me parut changé dans chaque petit détail, d'une manière ou d'une autre. Tandis qu'il nous attendait, scrutant attentivement chaque passant avec son regard de myope, je devinai que son extravagante proposition de nous marier aussitôt n'était pas un rêve, mais une volonté sérieuse et réfléchie. La lumière des grands lampadaires de la gare tombait en plein sur lui, augmentant encore l'éclat de ses dents blanches quand il nous adressa un sourire de bienvenue. Évidemment, ce n'était pas là un homme ordinaire. Il marcha rapidement ou, plus exactement, il s'élança à notre rencontre, son large pardessus ressemblant plutôt à une sorte de grand kilt.

Ma mère me saisit le bras au moment où nous allions l'aborder en me disant : « Mon Dieu, il n'a rien d'un Anglais, il n'a pas l'air Français non plus ; je... »

Elle abandonna sa main gantée à son étreinte impétueuse et il l'éleva jusqu'à ses lèvres en claquant les talons selon sa manière habituelle qui était toute militaire ; l'accueil qu'il me fit fut beaucoup moins impressionnant, mais je sentis à cet instant que mon sort était fixé. Il y avait un curieux air de propriétaire dans le geste qu'il eut pour poser sa main

sur mon bras lorsque nous quittâmes le quai sur lequel il nous avait attendues.

Je suivis en silence les deux silhouettes de ma mère et de mon futur mari qui s'embrumaient un peu à mes yeux à mesure que je saisissais mieux l'importance de cette rencontre. Je ne pouvais adresser aucun mot d'avertissement à ma mère qui ne pouvait avoir aucune idée de ce qui l'attendait. Je n'avais jamais auparavant manqué de l'avertir de l'intérêt que j'avais pu éveiller chez l'un ou chez l'autre de nos nombreux amis, et si elle avait eu le pressentiment de quelque chose d'extraordinaire, elle aurait évidemment repoussé cette idée à cause de cette réticence si contraire à mes habitudes.

Cette fois, il était évident que nous étions attendus et que notre repas avait été commandé à l'avance, sauf en ce qui concernait les vins. Les abat-jour roses dissimulèrent miséricordieusement ma confusion soudaine lorsque je pris place entre eux deux. Je me sentais horriblement mal à l'aise et intimidée. Mais le dîner commença immédiatement et jusqu'à ce qu'on apportât le café la conversation resta générale et sans aucun intérêt particulier. Mon état nerveux empirait.

Tout à coup, avec l'habitude bien ancrée qu'il avait de négliger toute explication préalable, Joseph Conrad commença de parler, les mots se succédant avec rapidité. Ma mère étonnée et fort déconcertée se tourna vers moi pour me lancer un regard plein de reproche. J'avalai ma salive et caressai sa main posée sur la table. Il m'était impossible de parler. Elle sourit un peu tristement quand il se mit à expliquer qu'une des raisons principales de cette hâte extrême était qu'il n'avait pas longtemps à vivre et que d'ailleurs nous n'aurions pas d'enfants. Il termina en demandant que les fiançailles soient très courtes et en manifestant l'intention qu'il avait de m'emmener à l'étranger immédiatement et pour un temps indéterminé.

Après ce discours, il s'adossa à son fauteuil d'un air résolu, alluma une cigarette, et se retourna vers moi avec un large sourire qui faisait briller ses dents blanches.

L'affaire était terminée, en ce qui le concernait ; mais ma mère n'avait pas encore recouvré ses esprits et elle était

franchement stupéfaite. Pas d'enfants? Alors à quoi bon se marier? Et quel était le mal qui allait abréger une vie, paraissant au premier observateur venu tout aussi normale que celle de la plupart des hommes?

Elle était encore tout étonnée quand nous arrivâmes à la maison. Les deux arbitres de ma destinée prirent congé l'un de l'autre silencieusement. Un rapide serrement de mains, un profond salut et un large coup de chapeau et mon futur mari quitta notre compartiment sans un regard en arrière. J'attendais que l'orage éclatât, me sentant pleine de remords pour mon apparent manque de confiance, car j'entrevoyais des difficultés sans fin dans l'ordre des explications. Mais ma mère, bien que ses joues demeurassent animées, ne fit aucune allusion à mes fiançailles jusqu'à ce que nous fussions rentrées chez nous. Là, elle fit au reste de ma famille l'annonce dramatique que voici :

« Jessie s'est fiancée avec le Capitaine Conrad, ce marin étranger et... elle se mariera dans six semaines. Laissez-moi aller me mettre au lit. »

De nouveau, l'étrangeté de la situation me saisit. La surprise de ma famille était aussi complète que l'avait été celle de ma mère, mais la part que j'y avais prise semblait échapper à l'intelligence des miens. Ma sœur aînée se leva pour accompagner ma mère en haut et les plus jeunes gardèrent le silence. Je m'échappai trop émue pour dire quoi que ce fût, et brûlant d'être seule.

Étant données la perspective d'une mort prochaine me privant d'un mari et la signification de sa décision de ne pas avoir d'enfants, il fallut plusieurs jours pour réconcilier ma mère avec l'idée de mon mariage. Enfin je parvins à lui expliquer que la perspective de cette mort prochaine n'existait que dans l'imagination du patient et n'avait aucun sens, sinon qu'il avait failli mourir au Congo alors qu'on le transportait à la côte.

Ma mère accepta cette explication et s'habitua peu à peu à cette idée, malgré les préjugés assez forts qu'elle avait contre les étrangers. Cela était beaucoup plus commun en 1896 que maintenant. Mes six semaines de fiançailles furent une période troublée, qui exigea de ma part beaucoup de

tact et de patience. Ma désertion du nid n'était pas approuvée du tout. Nombreuses furent les piqûres d'épingles administrées avec dextérité et je finis par aspirer ardemment à la fin de ces fiançailles et à l'accomplissement de ma destinée... Il y avait une merveilleuse perspective de voyages dans un lointain indéterminé. Je n'avais aucun regret ; nos nombreuses rencontres durant ces six semaines ne firent que cimenter les liens formés entre cet étranger et moi. En très peu de temps mon instinct maternel tout entier fut concentré sur l'homme que j'allais épouser, il devint pour moi un fils autant qu'un mari. Et cette harmonie dura toute notre vie d'époux.

Dès cette époque j'avais fait la connaissance de plusieurs très bons amis qui avaient connu Joseph Conrad depuis qu'il habitait l'Angleterre, certains depuis plus longtemps que les autres ; mais il était aisé de voir que tous avaient pour lui la plus profonde affection. Les plus anciens parmi ceux-ci étaient Mr. et Mrs. Hope avec leurs jeunes enfants, Mr. et Mrs. Edward Garnett et David, qui devinrent aussitôt mes amis personnels ; Mr. John Galsworthy et Mr. E. L. Sanderson. Ces deux derniers avaient été des passagers sur le voilier *Torrens*, l'avant-dernier bateau sur lequel avait servi Joseph Conrad pendant sa vie de marin.

Après avoir fait la connaissance de ces chers amis, je sentis que je comprenais bien mieux mon futur mari. Mais il ne faut pas que j'oublie de nommer Mr. et Mrs. Krieger. Ils m'acceptèrent immédiatement sans la moindre restriction, comme le firent les chers Hope et les deux anciens passagers du *Torrens*. J'appris par eux quelques incidents intéressants sur ce voyage si important.

Je crois que ce fut pendant cette traversée que les deux jeunes gens occupaient une cabine en commun et furent souvent cause d'un grand émoi à bord par suite de l'habitude qu'ils avaient de laisser leur hublot ouvert. Une collection variée de vêtements, de souliers, de livres, etc..., sortait de temps en temps par ce hublot puis flottait avec impertinence à la surface de la mer, dans le sillage du navire. Mais il semble qu'aucune de ces pertes ne réussit à les corriger et plus d'une fois le hublot béant permit à la mer d'inonder la cabine

et de prendre des libertés avec leurs papiers et leurs vêtements.

Un événement tragique à bord fut le suicide du docteur, qui souffrait de quelque maladie interne ; il avait absorbé une dose massive de somnifère, sans se soucier autrement des nombreux passagers confiés à ses soins. Mr. Sanderson passa la nuit entière auprès de sa couchette sans se douter que l'âme du pauvre docteur s'était déjà envolée.

Joseph Conrad lui-même me raconta un incident assez divertissant de ce voyage. Deux pudiques vieilles demoiselles avaient imprudemment attaché un sac de linge sale trop près de la lampe de leur cabine : le résultat fut que ce sac prit feu. Elles furent grandement indignées quand deux jeunes midships imberbes reçurent l'ordre de pénétrer dans leur cabine pour éteindre les flammes. Les deux vieilles demoiselles firent d'amers reproches à l'officier de quart. On aurait dû, au moins, par déférence pour leur sexe, leur envoyer un homme d'un âge plus respectable au lieu de ces gamins. Mon mari aimait beaucoup à raconter cette histoire pour tourner en ridicule la fausse modestie du sexe auquel j'appartiens. Je riais toujours parce qu'il terminait infailliblement par l'histoire du plombier plein de tact qui, ouvrant par hasard la porte d'une salle de bains dans laquelle se trouvait une dame en train de se baigner, eut la présence d'esprit de se retirer avec un : « Oh ! pardon, *Monsieur*. »

Ce fut aussi durant ce voyage que fut commencé le manuscrit de *La Folie Almayer* et c'est grâce aux encouragements de ces deux passagers que le livre terminé fut soumis à Mr. Edward Garnett, lecteur à cette époque pour Mr. T. Fisher Unwin. Mr. Edward Garnett fut le seul, parmi les anciens amis de Joseph Conrad, à laisser entendre que le mariage n'était pas une entreprise raisonnable pour l'auteur de cette histoire.

Ses objections, comme je le sus plus tard, ne visaient pas du tout ma personne, mais il avait une notion fort exacte et fort complète de l'être étrange qui comptait s'unir par les liens du mariage à une étrangère beaucoup plus jeune que lui. Je suis heureuse de savoir qu'il changea d'opinion après avoir fait avec moi plus ample connaissance et qu'il convint même que j'étais la seule femme à qui il fût possible d'être

la compagne de son génial ami. Je ne me rendais pas compte, à cette époque, de la valeur du compliment, mais j'ai mieux compris par la suite ce qu'il pouvait contenir de vérité. Joseph Conrad lui-même a souscrit à cette opinion de son ami bien, bien souvent. Et c'est l'unique consolation qui me reste après onze années de veuvage.

Je m'accorde un certain mérite initial, car je signai ce contrat avec la ferme volonté de laisser mon mari aussi libre virtuellement que si nous n'avions pas échangé l'anneau symbolique. Ce fut de ma part une véritable intuition de deviner que cet homme considérerait toute atteinte à sa liberté comme une chose à la fois désagréable et irritante, et précisément, grâce à cette juste appréciation, je fus capable de conserver jusqu'à la fin son attachement et sa fidélité. Ses réactions envers cette loi que je m'étais imposée variaient d'ailleurs suivant l'humeur où il se trouvait. Parfois il ne restait absent que quelques heures et me bombardait littéralement de longs télégrammes anxieux ; d'autres fois, il prenait refuge dans sa « liberté » reconnue et se refusait à me faire savoir où il était et à quel moment il comptait revenir.

Un jour, deux ans après notre mariage, il quitta la maison de bon matin pour aller faire ses adieux à un jeune ami qui partait ce jour-là pour la première étape d'un voyage en Amérique. Je pensais qu'il reviendrait au bout d'une heure ou deux. Imaginez mon inquiétude quand l'heure du déjeuner passa sans qu'il reparût. Au début de l'après-midi, fort anxieuse, je m'acheminai vers la petite gare locale et j'entrepris de poser quelques questions à l'unique porteur de la station.

L'homme en appela longuement à sa mémoire, repoussant sa casquette en arrière et se grattant la tête avant de se décider à me donner de complètes informations sur la disparition de mon seigneur et maître. « Oh ! oui, madame, j'ai vu Mr. Conrad ce matin, avec Mrs. Hope et le jeune monsieur. Il est parti en ville avec eux, voilà. »

Avant la fin de nos six semaines de fiançailles, mon futur mari m'avait gratifiée d'une autre surprise. Il trouvait très dur de renoncer à la mer et son imagination s'enflamma, ses vieilles aspirations se réveillèrent quand il apprit qu'à

Grangemouth se trouvait une vieille embarcation de bois qui n'attendait qu'un acquéreur. Il fallut à toute force que j'allasse avec Mr. Hope et lui inspecter ce bateau.

Une fois de plus notre petit chaperon fut réquisitionné et nous fîmes le voyage le long de la côte est, dans le vapeur *Forth*. Moi, en tout cas, j'appréciai intensément le voyage, le premier que je faisais de cette importance sur un bateau à vapeur, et la petite fille aussi. Joseph Conrad et « Ethelinda » étaient déjà à cette époque de grands amis et on pouvait les voir arpenter le pont, bras dessus, bras dessous. Je faisais tous les soirs le quatrième au whist avec le capitaine du navire, Mr. Hope et un autre infortuné capitaine qui allait dans le nord pour assister à une enquête sur la perte de son bâtiment.

Ce voyage fut un intermède très agréable et me procura pardessus le marché une joyeuse semaine de vacances ; mes nerfs commençaient à se ressentir de l'effort que je faisais pour dissimuler combien il me tardait de voir arriver le grand jour de mon mariage.

Quand nous parvînmes à Grangemouth, au cours d'une brève après-midi ensoleillée de février, notre enthousiasme se refroidit. Le bateau était amarré à quai, un grand nombre de mouettes posées sur ses mâts. Ces oiseaux se mirent à voler tout autour de nous, furieux de notre approche ; évidemment, pour eux, leur droit sur le navire était hors de question. Mr. Hope secoua la tête en indiquant d'un geste dramatique les mâts et leurs occupants emplumés : « Je n'aime guère celà, mon cher vieux. Ce bateau doit être ici depuis fort longtemps pour que ces mouettes aient, à ce point, l'air d'être chez elles. »

A bord régnait la désolation. Le salon avait été le siège d'une destruction gratuite et sauvage. La grande banquette qui occupait presque toute la longueur de la salle avait été éventrée, les couchettes de bois arrachées et les charnières des hublots brutalement disloquées. Il y avait vraiment un air de mauvais présage sur tout le bateau. Quelque chose de fatal et de sinistre que nous sentîmes tous. Aussi jugeâmes-nous que c'était seulement l'accomplissement d'une funeste destinée quand nous apprîmes quatre ans plus tard que la barque

Windermere s'était perdue corps et biens au large de Douvres.

Ce n'était que trois jours après notre retour que devait avoir lieu notre mariage. Mon modeste trousseau avait été terminé et emballé dans deux malles marquées à mes nouvelles initiales. (J'ignorai qu'on y eût versé du riz, ce qui devait me trahir à la douane.) Le grand jour parut enfin sans un nuage au ciel.

En cette occasion également, Joseph Conrad se réfugia dans une attitude des plus dégagées. Il commença par me faire attendre exactement une demi-heure, et lorsque ses deux amis eurent enfin réussi à le faire partir, il perdit encore du temps à discuter inutilement avec le cocher. Quant à moi, j'étais presque malade de ce retard et je me réjouis quand la cérémonie eut pris fin et que nous nous dirigeâmes vers un petit restaurant de Victoria où nous déjeunâmes tous les cinq. Ma mère était la seule personne de ma famille qui fût présente et j'étais touchée de voir les pitoyables efforts qu'elle faisait pour rester calme. Pourtant, le déjeuner prit fin et Joseph Conrad signa son testament pour lequel ses deux amis lui servirent de témoins. Puis ceux-ci partirent. Mr. Krieger m'avait offert un ravissant bouquet de roses hâtives, rouges et blanches aux couleurs de la Pologne. A mon grand regret il me fallut les abandonner, car mon mari refusa catégoriquement de me permettre de les emporter. Nous devions encore passer chez ma mère pour couper le gâteau de noces et faire nos adieux à ma famille.

J'ai souvent pensé avec amusement à la comique détresse que manifesta mon mari le jour de notre mariage, quand tous mes nombreux frères et sœurs commencèrent de se lamenter au moment du départ.

« Grands dieux, si je m'étais attendu à cela je... Hé bien je ne vous aurais jamais épousée », dit-il avec une expression de souverain dégoût.

Nous dînâmes à Overton ce soir-là, puis nous fîmes à pied le court chemin qui nous séparait de l'appartement de garçon que Joseph Conrad avait retenu pour notre dernière nuit en ville. Avant tout, je m'attaquai à un grand tas d'habits d'homme qu'il me fallait d'une façon ou d'une autre insérer dans mes malles arrivées depuis la veille. Somme toute, je réus-

sis fort bien et les malles engloutirent sans effort les dernières paires de chaussettes. Subrepticement j'en profitai pour me débarrasser d'une quantité de riz qui en disait trop long.

Cela fait je m'assis à table et pris ma part du tas de lettres qu'il fallait expédier avant de quitter l'Angleterre. Je découvris que la plus grande partie de ce tas était formée par nos deux photographies et une liasse de faire-part étrangement formalistes et conventionnels de l'événement du jour. Ma crainte augmenta et je me sentis intimidée et déconcertée. Mais mon mari ne me laissa pas le temps de m'absorber dans mes pensées personnelles, il poussa devant moi une pile d'enveloppes et attira mon attention sur une liste d'adresses inscrites dans son carnet. Cela me donnait soif de lécher tous ces timbres, mais enfin cette corvée se termina et notre larmoyante logeuse apparut avec le plateau du thé, qui fut le très bien venu.

Après cela mon étrange mari insista pour aller mettre ce tas de lettres à la poste le même soir. Il ne tint aucun compte de mes protestations. (Il était deux heures du matin et elles auraient aussi bien attendu quelques heures de plus.) Quand il referma la porte sur la rue, la tringle du rideau tomba par terre et nos fenêtres brillamment éclairées illuminèrent la rue.

Le lendemain matin, ou plutôt sept heures plus tard, nous étions prêts à partir pour la première étape de notre grande aventure. Ma mère avait décidé de venir nous retrouver pour le déjeuner et de nous accompagner ensuite à la gare de Waterloo. J'avais reçu les ordres les plus formels pour qu'il n'y eût de ma part ni larmes, ni manifestations d'émotion. J'étais assez préoccupée parce que je sentais que cette réserve serait aux yeux de ma mère un sujet de reproches éternels. Elle se tenait à la portière du compartiment, et derrière le dos de mon mari je me tamponnais les yeux lorsque le train s'ébranla, puis je me retournai vers lui, les yeux secs et tout à fait calme. Que cette petite tromperie me soit pardonnée !

Un incident me troubla beaucoup durant ce voyage à Southampton. Nous passions à travers un long tunnel, il n'y avait pas de lumière dans notre compartiment et nous étions assis

l'un en face de l'autre dans une attitude des plus convenables. Tout à coup une épouvantable détonation éclata quelque part, tout près de nous, et le compartiment fut momentanément rempli d'une lueur aveuglante. Je fus effrayée et pendant une seconde une peur intense me priva de voix. Ce fut alors que je compris dans quelle grande aventure je m'étais lancée d'un cœur si léger et combien l'homme que j'avais épousé m'était inconnu. Et s'il se trouvait être membre de quelque société secrète? L'éclair et l'explosion semblaient provenir de notre propre compartiment, mais il n'avait été accompagné d'aucun son. Je retins ma respiration, le train sortit du tunnel, et la lumière du jour, enfin, remplit la voiture ; il me sourit, évidemment sans la moindre trace de préoccupation. J'avais honte de lui avouer la cause de ma soudaine terreur, mais je pense que ma figure me trahit. Je m'expliquai tant bien que mal, « Stupide petite fille ! Ce n'était qu'un signal à cause du brouillard, pour prévenir les ouvriers qui travaillent sur la voie. » Mon soulagement était presque douloureux, mais je résolus de ne pas entreprendre une explication plus complète. Mon instinct m'avertit qu'on aurait pu s'y tromper. Il aurait pu croire que je me méfiais de lui et d'ailleurs mes sentiments étaient trop imprécis, trop vagues pour qu'il me fût possible de les exprimer.

Pendant le reste du voyage, il cessa d'être absorbé et fut le compagnon charmant qu'il savait si bien être. Je me souviens qu'il rit de bon cœur de ma modeste requête d'avoir un peu d'argent français. Il m'en donna aussitôt et me demanda en plaisantant si je ne voulais pas aussi mon billet.

Les quelques heures qui suivirent furent si pleines de nouveauté et de plaisirs que je n'eus pas le temps de m'appesantir sur mon émoi récent dans ce compartiment du train. Je m'étais donc embarquée dans une grande aventure où tout était nouveau. Il y eut la première vision des docks à Southampton et notre lent dîner à l'hôtel. J'avais horriblement faim et je ne voulus rien écouter des conseils qu'on me donnait sur le choix des différents plats. Certainement, ce dîner fut pour le moins peu judicieux. Mon compagnon, qui ne manquait pas d'expérience, jetait sur la mer des regards anxieux et je crois sérieusement qu'il avait presque résolu de rester à

Southampton, dans l'espoir d'avoir le lendemain une meilleure traversée. Je pense que ce fut une taquinerie de ma part qui le décida à s'en tenir à notre projet primitif; à minuit donc, nous montâmes à bord.

— Une mauvaise nuit, monsieur, remarqua le capitaine, qui se dirigeait vers le pont. Nous y serons en plein dès que nous serons sortis.

Mon nouveau mari me regarda avec un drôle d'air et nous nous dirigeâmes vers notre cabine qui donnait sur le pont.

Déjà les quelques passagers gagnaient rapidement leurs couchettes respectives. Un très gros homme m'amusa énormément quand le bateau fut parti. Il se tenait sur le bastingage en proie aux affres du mal de mer; enfin, se méfiant des services que pourraient lui rendre ses jambes dans l'accomplissement de leur fonction naturelle, il se mit à quatre pattes pour regagner sa tanière. Le deuxième stade de mon aventure avait commencé sous de mauvais auspices. A la porte de notre cabine, je me retournai pour regarder une dernière fois les rivages de mon pays natal avant qu'ils ne disparussent, perdus dans la pluie et dans l'obscurité[1].

JESSIE CONRAD[2]

Traduction de MARGUERITE DE GINESTET

---

1. La vie du ménage Conrad devait être très heureuse. Madame Conrad devint pour son mari la collaboratrice la plus dévouée. Elle se consacra tout entière à son foyer et à ses enfants, et pendant de longues années assuma la tâche, fort absorbante, de secrétaire du grand écrivain.

2. Copyright by Gallimard.

GRANDEUR, DÉCADENCE ET SURVIE DE L'IDÉE SLAVE

Le mot « panslavisme », qui — chose curieuse — existe dans toutes les langues européennes, sauf en russe, est une trouvaille de la diplomatie du siècle dernier. L'Autriche l'a passé à l'Allemagne, l'Allemagne à la France et à l'Angleterre ; si bien qu'il a fini par appartenir à cette terminologie commune qu'on peut appeler l'espéranto des chancelleries. Chacune y mettait d'ailleurs une signification qui lui était propre. Pour Vienne, c'était la hantise de l'attraction de masse exercée par la Russie sur les sujets slaves des Habsbourg. Pour Berlin, une manœuvre tendant à dresser un barrage slave sur la route d'Asie. Pour Londres, un des aspects de la rivalité anglo-russe dans le Proche-Orient. Pour la France, l'aspect européen de la question d'Orient. Pour tous, la formule d'un explosif mal connu mais certainement capable de ruiner cet équilibre continental que des générations de diplomates s'essoufflaient à maintenir.

A ces définitions intéressées ou conventionnelles, toutes fondées sur la possibilité d'une mobilisation slave en faveur de l'impérialisme russe, de bons connaisseurs des choses de l'Orient européen ont périodiquement opposé les mises au point de leur expérience. Dès 1846, un retentissant article de Cyprien Robert concluait à l'inexistence de ce genre de panslavisme, mot imaginé pour discréditer les véritables buts du slavisme : s'il y avait eu un « panslavisme », il n'eût pu être qu'anti-russe.

Cette idée simple et aisément démontrable n'a pas réussi à renverser un courant d'opinion qui est arrivé, jusqu'à notre génération, à peu près tel qu'il était sous Louis-Philippe. Aujourd'hui, nous avons en main les données nécessaires pour faire le « corrigé » de la somme de jugements et de prévisions rendus publics par les quelques trente volumes que notre ministère des Affaires étrangères a déjà consacrés aux origines de la Guerre mondiale et qui portent sur un demi-siècle. Cette critique dépasse l'intérêt d'un problème historique : elle nous mènera à des conclusions de la plus proche actualité.

*
* *

L'idée d'une solidarité slave a cheminé d'abord par les sentiers (fort peu fréquentés des masses) de la philologie et de la littérature. Le prodigieux labeur de l'école historique allemande au XIXe siècle a été pour les savants slaves une révélation et un stimulant. Le *sanctus amor patriae dat animum*, qui servit d'épigraphe aux *Monumenta Germaniae historica*, inspira les travaux d'érudition tchèque : ceux-ci passionnèrent à leur tour les autres Slaves et leur communiquèrent cet orgueil de race que la science allemande étalait avec une inlassable débauche de textes et de compilations. Historiens, linguistes et poètes rivalisèrent, les uns pour exhumer, les autres pour exalter un passé merveilleux enlisé sous un millénaire d'ingratitude ou d'oubli. Ces accents de triomphe trouvèrent un joyeux écho de Laybach à Sofia, de Cettigné à Cracovie. On crut à l'existence d'une souche commune sur laquelle reverdirait, un jour, un arbre assez vaste pour abriter toutes les tribus de nom slave. Un poète croate, Préradovitch, évoquait la « toute puissante Slavie » et la « clameur immense de ses forces secrètes », cependant que des historiens de Bohème découvraient deux documents — reconnus par la suite apocryphes — établissant qu'à l'époque où les Germains portaient encore des peaux de bêtes, les Tchèques avaient déjà une poésie. Sur ces mythes, Renan jeta sa dédaigneuse boutade : « La philologie comparée transportée sur le terrain de la politique ».

Les « Congrès slaves » du XIXe siècle entretinrent, sous couleur de géographie, de linguistique ou de folklore, cette effervescence des élites, avec le secret dessein de préparer les voies à la libération des peuples soumis à la domination de Vienne et de Budapest. Seuls, les esprits clairvoyants pouvaient deviner dans cette propagande d'allure académique le germe des forces élémentaires qui balaieraient un jour l'œuvre du Congrès de Vienne. Les masses restaient indifférentes et la diplomatie officielle, siégeant au Congrès de Paris et de Berlin, portait aux aspirations des peuples slaves des coups répétés et qu'on pouvait croire irréparables.

Aussi bien, le premier moment d'enthousiasme passé, les promoteurs de l'idée slave cherchèrent-ils dans le rappel d'une même origine des arguments et des appuis nouveaux en faveur de leur émancipation nationale, beaucoup plus que les bases d'une union politique ou d'une civilisation commune, d'autant plus chimérique que tous les Slaves (hormis un secteur de l'opinion russe) voyaient dans l'assimilation de la culture occidentale la première condition de leur relèvement.

C'est ici qu'entre en scène, non le « panslavisme », expression vide de sens, mais la « slavophilie » russe, qui, bien loin de renforcer les courants de solidarité slave, allait, au contraire, leur opposer un obstacle vertical. L'école slavophile russe, qui se forma à la fin de la première moitié du XIXe siècle (disons, avec les Russes, « dans les années 40 »), a pour point de départ inavoué les idées de Rousseau sur la perversion de la civilisation occidentale. C'est une réaction contre le « cosmopolitisme » français et la philosophie de Schelling. Au moment où Tchèques, Croates et Slovènes voyaient dans le slavisme une étape sur la voie de l'émancipation, la Russie de Dostoïewski et de Danileski y cherchait un rempart contre l'intrusion de la pensée occidentale. Elle reprochait aux peuples qui prétendaient à l'hégémonie spirituelle de l'Europe, d'avoir succombé aux déformations du rationalisme ou de l'individualisme : luthéranisme allemand, libéralisme anglais, égalitarisme français. Aux peuples slaves, tard venus de l'histoire, l'école slavophile offrait une éthique russe de fraternité et une mystique providentielle.

C'est le message qu'elle leur apportait par la voix du poète Khomiakov : « N'aie pas d'orgueil vis-à-vis de Belgrade, ô toi Prague, capitale des pays tchèques. Ne méprise pas le sanctuaire bohème de Vysehrad, ô toi, Moscou, la ville aux coupoles dorées ! »

Rien n'est dangereux comme une métaphore jetée dans les remous de la vie internationale. Pouchkine avait un jour écrit ce vers malencontreux :

Les ruisseaux slaves viendront-ils tous se fondre dans l'océan russe ?

Il n'en fallut pas davantage pour accréditer l'idée que la Russie s'attribuait une mission divine, consistant à libérer ses frères de race pour les grouper autour d'elle. Quand les Russes parlaient de « slavophilie », l'Occident s'obstinait à entendre « panslavisme ». C'étaient, cependant, deux choses bien différentes. Un folklore et un mythe historique ne suffisent pas à créer une communauté d'intérêts politiques. Pas même un « front de culture ». Comme l'observait un occidentaliste russe, Pypine, « avant d'imposer une civilisation slave, il eût d'abord fallu la créer ».

A vrai dire, il existait un point sur lequel les effusions slavophiles rejoignaient l'impérialisme russe et servaient ses desseins. C'était la politique balkanique, le destin des Serbes, des Bulgares et des Monténégrins ; autrement dit des Slaves de religion orthodoxe. Des autres, mieux valait ne pas parler à Pétersbourg, où l'on regardait les Polonais comme des « traîtres », les Tchèques comme les boutefeux de la démocratie en Europe orientale ; les Slovaques, les Slovènes et les Croates comme les fourriers du catholicisme. En somme, sur cinquante millions de Slaves non russes, une dizaine seulement — ceux qu'on appelait les *bratouchki* (petits frères) — intéressaient la Russie. Ce n'est point là du « panslavisme ». C'en était néanmoins assez pour tenir les chancelleries en alerte. Pour s'assurer la maîtrise de la péninsule balkanique, Pétersbourg joua alternativement la carte serbe et la carte bulgare, sans voir dans le mouvement d'émancipation de ces États autre chose qu'un atout de la diplomatie russe en lutte avec l'Autriche. Dans son candide égoïsme, le tsarisme considérait les Slaves orthodoxes comme

les défenseurs naturels de ses intérêts, fût-ce aux dépens des leurs.

Aucun de ces peuples n'était, à vrai dire, dupe de cette exploitation politique d'un lien sentimental. Ils retenaient du concours russe ce qui pouvait servir leurs aspirations, mais se refusaient à tenir le rôle de chevaliers servants. Par là s'expliquent les chassés-croisés diplomatiques des Balkans : à la fin du siècle dernier, on vit les Serbes s'appuyer sur l'Autriche contre les Bulgares soutenus par la Russie ; c'était l'inverse à la veille de la guerre mondiale. Un journal serbe, le *Videlo*, exprimait vers 1890 ce que beaucoup d'hommes d'État balkaniques pensaient, mais se gardaient d'avouer : « Nous avons étudié avec attention les écrits des champions de l'idée slave en Russie et chez les autres nations slaves. Il y a, dans ces écrits, beaucoup de phrases sur la « liberté » et l' « unité » des peuples slaves. Et parmi nous des gens se sont trouvés qui, dans l'inexpérience de la jeunesse et l'enthousiasme de la poésie, ont cru que la fraternité slave était un temple commun où chacun de nos peuples avait l'autel de sa liberté... La chose serait peu grave si l'idée slave n'était qu'une chimère. Mais, en réalité, elle est aussi l'instrument inattendu qui permet à un État slave puissant d'opprimer ses « frères ». Plus une nation est faible, éloignée de la forme étatique, plus elle est attachée à l'idée slave. Il est bien significatif que le peuple qui lui est le plus fidèle soit en même temps le plus isolé et le plus impuissant : le peuple slovaque. »

Le mouvement des nationalités allait, en effet, entraîner les peuples slaves à une allure toute différente vers des objectifs beaucoup moins abstraits. Le temps des aèdes et des philologues était passé. Il ne s'agissait plus pour eux de recenser un patrimoine commun, mais de travailler à leur propre destinée. C'était la question de leur futur État et de ses frontières qui se posait, avec une précision d'année en année plus agressive.

Or, s'il était deux notions étrangères au slavisme russe, c'étaient bien celles d'État et de frontières. Maintenue dans les cadres de l'opposition, l'école slavophile n'avait aucune vue constructive. Les forces qu'elle avait plus ou moins inconsciemment déchaînées étaient avant tout antiétatiques.

L'État, c'était l'Autriche pour les Tchèques, la Hongrie pour les Croates, la Turquie pour les Serbes du Sud. Et c'était la Russie elle-même ou la Prusse pour les Polonais.

Quant à ce que pourraient être un jour les frontières des États slaves libérés, les milieux dirigeants russes n'en avaient pas la moindre idée. On trouve, dans les Mémoires du président Masaryk, une suggestive anecdote. Pendant la guerre, M. Masaryk eut, avec le général Alexeieff, chef d'état-major de l'armée russe, une conversation sur les buts de guerre de la Russie. Il fut stupéfait d'entendre le général formuler l'espoir que la victoire des Alliés porterait les Tchèques à Fiume et les Serbes à Uzhorod (Russie subcarpathique). Une pareille ignorance eût suffi à faire refuser un candidat au baccalauréat.

Ainsi, au fur et à mesure que les aspirations nationales des Slaves se profilaient avec plus de netteté sur la carte, le souvenir était sacrifié à l'avenir, le slavisme relégué dans les revues savantes et les parlottes des songe-creux. A la mystique providentielle russe se substituait l'idée d'un bouleversement territorial, à base de démocratie. Cette conception devait, naturellement, subroger la France républicaine ou libérale à la Russie impériale, comme puissance émancipatrice des petites nations. Dès 1848, un agent français à Belgrade, Fabre, doué d'une lucidité vraiment prophétique, annonçait cette substitution : « La France, écrit-il, se trouve, vis-à-vis de l'Europe orientale, dans des conditions essentiellement neuves. Non pas à cause de la forme nouvelle de ses institutions, mais parce que les luttes des partis font place, en Europe, aux luttes de races ; parce qu'il ne s'agit plus de faire gouverner les États plus ou moins libéralement dans les limites de 1815, mais parce qu'il s'agit de les voir déchirer eux-mêmes cette carte de l'Europe, qui nous était odieuse, pour rejeter les gouvernements des minorités conquérantes et les remplacer par le gouvernement des masses ; pour détruire la géographie politique, résultant de l'agression, de la conquête, du despotisme, et inaugurer le principe plus logique et plus moral de l'ethnographie. »

Lorsque la Russie vint au secours de l'Autriche pour écraser les Hongrois révoltés, l'attitude du Gouvernement de

Belgrade, refusant de participer à cette répression, apporta une première confirmation à ces pronostics. « J'ai trouvé, dit Fabre, le Gouvernement serbe d'accord avec moi dans ce double objet de protester, par sa scission, au nom de l'idée nationale, *contre le premier acte de panrussisme* et de se retirer plus que jamais en emportant l'idée nationale, palladium de l'avenir slave du Midi, sous le manteau des Turcs. »

Si la Russie avait donné le branle sentimental aux aspirations slaves, si les Tchèques en avaient dégagé les éléments éducatifs d'une science et d'une conscience slaves, il était réservé aux Serbes, en possession d'un État libre, de leur imprimer le train brutal qui allait précipiter les bouleversements. Ici encore, notre consul Fabre avait vu juste : « Un mot d'accord avec la Serbie, disait-il en 1848, est plus sûr qu'une alliance avec la Turquie. Liez-vous à l'avenir et non au passé ».

C'est donc sous l'influence des Slaves du Sud que le slavisme entra dans sa phase révolutionnaire. Il trouva en Hongrie le climat oppressif qui exaspéra cette évolution : le début du xxe siècle est marqué, en Croatie, par une série de procès et d'attentats qui révélèrent au monde les progrès de l'activisme yougoslave et l'accumulation des matières inflammables sous le trône des Habsbourg. L'Europe eut, dès lors, le sentiment que c'était dans cette région qu'allait se dénouer la lutte millénaire entre le slavisme et le germanisme. Et ce fut, en effet, en Bosnie, d'un foyer d'irrédentisme yougoslave, que jaillit l'étincelle qui allait embraser le continent. Partie des cimes spéculatives de l'érudition, l'idée slave aboutissait aux coups de feu tirés à bout portant, par un étudiant herzégovinien, sur l'héritier de l'empire d'Autriche dans une rue de Sarajevo. Quand le président du tribunal interrogera les auteurs de l'attentat sur les mobiles de leur acte, ils répéteront avec un fatalisme obsédant : « François-Ferdinand était l'ennemi des Slaves ».

En apprenant la mise en demeure du Ballplatz au Cabinet de Belgrade, Nicolas II télégraphia à son ministre : « Dites aux Serbes qu'ils peuvent compter sur moi ». Sur ce message historique se referme le cycle romantique de la solidarité slave. C'est en mémoire de cette décisive et suprême solidarité

qu'au bout de dix-neuf ans le drapeau impérial flotte encore à Belgrade sur l'ancienne légation russe, non loin de laquelle reposent les cendres du général Wrangel, veillées par la pieuse gratitude d'un peuple entier.

En 1848, les Slaves avaient, par un paradoxe de leur destinée, presque tous combattu pour une cause étrangère, sinon opposée au slavisme. En 1914, du moins, ils se répartirent entre les deux camps : Russie, Serbie et Monténégro, d'un côté ; Bulgares, Slaves d'Autriche, de Hongrie et d'Allemagne de l'autre. Les Tchèques, il est vrai, sabotèrent la défense de la monarchie dualiste. Mais celle-ci ne manqua pas de soutien parmi ses allogènes. Raditch, russophile, Slave cent pour cent et poète par surcroît, appela — en vers — aux armes contre le tsar ses frères d'Autriche et de Hongrie :

> ...Tous persécutés jusqu'au sang par l'Orient,
> Tous ayant reçu leur foi de Rome,
> Tous ayant leurs champs baignés par le Danube.

Il est vrai que ce même Raditch, lorsque les choses tournèrent mal pour les empires centraux, rassura ses amis, inquiets du sort réservé à la Croatie : « Ne craignez rien, leur dit-il ; il ne peut rien nous arriver tant que la Russie existe ». Cette candide inconséquence, c'est un peu toute l'histoire du slavisme, accommodé par chaque peuple au train quotidien de sa politique. La guerre même ne changea rien à ces errements. La Russie déçut son alliée serbe en souscrivant le pacte de Londres, qui démembrait à contre-sens le littoral dalmate au profit de l'Italie, faute de savoir qu'il y avait des catholiques en Dalmatie méridionale et des orthodoxes en Dalmatie du Nord. Toujours l'ignorance de la géographie slave ! Pilsudski leva une légion polonaise contre la Russie et les Bulgares firent aux Serbes une guerre inexpiable. Il est vrai que, dans la dernière période de la mêlée, des légions se constituèrent où les Slaves d'Autriche-Hongrie se retrouvèrent pour la défense de leur propre cause. Mais cette cause, ce n'était plus le slavisme. C'était la liberté.

La liberté allait leur être rendue par le traité de 1919-1920. La vérité oblige à dire qu'ils la doivent presque autant à l'effondrement de la Russie impériale qu'à la victoire des

Alliés. Le tsarisme a plus fait, en disparaissant, pour l'indépendance des peuples slaves, que le romantisme slavophile de trois générations moscovites. En succombant, la vieille Russie impériale allait léguer aux Slaves ressuscités ce qui restait de l'idée slave. Elle eût pu leur répéter les belles paroles de Cyrille, sur son lit de mort, à son frère Méthode : « Nous ressemblions à un couple de bœufs qui ont sillonné ensemble un champ de blé ; je m'en vais, mes jours finis, et toi, tu dois continuer notre œuvre commune. »

*
* *

On trouve — et personne ne paraît s'en être étonné — une empreinte très nette de « slavisme » dans un des traités d'après-guerre. Il s'agit des clauses qui attribuent aux Tchèques la Russie subcarpathique, mosaïque ethnique à prédominance russe (ou ukrainienne), qui devait former une « unité autonome » dans le cadre de la République tchécoslovaque. Cette attribution, réclamée par les Ruthènes d'Amérique, fut surtout décidée parce que les signataires des traités virent, dans le Gouvernement de Prague, le meilleur éducateur qu'on pût donner à une population slave dangereusement arriérée. La Tchécoslovaquie devait, en effet, relever en peu d'années cette *Cendrillon* du monde slave qu'est la Subcarpathie : elle a fait du territoire qui lui a été confié, au prix de lourds sacrifices budgétaires, un véritable « front de civilisation ».

*
* *

Une fois en possession de leurs frontières ethno-linguistiques, les peuples slaves n'eurent plus d'autres horizons que ces frontières. Les souvenirs romantiques de leur fraternité raciale ne servirent plus, dès lors, qu'à échauffer l'atmosphère des fins de banquets ou des ouvertures de congrès. C'en était bien fini de la foi naïve dans la possibilité d'une politique internationale spécifiquement slave, différente de celle des autres peuples, sinon dirigée contre eux. D'ailleurs que de contre-indications cette politique eût trouvées sur la carte !

Un ironiste a remarqué, depuis longtemps, que les peuples slaves s'entendent d'autant mieux qu'ils vivent plus loin les uns des autres. Les voisins — Polonais et Russes, Tchèques et Polonais, Serbes et Bulgares — sont ceux qui entretiennent les rapports les plus difficiles. Il en va de même, dira-t-on, dans bien des familles. Mais il y a aussi de redoutables zones de friction, des populations prises entre deux courants slaves opposés : la Silésie de Teschen, la Macédoine, l'Ukraine...

Bref, le slavisme, comme tel, n'entre pas en ligne de compte dans la vie diplomatique. Mais ce serait une erreur de croire qu'il en est tout à fait absent. Avec un peu d'attention on en retrouve la manifestation inavouée, et peut-être inconsciente, dans certaines initiatives, ou, plus nettement encore, dans certaines résistances. Il fut pour beaucoup dans le refus brutal du Cabinet de Belgrade, lorsqu'on le pressa d'assister Wrangel dans sa campagne contre les Soviets. Pour les Yougoslaves, les bolchéviks ne représentent certainement pas le régime rêvé. Mais ce sont des Russes, et on ne veut rien voir au delà.

De même, si le Gouvernement de Sofia a si longtemps différé de reconnaître l'Union soviétique, c'est précisément pour éviter des contacts trop étroits entre Russes et Bulgares, ces derniers étant enclins, par atavisme, à croire que du grand frère slave ne peuvent venir que de bons exemples.

Entre Tchèques et Bulgares, les rapports ont toujours été irréprochables, même au temps où la rivalité serbo-bulgare eût pu y jeter le trouble. Entre Yougoslaves et Tchèques, l'alliance politique se double d'un réseau de liens, plus spirituels peut-être que sentimentaux, mais dont on chercherait en vain l'équivalent entre deux peuples latins ou germaniques. Leurs affinités ont des répercussions inattendues : c'est, par exemple, en Slovénie — la province la plus catholique du royaume, et aussi la plus éloignée de la Russie — que se sont fait entendre les voix les plus pressantes en faveur d'une reconnaissance des Soviets. Pourquoi? Parce que beaucoup de Slovènes ont étudié à Prague et gardé avec les Tchèques une certaine communauté de réflexes et d'idées.

Plus caractéristique encore est le récent pacte d'amitié perpétuelle bulgaro-yougoslave, qui représente, au premier

chef, un « test » de compréhension slave (compte tenu du fait que les Bulgares ne sont pas Slaves, mais slavisés). Construit sur des données politiques assez ténues et qui ne font aucune place au revisionnisme bulgare, ce pacte est essentiellement « idéologique », dans l'acception positive du mot. Par là, il se distingue de la plupart des traités, conventions ou accords fondés sur des garanties d'intérêts ou de frontières. Au temps où ils se combattaient, Serbes et Bulgares ont toujours tenu leur lutte pour « fratricide ». Vaincue et diminuée en face d'une Serbie victorieuse et quadruplée, la Bulgarie n'avait qu'une alternative : s'entêter dans un irrédentisme sans issue ou pactiser avec Belgrade. C'est ce dernier parti, préconisé dès 1919 par Stambolisky, qui a fini par prévaloir. Le différend historique serbo-bulgare, dont la Macédoine fut l'enjeu, est une querelle de famille autour d'un héritage contesté. On peut la régler par les armes, mais aussi en se décidant à vivre sous le même toit. La Bulgarie considère que son entente avec sa voisine lui offre plus de garanties qu'elle n'en tirerait d'une adhésion au pacte balkanique, parce qu'elle tient une entente psychologique pour plus profonde et plus durable qu'un accord à base géographique. C'est peut-être la première « réalisation » diplomatique que l'esprit de solidarité slave ait à son actif.

*
* *

On se doute bien que, sur cette solidarité, ou ce qui en reste, plane une immense inconnue : le sort de l' « idée russe » dans l'Union soviétique.

Cette idée fut étrangère, ou plus exactement odieuse aux fondateurs du bolchévisme. La notion de race leur apparaissait comme foncièrement anti-marxiste. Elle ne pouvait, à l'intérieur, que rebuter les allogènes — rattachés à plus de cent nationalités différentes — et entraver le travail de « brassage » entrepris par la dictature moscovite. A l'extérieur, elle perdait sa raison d'être dès lors que l'État se lançait dans une politique eurasienne, orientant ses destinées vers l'Asie.

Mais des années ont passé. La question des allogènes a perdu — sauf en Ukraine — son acuité primitive. Et depuis 1933,

l'U.R.S.S., renversant les directives originelles de sa diplomatie, a fait sa rentrée sur la scène politique européenne. Ceci est connu. Ce qui l'est moins, c'est le travail de « renationalisation » entrepris sous le régime de Staline et poursuivi avec les moyens qui lui sont familiers. De cette « poussée russe », les témoignages abondent. Le dernier en date est l'éclat donné à la commémoration de la mort de Pouchkine. Nul poète ne fut plus « national » que celui-là, malgré son sang africain. Il a recréé trois siècles de vie russe dans une profusion d'images éblouissantes. Il a rendu plus expressivement qu'aucun écrivain la fièvre d'évasion des hommes de son temps et les nostalgiques tonalités des steppes de son pays. La grande littérature russe commence avec lui, et un de ses compatriotes a pu écrire : « Pouchkine, c'est tout notre patrimoine ».

Or les *Izvestia* (6 juin 1936) nous assurent qu'il a fallu la soviétisation pour que les masses populaires connussent la vraie figure et les œuvres du poète. Elles accablent du même mépris les « vulgaires sociologues », qui font de lui un farouche révolutionnaire, et les « ignares » qui n'ont rien trouvé d'utile à la culture socialiste dans sa poésie.

Nous savons bien que tous les auteurs russes ont eu, dans leur existence, un moment révolutionnaire : Pouchkine, comme Dostoïewski, Griboiedov et Tourguenieff. Mais notre poète eut des prétentions nobiliaires et des complaisances pour l'absolutisme. On n'en a pas moins décidé que le « barine Pouchkine était éligible au Soviet des travailleurs ». Et le Gouvernement a fait traduire ses œuvres dans toutes les langues de l'Union : en tsigane, en karakalpak, en tchoukote, en vogoule, en nanaï, en samoyède, en chliake... j'en passe.

L'ampleur de cet hommage nous laisserait perplexe s'il ne se rattachait manifestement à une politique générale de réhabilitation des valeurs russes. Dans la première idéologie bolchévique, le Russe passait pour l'être nonchalant et sublunaire dont le type était Oblomov, héros d'un célèbre roman de Gontcharov. Oblomov est une sorte de Triplepatte russe, incapable de prendre une résolution et installé dans une existence inutile et paresseuse de propriétaire campagnard. Soit dit en passant, cette image du peuple russe est assez infidèle : elle confond le « coup de lune » avec la veulerie. Le Slave de

Russie manque d'application et d'esprit de suite, mais il est capable d'emballement, de décisions brusques, d'efforts violents, quitte à se déjuger ou se décourager promptement.

Boukharine s'était récemment permis d'évoquer ce type classique et la mentalité à laquelle il a donné son nom, l'*oblomovchtchina*. Violente réaction des journaux staliniens : « Comment, s'exclame la *Pravda*, peut-on traiter d'*oblomovchtchina* ou nation ramollie celle qui a donné naissance à des génies tels que Lénine et Staline? C'est là une conception pourrie. » Le journal voit dans ces perfidies une « flèche empoisonnée du fascisme allemand contre la nation qui a montré au monde la voie de l'affranchissement ».

Un incident du même ordre a ému Moscou l'hiver dernier. Le poète prolétarien Damian Bedny a donné au théâtre Karmerny un opéra-bouffe intitulé : « Les Preux » *(Bogatyri)*, où on tourne en dérision les héros de la légende russe. L'autorité intervint pour exclure du répertoire cette œuvre, accusée de falsifier l'histoire et de prêter une attitude de brutes ou d'ivrognes aux personnages qui incarnent, dans l'imagination populaire, les traits héroïques du peuple russe. Et quand il bafoue la conversion de la Russie au christianisme, l'auteur ne pêche pas moins contre la vérité historique, car, dit l'arrêté d'interdiction, « cette conversion fut une étape positive dans l'histoire du peuple russe : elle a contribué au rapprochement entre les peuples slaves et les peuples d'une culture plus élevée ».

Les visiteurs de l'Exposition de 1937 ont pu voir au Pavillon soviétique un film de propagande bien suggestif : *Pierre le Grand*, d'après Alexis Tolstoï. Le tsar est le type du réformateur laïc, engagé dans une lutte à mort contre les forces du passé. Sous ses traits transparaît le maître de la Russie actuelle, qui a traité la vieille garde bolcheviste comme Pierre traita les boyards.

Mieux encore : les autorités scientifiques soviétiques s'apprêtent à célébrer un poème épique, qui est pour les Russes quelque chose comme notre *Chanson de Roland* : le *Dit de la Bande d'Igor*, relation anonyme d'un épisode du XIIe siècle ; l'auteur y laisse entendre que la Russie périt à cause de la division des princes : c'est, en somme, l'œuvre où passe le premier

souffle d'unité nationale russe. On voit le côté actuel de l'exhumation de ce morceau épique. Il n'y a qu'un malheur, c'est que le poème, sous la forme dans laquelle il nous est parvenu, pourrait bien n'être qu'un faux du XVIIIe siècle.

Ainsi, alors que les premières années du régime avaient soumis l'histoire à un déterminisme matérialiste implacable, la Russie stalinienne revient aux valeurs épiques et au vieux thème slavophile de l'excellence du peuple russe. Renier ce thème ou contester ces valeurs, c'est prendre son mot d'ordre auprès de M. Trotski.

Par le biais de cette évolution, nous touchons au problème des rapports historiques entre le communisme et le slavisme russe.

Karl Marx était véhémentement anti-russe. A propos de la traduction en russe du *Capital*, il écrit à Kugelman : « Ironie du Destin : les Russes que je combats depuis vingt-cinq ans sans interruption... ont toujours été mes patrons. » Il abhorrait l'impérialisme révolutionnaire de Bakounine et de Herzen, « mouvement absurde et antihistorique élaboré dans les cabinets de travail de quelques Slaves dilettantes en science historique » et qui ne prétend à rien moins qu'à « soumettre l'Occident civilisé à l'Orient barbare, la ville à la campagne, le commerce, les manufactures, l'intelligence à l'agriculture primitive des serfs slaves »[1].

« Voilà, s'écriait Henri Martin (1866), la réponse du vrai socialisme, du progrès social selon la liberté et la justice aux avances du despotisme communiste de Moscou. »

En revanche, Bakounine dénonçait le relent d'impérialisme germanique qui traîne dans les doctrines de Marx et d'Engels.

Ce qui reste de cette querelle, c'est que le bolchévisme a porté à ses origines certains traits empruntés au vieux fond russe : l'universalisme et le messianisme transposés sur le plan prolétarien. On y retrouve le « providencialisme catastrophique » de l'école slavophile et la notion, chère à Dostoïewski, d'un peuple « porte-Dieu » *(bogonosets)*. Michelet avait prévu la volte-face de la propagande russe : « Hier elle nous disait :

1. Karl Marx, *Révolution et contre-révolution en Allemagne*. trad. Lafargue, p. 99.

Je suis le christianisme. Demain elle nous dira : Je suis le socialisme. »

Lénine — « trop russe » au gré de Gorki — absorba dans le milieu national tout ce qui était nécessaire à son œuvre révolutionnaire. Puis, dès 1917, l'universalisme russe fut relayé à la fois par l'universalisme juif, fils de la Diaspora, et par la notion d'unité prolétarienne. Il devenait, dès lors, inutile ou dangereux : on le relégua au rang des mythes bourgeois.

Mais la rivalité germano-slave avait poussé dans l'histoire des racines trop profondes pour ne pas réapparaître, un jour, à la surface de la vie internationale et introduire une « troublante » dans l'orthodoxie marxiste. L'élan national de l'Allemagne au lendemain des guerres napoléoniennes avait, par choc en retour, mis en branle les aspirations slaves. De même, le racisme hitlérien, exaltation d'une force d'expansion qui, en neuf siècles, avait porté le germanisme de l'Oder au Niémen, fit passer sur le monde russe le frisson des fatalités historiques. Les réflexes défensifs de l'instinct slave entraient d'eux-mêmes en jeu. A la dix-septième Assemblée du parti communiste, en janvier 1934 — celle qui a suivi l'offensive de la diplomatie russe en Europe — Staline déclara : « Certains pensent que la guerre doit être préparée par la *race supérieure*, autrement dit la race germanique, contre les *races inférieures*, et, avant tout, contre les Slaves... » Ce langage éveillait un monde de souvenirs et une idéologie qu'on croyait périmés. Il a été entendu bien au delà des frontières de l'U.R.S.S.

Mais ce qui est piquant, c'est qu'autrefois le thème de la solidarité slave tenait plus de place dans l'éloquence que dans la politique, tandis qu'aujourd'hui les hommes d'État l'évitent avec une extrême pudeur dans leurs manifestations publiques, même (et surtout) lorsqu'il imprègne l'atmosphère de ces manifestations. C'est ainsi que, lors du voyage du président Bénès à Moscou, en juin 1935, la presse tchécoslovaque et la presse soviétique mirent, à l'envi, leurs lecteurs (et l'étranger) en garde contre une interprétation raciale de l'amitié russo-tchèque. Un publiciste de renom, M. Ripka, écrivait à ce propos : « Notre proche parenté de langue et de race avec les principales nations de l'Union soviétique, nos vieilles sympathies pour le peuple russe facilitent sensiblement notre

rapprochement, mais leur influence sur nos rapports avec l'U.R.S.S. est à peine plus grande que l'était celle de la conscience slave sur la politique étrangère de l'ancienne Russie à notre égard. Et nous savons, aujourd'hui, qu'en tout temps cette influence fut insignifiante. »

C'est exact, mais la crainte du malentendu montre assez que les éléments de ce malentendu subsistent. Pour une raison à laquelle cette crainte n'est peut-être pas étrangère, les autorités tchèques évitèrent de faire visiter aux journalistes soviétiques la seule région « russe » de la république : le territoire subcarpathique...

*
* *

Les peuples slaves n'ont plus d'aspirations communes. Des constructions politiques, comme la Petite Entente et l'Entente balkanique, ne peuvent garder leur équilibre que si des courants sous-jacents de slavisme ne viennent pas fausser la relation des forces qui les constituent.

Mais ces mêmes peuples ont de communes inquiétudes, le même sentiment de « refoulement » historique, la même hantise d'un complexe d'infériorité internationale. Tandis que le germanisme, avec sa devise *Blut und Boden*, évoque l'idée de croisade, la soif de terre et de prestige, le slavisme est avant tout un besoin d'indépendance, de souveraineté, de « chez soi ».

Il entretient encore une vieille notion mystique, naïve, mais extrêmement populaire : les petites nations slaves, ayant gravi dans le passé un long et douloureux calvaire, doivent trouver dans l'avenir une lumineuse revanche.

Ce ne sont plus là que des valeurs émotives. Elles ne créent pas les courants politiques, déterminés désormais par les seuls intérêts nationaux. Mais elles peuvent, dans certains cas, les freiner ou les accélérer. Ce sont, à proprement parler, des « impondérables », des forces que les gouvernements n'avouent point, mais avec lesquelles ils composent — ou spéculent.

ALBERT MOUSSET

DE LA MATIÈRE A L'ÉNERGIE

A quel caractère peut-on reconnaître que quelque chose est de la matière? Faudra-t-il se rapporter à la couleur ou à l'opacité, au fait d'occuper un certain volume, ou de présenter une certaine résistance? Aucun de ces signes n'est fondamental et universel. En revanche, toute matière pèse; malheureusement, elle pèse différemment au Pôle et à l'Équateur, mais l'accélération de sa chute varie dans le même rapport, si bien que le quotient du poids par l'accélération est constant en tous lieux; c'est ce rapport constant que, sous le nom de masse, on a pris pour mesure et représentation de la quantité de matière considérée. On ne pouvait, au temps où Galilée, Huyghens et Newton fondaient la mécanique, choisir une meilleure définition; aujourd'hui encore, on convient de dire qu'est matière tout ce qui possède une masse pesante; c'est cette masse qui sert à calculer les mouvements des astres; c'est elle qui, dans les expériences de Jean Perrin, nous fait connaître le poids des atomes, ainsi que leur nombre.

Plus artificiellement, les créateurs de la mécanique ont doté la matière d'un second attribut : elle est inerte, c'est-à-dire incapable de modifier spontanément son état de repos ou de mouvement. Évidemment, ce poids d'un kilog restera immobile sur la table tant que je ne l'aurai pas saisi et déplacé, et cela paraît vrai de toutes les masses matérielles auxquelles on a affaire dans la vie courante; en généralisant cette observation, on a énoncé le fameux principe d'inertie, dont les

conséquences dépassent largement le cadre de l'expérience, car il réduit l'Univers entier à deux constituants, aussi irréductibles l'un à l'autre que l'âme l'est au corps : la Matière et l'Énergie.

La mécanique classique s'est donc fondée sur la coexistence de ces deux éléments primordiaux ; cette notion a imprégné nos esprits et, bien qu'artificielle, a fini par nous paraître intuitive ; le monde de l'énergie semble avoir une vie à part ; sa forme privilégiée est représentée par les rayonnements de toute nature, que la physique a réduits à des phénomènes ondulatoires ; l'électricité en est une autre : un corps électrisé ne pèse pas plus qu'à l'état neutre, mais il possède une énergie dont on sait mesurer la grandeur. Mais tandis que la science, basée sur ces principes, se développait en un bel édifice, des faits nouveaux surgissaient, à la fin du XIXe siècle, qui réduisaient ces principes eux-mêmes aux proportions modestes de vérités pratiques ; et il apparaît aujourd'hui que la distinction entre la Matière et l'Énergie, loin d'être radicale, devient de moins en moins nette à mesure que l'on considère des éléments plus petits, de même que, dans le monde vivant, il existe des microorganismes qui font le pont entre le règne animal et le règne végétal.

*
* *

Considérons d'abord un corps, à l'état de bloc visible à l'œil nu ; l'expérience nous enseigne que, s'il est homogène dans sa masse, sa surface possède une structure et des propriétés spéciales, si bien que son rôle physique et chimique dépend en réalité de sa masse et de sa surface ; lorsque la surface s'étend, comme lorsqu'on bat une masse d'or pour la réduire en mince pellicule, on voit apparaître des propriétés capillaires et catalytiques dont l'importance devient alors prépondérante.

Ces propriétés de surface s'exagèrent encore lorsque la matière est réduite à l'état colloïdal ; un gramme d'or ou d'argent, transformé en granules, occupe une surface développée de dix mètres carrés et les propriétés qu'il doit à sa masse s'effacent complètement devant celles qui dépendent de

sa surface. En même temps apparaissent de nouveaux phénomènes : la plupart des granules colloïdaux sont électrisés, positivement ou négativement, et cette électrisation n'est pas un phénomène accidentel, comme celle qu'on commmunique, en le frottant, à un morceau de verre ou d'ébonite ; chaque granule possède une charge déterminée, toujours de même signe et de même grandeur ; si elle vient à disparaître, l'état colloïdal cesse de se maintenir et la coagulation se produit, ce qui prouve bien que cet état dépend de la charge attachée aux granules. D'ailleurs, il est général que la matière à l'état d'extrême division soit électrisée ; c'est ce qu'on constate en étudiant les poussières, les fumées, les fines gouttelettes liquides. En même temps, on voit apparaître l'énergie mécanique sous la forme du mouvement brownien ; ainsi, à mesure que la masse diminue, l'énergie croît et se manifeste sous diverses formes, la matière ne se montrant plus qu'associée à l'électricité et au mouvement : assurément, si les microbes faisaient de la physique, ils n'auraient jamais inventé le principe d'inertie, qui ne s'applique qu'aux échelles humaine et astronomique.

Poussant maintenant la division de la matière jusqu'à ses plus extrêmes limites, nous arrivons à la molécule et à l'atome ; la pesanteur agit encore sur ces ultimes particules, c'est-à-dire qu'elles ont une masse, au sens où l'entend la mécanique classique, mais elles possèdent aussi nécessairement de l'énergie sous diverses formes ; les énergies mécaniques liées à la molécule ou à l'atome peuvent être accrues ou diminuées, par exemple en modifiant la température, mais les énergies électriques sont fixes et attachées à l'atome. A moins qu'elle ne soit ionisée (ce qui est d'ailleurs très fréquent), la molécule est électriquement neutre, mais cette neutralité n'est qu'apparente, et ne se manifeste qu'à distance ; elle résulte de la compensation de charges électriques égales et de signes contraires, les positives étant en excès sur le noyau, les négatives sur les électrons planétaires ; il résulte de cette distribution une énergie interne, souvent considérable, qui se manifeste dans les réactions chimiques et, plus puissamment encore, dans les transmutations atomiques et la radioactivité.

Si nous envisageons maintenant l'atome, non plus dans son

ensemble, mais dans ses éléments constitutifs, nous constatons une différence très nette entre les noyaux, auxquels la masse reste attachée, et le reste ; ces noyaux, protons, hélions ou corpuscules alpha, deutons, etc., sont encore, indiscutablement, de la matière ; l'énergie qui les anime n'a pas fait disparaître ce caractère fondamental d'être soumis à la pesanteur. Mais la situation devient moins nette lorsqu'on envisage ces appendices de l'atome que sont les électrons, positifs ou négatifs, nommés aussi positons et négatons ; c'est là, entre les noyaux et les électrons, qu'il conviendrait de marquer la coupure, si la matière et l'énergie devaient rester radicalement séparées.

L'électron, en effet, ne possède plus de masse matérielle, c'est-à-dire que, s'il était au repos, il ne pèserait plus rien ; à l'état de mouvement, il possède une énergie qu'on peut encore représenter comme le produit d'une masse par le carré d'une vitesse ; mais cette masse, ainsi définie, est purement électromagnétique et nullement gravifique ; on continue donc à attribuer une masse à l'électron, mais on n'a pu le faire qu'en changeant de définition. C'est véritablement jouer sur les mots ; il serait plus loyal et plus clair de déclarer ceci : l'électron, positif ou négatif, semble dépourvu de masse pesante, et les effets qu'il produit dépendent de l'énergie qui l'anime ; le mieux est donc de le considérer comme de l'énergie localisée ; la meilleure image des positons et des négatons serait donnée par deux tourbillons enroulés en sens inverses ; mais tourbillons de quoi ? On ne saurait le dire, puisqu'aujourd'hui nous en sommes arrivés à un tel point qu'on ne peut raisonner, ni avec, ni sans l'éther.

Si, à mesure que la matière se fait plus subtile, ses propriétés énergétiques prennent le pas sur les propriétés de masse, en retour, l'énergie pure peut, dans certains cas, se comporter comme si elle était matérielle ; je rappellerai ici que Compton a découvert, en 1923, une très curieuse action des rayons X, qui sont l'énergie ondulatoire à l'état pur, sur les électrons liés à la matière : lorsqu'un pinceau de rayons X vient à frapper un de ces électrons, il est rejeté sur le côté, c'est-à-dire diffusé, et subit en même temps un accroissement de longueur d'onde qu'on calcule très exactement en appliquant

les lois du choc élastique, c'est-à-dire la conservation de l'énergie et celle des quantités de mouvement : c'est à cette propriété nouvelle que correspond, dans les théories modernes, la notion de lichtquanta, ou de photons, qui matérialise, en quelque sorte, le rayon en le représentant comme la trajectoire des corpuscules lumineux.

***

Ainsi, rien qu'à regarder les faits, la différence entre la matière et l'énergie s'est amenuisée ; énorme entre un bloc de métal et une radiation comme la lumière ou les rayons X, elle devient moins sensible lorsqu'on compare entre elles les émissions corpusculaires, comme les corpuscules alpha et les électrons. Il y a même des cas encore plus douteux ; celui du neutron est topique : lorsqu'on bombarde une lame de glucinium par des rayons alpha, il s'échappe du métal un rayonnement qui fut d'abord considéré comme immatériel et ondulatoire ; ce n'est que plus tard qu'on l'envisagea comme la trajectoire de corpuscules non électrisés, mais doués d'une masse matérielle sensiblement égale à celle du proton, ou noyau d'hydrogène ; si cette dernière explication reste hautement probable, elle n'est encore qu'une hypothèse, et il est permis de douter si le neutron est matière ou énergie.

Mais l'esprit humain est ainsi fait, qu'il se porte toujours en avant, et devance les faits par les hypothèses ; à mesure qu'on voyait s'amincir la cloison qui séparait la matière de l'énergie, il s'est trouvé des esprits audacieux pour renverser ce qui subsistait encore. Le premier en date fut peut-être le docteur Gustave Le Bon, mais Einstein a fait oublier ces précurseurs en apportant une représentation du monde sensible que tout le monde s'accorde à déclarer géniale, bien que peu de gens puissent en parler avec pertinence. La conclusion qui s'en dégage est que la matière et l'énergie sont transmutables l'une dans l'autre ; pour chaque gramme de matière qui disparaît, il apparaît une quantité d'énergie équivalente dont la valeur approchée, neuf mille milliards de kilogrammètres, suffirait pour soulever au sommet de l'Himalaya un bloc pesant un million de tonnes.

Il apparaît tout de suite, d'après cette équivalence, que des quantités imperceptibles de matière pourraient donner naissance, par leur destruction, à des quantités énormes d'énergie ; inversement, un corps en mouvement pèse un peu plus lourd qu'au repos : le *Normandie*, en pleine marche, pèserait 20 kilos de plus qu'au repos à quai. Ces transformations, dans les limites où on pourrait les réaliser au laboratoire, altèreraient si faiblement la masse qu'il serait chimérique de vouloir les manifester par l'expérience ; c'est ailleurs qu'il faut en chercher la vérification, dans certains mouvements des corps célestes qui échappent aux explications newtoniennes basées sur la fixité de la masse : tel est, par exemple, le déplacement du périhélie de la planète Mercure ; et on peut encore trouver une vérification dans les propriétés des corpuscules dont la vitesse avoisine celle de la lumière ; mais je n'ai pas besoin de rappeler qu'on discute encore sur la valeur probante de ces constatations.

Aujourd'hui, ceux-là même qui font des réserves sur les théories relativistes admettent la transformation possible de la matière en énergie, suivant un rapport d'équivalence qui n'est peut-être pas celui indiqué par Einstein, mais qui doit être très élevé, peu de matière donnant beaucoup d'énergie ; en vérité, l'atomistique et l'astronomie deviendraient incompréhensibles, si on se refusait à admettre cette transformation ; c'est le cas, spécialement, pour l'entretien du rayonnement solaire ; depuis qu'on cherche à l'expliquer, on a émis bien des hypothèses : réactions chimiques, contraction du globe solaire, chute de météorites ; toutes se sont montrées insuffisantes, c'est-à-dire incapables d'entretenir cette énergie pendant les milliards d'années exigées par diverses considérations cosmologiques ; finalement, il faut en venir à envisager une véritable volatilisation de la matière solaire, transformée en rayonnement ; au taux indiqué par Einstein, notre grand luminaire perdrait ainsi, chaque seconde, quatre millions de tonnes de sa masse, mais il y a en lui de telles réserves de matière qu'il pourrait maintenir le rayonnement durant quinze trillions d'années, ce qui est plus que suffisant.

A l'autre bout de l'Univers, dans le monde des atomes, on se heurte à des difficultés de même nature lorsqu'on cherche

à établir le bilan de certaines transmutations ; presque toujours, il y a une perte de masse, qu'on peut retrouver sous forme d'énergie rayonnée.

Toutes ces explications sont probablement exactes ; en tous cas, on n'en saurait imaginer d'autres dans l'état actuel de la science. Mais lorsqu'on entre dans le détail, on s'aperçoit que toutes les difficultés ne sont pas abolies ; la transmutation de la matière en énergie, et la transformation inverse, sont donc encore de belles hypothèses, et on voudrait les voir confirmer par l'expérience ; or il se trouve que ces dernières années nous ont apporté, là-dessus, quelques résultats, pas encore décisifs assurément, mais cependant de favorable augure. Je voudrais les exposer en terminant.

*
* *

Il s'agit des positons et des négatons. Si ces derniers sont connus depuis quarante ans comme corpuscules distincts, l'existence des électrons positifs n'a été établie qu'il y a cinq ans, à l'occasion des recherches d'Anderson sur le rayonnement cosmique ; on sait, aujourd'hui, les produire à volonté et étudier leurs propriétés ; ces propriétés sont (à part une différence dont je parlerai tout à l'heure) parfaitement symétriques de celles de l'électron négatif : même masse, totalement électromagnétique, même charge électrique, au signe près. Ces deux frères jumeaux ne diffèrent que par la vitalité : alors que le négaton remplit l'univers, à l'état libre ou en association avec les noyaux atomiques, le positon risque de mourir, à peine né, et c'est pour cela qu'on a tant tardé à constater son existence ; il meurt de son contact avec la matière, ou avec un espace qui contient des négatons ; mais dans le vide, il peut durer et se propager sans faire de mauvaises rencontres ; c'est ainsi qu'on a pu l'étudier et faire des constatations imprévues.

La première se présente lorsqu'on étudie, à l'aide de la chambre humide de Wilson, les effets produits par le rayonnement gamma, émané du radium, au contact de la matière ; il arrive parfois que ce rayon immatériel se divise brusquement en deux, reconnaissables aux infléchissements inverses qu'ils

subissent dans un champ magnétique ; à ce signe, on reconnaît qu'il vient de naître deux électrons de signes contraires, et on admet que l'énergie du rayonnement gamma s'est ainsi concrétisée dans ces deux corpuscules ; on dit même, parfois, qu'elle s'est matérialisée, et cette expression serait exacte si les électrons étaient effectivement de la matière.

Prenons maintenant une source d'électrons positifs et négatifs, et concentrons-les au moyen d'un électro-aimant qui permet d'isoler, à volonté, soit les uns, soit les autres ; opérant toujours dans le vide, faisons agir ces pinceaux corpusculaires sur une lame métallique. Lorsqu'il s'agit des négatons, dont l'ensemble forme un pinceau cathodique, on sait depuis longtemps ce qui arrive, car c'est précisément ainsi que les rayons X sont engendrés dans l'ampoule Rœntgen : à mesure que les négatons pénètrent à l'intérieur de l'anticathode métallique, ils jettent le trouble dans les orbes des électrons planétaires, et c'est lorsque ces électrons rejoignent leurs trajectoires que les rayons X prennent naissance ; je résume ici, en trop peu de mots, une explication qui s'est imposée parce qu'elle a reçu des confirmations, non seulement qualitatives, mais précises et numériques.

Si maintenant, inversant la polarité de l'électro-aimant, on fait agir les positons sur le même métal, on pourrait s'attendre à un effet, sinon identique, au moins analogue ; en réalité, le choc des positons provoque l'émission, non de rayons X, mais de rayons gamma, c'est-à-dire de vibrations encore plus rapides et qui, dans les cas que nous connaissons, proviennent, non des électrons planétaires, mais des profondeurs du noyau atomique. De plus, l'énergie ainsi libérée est cinquante fois plus grande que celle qui apparaissait tout à l'heure avec les rayons X, et nettement supérieure à celle qui est apportée par les positons incidents ; il nous faut donc chercher ailleurs ce surcroît d'énergie et l'explication la plus vraisemblable se trouve dans l'annihilation des électrons : on admet donc que le positon incident s'unit à un négaton du métal, cette union s'accompagnant de la destruction de leurs électricités contraires et de l'émission d'un rayonnement gamma, aussi immatériel que la lumière et les rayons X.

Ainsi, deux expériences contraires, nous font apparaître

(du moins c'est ainsi qu'on les interprète) la naissance d'une paire d'électrons des deux signes aux dépens de rayons gamma, ou inversement, l'apparition de ce même rayonnement par destruction d'une paire d'électrons ; il s'agit là d'une transformation d'énergie pure en énergie corpusculaire ; si on n'a pas encore constaté au laboratoire la création ou l'annihilation de la matière véritable, c'est-à-dire des noyaux atomiques, il faut convenir que cette transmutation est dans la ligne de la science moderne, et que toutes les barrières élevées jadis entre la Matière et l'Énergie paraissent aujourd'hui bien fragiles ; il n'empêche qu'une confirmation expérimentale serait la très bien venue.

L. HOULLEVIGUE

LE THÉATRE

Marcelle Maurette : **Madame Capet** ***(Montparnasse-Gaston Baty).***
— *Jean Anouilh :* La Sauvage *(Mathurins-Pitoëff).*

J'ai dit maintes fois ici même qu'il ne me paraissait pas possible que le drame historique fût renouvelé aujourd'hui en dehors de la formule psychologique. Or, la biographie historique, découpée en nombreux tableaux, ne laisse guère à l'auteur le loisir de scruter l'âme de ses héros. D'autre part, j'ai souvent regretté que la recherche de l'imagerie scénique parût l'emporter de plus en plus, chez M. Baty, sur la recherche de la pièce elle-même. Je ne pourrais donc que me répéter en rouvrant ce vieux débat. Au surplus, toutes les critiques qu'on a pu adresser sur ce point à M. Baty n'ayant servi (comme il arrive presque toujours) qu'à le rendre plus attaché encore à ses vues personnelles, il serait vain de discuter désormais avec lui. Ses positions sont prises. La place qu'il occupera dans l'histoire de la scène dessine déjà sa mesure. On la voit brillante, reliée, dans les commencements, à d'immenses espoirs, de merveilleuses « chimères » ; on eût souhaité qu'elle devînt par la suite moins spéciale, qu'elle fût moins limitée aux réussites de la technique, plus inséparable des destinées d'un art dramatique régénéré.

Cela dit, il se peut que, dans les jugements portés par nombre de critiques sur *Madame Capet*, l'auteur, madame Marcelle Maurette, ait pâti de l'agacement que provoqua chez beau-

coup l'obstination de M. Baty à persévérer dans ses voies. L'ouvrage, venant après *Madame Bovary*, après *Prosper*, soulevait les mêmes objections sur le terrain de l'esthétique, à un moment où la perfection de la réalisation scénique (déroulement précis des tableaux, plantation imprévue des décors, style et couleurs des costumes, jeu évocateur des éclairages) avait épuisé tous ses prestiges.

Madame Marcelle Maurette a de la sensibilité, du tact. Elle l'a prouvé, dès ses débuts, dans une petite pièce, *Printemps*, représentée à l'Odéon, laquelle, entre de moins fines mains, eût pu prendre un tour un peu gênant. De même, dans *Madame Capet*, l'auteur, grâce à son instinct délicat, a su éviter maints écueils. Je crois, que, sans un parti pris aussi accusé contre la coupe générale de l'ouvrage, on n'eût pas manqué de louer davantage la vérité du ton dans plusieurs scènes difficiles. Je citerai notamment la scène de la Reine avec Fersen. Il eût suffi d'un peu moins de sûreté dans les répliques, dans les réticences et les silences pour faire dérailler le dialogue, soit du côté de la vulgarité, soit du côté de la fadeur. Les scènes tragiques de la fin se bornent, il est vrai, à quelques phrases, dont le rôle ressemble un peu à celui que jouent, dans un livre illustré, les légendes placées au bas des gravures, mais ces brèves indications ne laissent pas d'être constamment justes et pathétiques.

Il n'y a que la scène de Mirabeau avec Marie-Antoinette qui m'ait paru artificielle. J'ajoute que M. Baty ici a quelque part de responsabilité dans notre impression. La rencontre secrète est historique. Elle eut lieu le 3 juillet 1790 dans un bosquet du parc de Saint-Cloud. Mais, à la représentation, le tableau, tel que M. Baty l'a conçu, manque de mystère (peut-être à cause du décor du bosquet, qui est mal planté, trop grand), et l'entrevue est théâtrale (peut-être à cause de l'amazone rouge que porte la Reine et de cet escalier au haut duquel elle paraît). Donc, visuellement, l'effet est trop gros; l'antithèse, entre le député du Tiers, en noir, et la souveraine, encore lointaine, encore idole (idole dans l'esprit de Mirabeau, car telle est la situation des personnages dans la scène ce qui semble, d'autre part, bien convenu) cette antithèse est d'un romantisme par trop facile. Quand à madame Maurette,

dans ce passage, elle a péché, moins par emphase que par faiblesse. Sa sensibilité la préservera toujours de la boursouflure. Mais la sensibilité, à cet endroit, ne suffisait pas; l'auteur l'a senti ; alors on le voit qui se démène dans le vide, là où il eût fallu du souffle et du feu. De plus, son Mirabeau reste plébéien par l'émoi, l'étonnement, les manières (c'est presque un Danton déjà, quoique moins vulgaire et aussi moins puissant). Or c'était un assez terrible aristocrate que ce Riquetti, comte de Mirabeau, et d'une assez terrible famille.

En ce qui concerne le cadre de la biographie historique, déroulée en une succession de tableaux, cadre contre lequel je m'insurge en principe, peut-être madame Maurette ne pouvait-elle faire autrement que de l'adopter, dès l'instant qu'elle avait choisi d'évoquer Marie-Antoinette. Comment peindre en effet le personnage, si l'on supprime le contraste entre la période brillante, légère, folle et la période du renversement, du malheur et du dernier supplice? L'histoire et la légende s'accordaient pour exiger que cette opposition dramatique nous fût montrée. Faute de quoi, il y aurait eu comme une rupture de symétrie. L'héroïne représentée n'aurait plus coïncidé avec l'image que nous en avons dans l'esprit. Des deux parties si cruellement différentes qui composent cette existence, c'est la partie sombre qui, dans l'ouvrage de madame Maurette, est la plus réussie. L'explication en doit être recherchée dans le fait que partout où le cœur doit parler, où l'émotion l'emporte, madame Maurette était servie par cette délicatesse instinctive que nous avons notée chez elle. Dans la partie de légèreté, de coquetterie, il ne lui restait plus qu'à faire appel aux ressources de sa plume. Je n'entends point insinuer que madame Maurette manque de style. A mon avis, elle en aurait plutôt trop. Il n'est malices, ni gentillesses verbales qu'elle ne connaisse, luxueux maniement d'adjectifs qui ne lui soit familier. — Mais, dira-t-on, si sa plume abonde en traits vifs et scintillants, ce don trouvait son emploi dans la première partie de *Madame Capet*. — Sans doute. Aussi, l'auteur n'a-t-il pas manqué d'en faire usage. Seulement rien n'est plus malaisé que d'exprimer d'une façon naturelle ce qui est factice, que de communiquer le frisson de la vie au ton maniéré.

On se trouve alors entraîné à passer la mesure, et ce qui bientôt apparaît, c'est moins l'artifice réel qu'on a voulu peindre que l'artifice de la peinture, le papillotage des mots.

Ce danger est particulièrement sensible au premier tableau et davantage encore dans une scène de transition qui se joue devant le rideau pendant un changement de décors. Je veux parler de ce morceau de bravoure où Rose Bertin, la marchande de modes, entre deux réprimandes bourrues à des ouvrières qui portent des cartons, tient, face à la salle, en multipliant les sourires serviles et les révérences, des discours de pourvoyeuse galante à quelque imaginaire comte d'Artois. Ici, nous perdons de vue l'objet de la scène, qui est de nous donner l'image d'une certaine affectation de mauvais aloi et par là d'évoquer les mœurs dissolues de la Cour; nous ne voyons plus qu'un langage affecté. C'est aussi que les scènes devant le rideau sont rarement favorables à l'auteur, leur principale raison d'être, que nul n'ignore, étant de faire prendre patience au public durant quelque manœuvre des machinistes, masquée à la vue et trop souvent perçue par l'ouïe. Si j'étais metteur en scène (ce qu'à Dieu ne plaise), je m'imposerais pour loi de répudier, rien que par amour des solutions élégantes, les scènes devant le rideau. On pourra objecter à une règle aussi absolue que le découpage de certaines pièces les rend indispensables. Mais on ne fera que déplacer la question pour la porter au cœur du débat. Cependant, sans rien atténuer de mes réserves à l'égard de ce genre de scènes en général, j'ai plaisir à reconnaître qu'il y a, dans *Madame Capet*, une scène devant le rideau qui garde un ton très juste. Mais elle se trouve dans la seconde partie, là où c'est la sensibilité de madame Maurette qui donne le ton. Il s'agit de la scène entre Rosalie, la jeune paysanne attachée au service de la Reine à la Conciergerie, et son vieux père.

La mise en scène (sauf, pour mon goût et pour les raisons que j'ai dites, le tableau de l'entrevue avec Mirabeau) est fort belle, surtout dans la partie noire. Le tableau du procès posait un problème ardu. M. Gaston Baty l'a résolu avec beaucoup d'habileté par la concentration de la lumière sur quelques personnages dans une atmosphère obscure.

Le dernier tableau (l'évocation de la Conciergerie le matin de l'exécution) est aussi très saisissant.

L'interprétation ne comprend pas moins de cinquante personnages, joués par vingt-huit acteurs. Mademoiselle Marguerite Jamois ne pouvait nous donner, dans la partie claire, la moindre illusion de Marie-Antoinette. Mais, dans la partie sombre, elle est, par moments, hallucinante. M. Vitray manque un peu de branche dans Mirabeau, mais c'est la faute du rôle. Il est excellent dans le père Lamorlière. M. Lucien Nat est un parfait coiffeur de la Cour (selon la convention du théâtre). M. Martial Rèbe est meilleur en Fouquier-Tinville qu'en Mercy, mais je préfère madame Suzanne Demars en Madame Élisabeth qu'en Rose Bertin. M. Paul Delon a beaucoup de tenue dans Fersen.

*
* *

La Sauvage, la pièce nouvelle de M. Jean Anouilh, quoiqu'assez confuse, voire incohérente par endroits, me semble l'une des œuvres les plus intéressantes de cette saison dramatique, laquelle est, dans l'ensemble, bien pauvre et comme atteinte d'anémie pernicieuse. Le sujet est beau, l'un des plus troublants, des plus bouleversants qu'on puisse imaginer, puisque ce n'est rien de moins que l'irréductible différence qui sépare deux mondes : celui de la fortune et celui de la pauvreté. Mais, avec M. Anouilh, constamment obsédé par d'inexpiables rancunes, le thème se complique de partis pris, s'enflamme de satire vengeresse, se déforme en grimaces et caricatures, en même temps que le drame particulier éveille des échos de revendication sociale. Plusieurs notions s'emmêlent ici. D'où une perpétuelle équivoque. Il est parlé, à tour de rôle, indifféremment, de l'opposition qui existe d'une part entre le bonheur et le malheur, d'autre part entre l'univers du riche et l'univers du pauvre, comme si bonheur et richesse, malheur et pauvreté étaient choses absolument, rigoureusement identiques. Ce n'est là peut-être qu'une idée naïve. Il y a, dans la pièce, des confusions plus pénibles : celle, par exemple, qui consiste à identifier ce malheur et cette pauvreté, considérés comme inséparables l'un de l'autre,

avec la saleté, et pas seulement avec la saleté physique, pas seulement avec la crasse, mais encore avec la bassesse morale, avec la crapule, avec les états les plus sordides de l'âme. Cependant, qu'il y ait une infinie distance entre le monde des riches et le monde des pauvres, que tous les moyens qu'on peut tenter pour établir des communications entre ces deux pôles se heurtent (en dehors des voies évangéliques, les seules possibles, mais dont, bien entendu, il n'est pas dit un mot) à des obstacles insurmontables, c'est là une vérité si forte et qui peut devenir une source de si abondantes réflexions, qu'il suffit qu'elle soit posée au centre de l'ouvrage pour que celui-ci en acquière une résonance profonde.

Au fond d'un petit café, affreusement tendu de rouge, un orchestre de cinq musiciens se démène sur une estrade. C'est l'orchestre Tarde. Nous apprenons coup sur coup, dans une complaisante exposition, criée par un garçon à un ivrogne, que la violoncelliste, la mère Tarde, est, depuis treize ans, la maîtresse du pianiste Gosta ; que le père Tarde, le contrebassiste, qui est un lâche, ferme les yeux sur cette liaison, par peur de Gosta, qui est un violent ; que Gosta est las de sa vieille maîtresse et qu'il a un sentiment à la fois protecteur et passionné pour la fille de celle-ci, le premier violon, Thérèse ; que la mère Gosta se fût volontiers résignée à donner cette enfant à son amant si, par ce moyen, elle avait pu tout de même le garder. Et il y a aussi un second violon, une jeune fille, qu'on appelle « la copine », et qui, dans la pièce, jouera le rôle d'utilité. Tel est l'orchestre Tarde, tel est le milieu où Thérèse, qui a dix-neuf ans, a grandi. Encore ne savons-nous que le plus gros, pour commencer. Les détails viendront ensuite, tous plus abjects les uns que les autres. Sur ce fumier, pourtant, une fleur a poussé : Thérèse, qui est la pureté, la fierté mêmes (encore que très renseignée sur les hontes qui l'entourent), un lis fiévreux et susceptible. Or voici qu'a passé à côté du tas d'immondices où risque de se flétrir cette fleur exquise un grand musicien, compositeur et virtuose du piano, un certain Florent France, de souche bourgeoise, déjà riche en naissant, enrichi encore par la musique, car tout lui réussit ; il est illustre, universellement admiré, et, quand il joue dans un concert, Hartman, son

impresario et son confident, dont nous ferons aussi la connaissance et qui sera le philosophe ennuyeux de la pièce, lui fait assurer par contrat un cachet de 20 000 francs (il en est de plus fabuleux, mais ce n'est déjà pas mal). Donc, cet artiste gâté par la fortune, ce prince charmant plus tout jeune (et un peu lourd sous l'aspect de M. Pitoëff), est tombé follement amoureux de la fleur rare et menacée. Thérèse, éblouie par le rayonnement qui émane de sa personne, l'aime aussi d'amour et s'est donnée à lui. Cela ne suffit point à l'homme imprudent, en apparence si posé, si réfléchi. Il veut épouser cette Esmeralda de l'archet, restée pure au milieu des truands. Le dessein peut paraître assez invraisemblable. Mais un postulat ne se discute point. On ne s'est même pas donné la peine de nous l'expliquer. Comment s'est ébauché ce roman? On ne nous le dit pas. Nous ne saurons jamais que peu de chose des sentiments de ce Phœbus mûrissant. Il rayonne (un rayon « jaune et doux ») et c'est assez. D'ailleurs, Hartman, que Florent amène au café pour lui montrer sa fiancée, approuve cette union. Or Hartman est un sage, et même un raseur. Que voulons-nous de plus? Dans ce projet de mariage, les parents Tarde ont flairé l'aubaine inespérée. Reste à informer l'irascible Gosta, qui ignore tout. Le père Tarde, poussé par sa femme, qui ne sait trop si elle doit se réjouir de l'aventure, s'y risque en tremblant. Explosions. Injures. Fureur. Douleur. Pour Gosta, les Tarde ont dû vendre leur fille. De dégoût, il plante là tout le monde, disparaît dans la nuit. Voici l'orchestre sans pianiste. Le patron du café menace de renvoi le père Tarde et ses musiciens. Mais l'onctueux Florent sauve la situation. Avec un sourire de miel, tout ruisselant de bonté et de condescendance, il consent à laisser errer ses précieuses mains sur le misérable clavier, à la place du pianiste défaillant. Puis vient une série de scènes qui ont toutes le même objet, sauf que, de l'une à l'autre, se marque une progression dans l'ignoble. Les bas calculs des Tarde, les réflexions de « la copine », tout conspire à faire éclater aux yeux de Thérèse que son entourage ne voit, dans les sentiments qui l'unissent à Florent, qu'une bonne affaire qu'elle a faite, dans Florent rien qu'un prestigieux homme riche qu'il s'agit maintenant d'exploiter. Nul ne peut un instant

supposer que Thérèse aime d'un cœur désintéressé. Florent est seul à le savoir, mais aux quémanderies éhontées des Tarde, il cède avec une bénévolence tellement souveraine, tellement amusée qu'il y a dans cette façon de donner son argent, de vider son portefeuille quelque chose d'offensant pour Thérèse elle-même. Ces immondes, après tout, ne sont-ils pas ses parents? L'offense est, en effet, si grosse qu'il n'est nul besoin d'être une immarcescible fleur du pavé pour la ressentir. Florent, toujours souriant de ses lèvres melliflues, ne va-t-il pas jusqu'à semer par terre des billets de banque comme un vrai sire châtelain jette des os à des chiens? — Ah! j'ai trouvé la clé de Florent. C'est un mufle. Riche, on le voit; talentueux, on nous le dit, mais, de surcroît, mufle. La thèse de M. Anouilh s'en trouve rétrécie, et toutes les révoltes que Thérèse aura par la suite ont d'avance leur explication.

Au deuxième acte, la jeune fiancée pauvre est sous le toit du riche. La mère laissée dans son taudis, le père a suivi sa fille. Il étale devant nous son ignominie, son ivrognerie, ses émerveillements grotesques devant les révélations de la bienséance et du confort bourgeois, sa servilité, son incongruité. Mais, au milieu de tout cela, et bien que l'interprète, M. Jean Hort, s'agite fort, le personnage montre peu de vérité (en raison de cette agitation même peut-être, qui souligne ce que le rôle a de convenu : un « bohême » de théâtre, effigie bien usée, démonétisée comme un vieux sou de bronze). Mais voici plus intéressant : le lis du ruisseau s'est raidi sur sa tige et soudain crispé, hérissé, Thérèse, nous apprend-t-on, excite son père à faire le pitre, à exhiber toutes ses tares. — Pourquoi? — En haine de cette maison tranquille, ordonnée, ornée, où elle est reçue, où elle est appelée à vivre; par exaspération de déshéritée contre l'atmosphère où le riche respire, contre tout ce qui permet à ce victorieux (sans avoir combattu) d'ajouter aux avantages matériels dont il jouit ces privilèges bien plus grands : la noblesse morale, la générosité, la bonté, les sentiments raffinés, les sentiments de luxe, la culture. Car c'est une particularité de la pièce — et semble-t-il de l'auteur — que c'est le bon riche qui, en la personne de Florent, est visé. Le mauvais riche répugnerait moins à ce lis enragé de Thérèse, parce que, sans doute, étant

mauvais, il serait davantage dans la logique du riche (selon Anouilh), et parce qu'il serait, en outre, rabaissé par ses vices. Mais la vertu du riche est impardonnable. Donc, Thérèse s'en prend même aux livres de la bibliothèque, comme à la plus hautaine, la plus sereine et, par conséquent, la plus détestable expression de cette inégalité monstrueuse : elle les arrache de leurs rayons, les jette à terre, les piétine. Elle a inventé avec « la copine », brusquement reparue, une absurde histoire de chantage, destinée à l'avilir aux yeux de son fiancé béat, pour qu'il rompe avec elle et la renvoie à cette fange d'où elle sort, à quoi elle est condamnée, qu'elle finit par chérir, par exalter, comme le milieu naturel de ses révoltes, le terrain de son expérience, le foyer pestilentiel et irremplaçable de son amère connaissance. Dans cette grand scène, qui emporte le succès, madame Pitoëff déploie toutes les ressources de son art pathétique, si puissant toujours dans les convulsions du malheur. Sur quoi, Hartman se rappelle à nous par quelques aphorismes obscurs qu'il tire de sa pipe en fumaillant. Rien ne désarme la fleur changée en aspic. Mais, ô miracle ! sur les joues du mellifique Florent, le sourire benêt a disparu, une larme enfin — enfin ! — a coulé. Florent n'est plus le juste parmi ses roses, hors du trouble, hors du monde. Il est un homme, quoique riche ; il souffre ; il est, malgré ses sous, dans le besoin.

Pourtant, Thérèse le quittera, elle retournera aux miséreux, à son violon lamentable, parce que tel est son destin. Cette liquidation fait l'objet du troisième acte, le plus faible, en marge duquel sont dessinées, en traits enfantins, quelques caricatures de la sottise bourgeoise et de ses plats serviteurs : jeune fille « sport », vieille dame tricoteuse, et une première de grande maison de couture, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle suppose, chez le satirique et violent M. Anouilh, de larges espaces de candeur, de vastes champs de neige, » de quoi faire du ski toute l'année ».

FRANÇOIS PORCHÉ

PARMI LES LIVRES

PEPYS — YOUNGHILL KANG — MARKS — MELVILLE

Le journal de Samuel Pepys jouit depuis longtemps en Angleterre d'une renommée méritée. Mais comme il s'étend sur huit volumes in-octavo, les éditeurs français avaient reculé jusqu'à ce jour devant l'idée de le faire traduire. M. J. de Lacretelle a tranché le nœud gordien en publiant dans une collection nouvelle, *la Connaissance de Soi*, un volume d'extraits [1]. On s'en félicite. C'est un document dont la réputation n'est pas usurpée.

Samuel Pepys, fils d'un tailleur, était né en 1635; il débuta modestement dans l'administration anglaise comme clerc de la recette de l'Échiquier. Quand il mourut, en 1704, il était secrétaire de l'Amirauté, membre du Parlement et président de la Société Royale. De 1660 à 1665, il tint un journal où il nota avec soin ses actes et ses pensées. Plus prudent que Tolstoï, il employait un alphabet secret — pour éviter les inconvénients divers qu'eût provoqués, surtout dans son ménage, la découverte de ses carnets. Il légua ceux-ci, en même temps que sa bibliothèque, au Magdalene College de Cambridge, où ils restèrent oubliés pendant un siècle. En 1818, le Révérend John Smith entreprit de les déchiffrer. L'exercice — digne d'un Champollion — lui prit trois ans, mais il fut payé de ses peines. Un personnage extraordinairement vivant avait surgi de ce grimoire jauni.

1. La traduction, excellente, est de René Villoteau *(N. R. F.)*.

Pepys était marié avec une Française, Élisabeth Saint-Michel. Il l'avait épousée quand elle avait quinze ans. Elle était très belle et il en était fier. « Parmi tant de beautés réunies là », note-t-il un jour, après avoir assisté à un « grand mariage », « c'est ma femme qu'on admira le plus... » Le matin il aimait à « rester tard » au lit avec elle; ils bavardaient longuement; et leurs jeux lui donnaient une grande satisfaction.

Pepys était jaloux. Avait-il des raisons solides de l'être? Lui ne réussit jamais à en découvrir — ce qui ne prouve rien. Mais il y eut des alertes très chaudes. Un jour, il trouve un Français « en train d'embrasser sa femme ». « Cela ne me plut guère », note-t-il dans son carnet. Mais il doit ajouter : « bien qu'il n'y eût aucun mal à cela... » Il faut dire qu'on s'embrassait beaucoup, à l'époque, et sans se mettre en mal de prétexte. Un incident plus grave fut celui du maître à danser. C'était un « beau brun », Pembleton. « Marié » — mais Pepys savait mieux que personne que ce n'était pas une garantie. Quand Pepys était au bureau et savait que sa femme prenait une leçon de danse, il était inquiet et revenait en hâte. Un jour, un soupçon supplémentaire le saisit et, trouvant sa femme qui conversait avec Pembleton, il se baissa « pour voir si elle portait un pantalon comme à l'ordinaire »... Geste dont il eut « honte » ensuite — mais qui l'avait rassuré, la situation s'étant révélée normale. Malgré tout, l'enseignement de Pembleton fut vite interrompu. Bien entendu, les scènes de jalousie n'étaient pas les seules qui troublassent le ménage. Il y avait des discussions pour les dépenses, pour le chien. Un jour, Pepys découvrit une lettre où sa femme se plaignait d'être trop souvent seule. Ce qui le scandalisa le plus, c'est que cette lettre était serrée avec le testament par lequel il léguait, lui Pepys, ses biens à sa femme et à son père. Quel sacrilège! Il eut une grande colère. Il y était sujet. Un jour, il pocha l'œil de sa ravissante épouse.

Si les trahisons de madame Pepys restent incertaines, celles de Samuel ne font pas de doute. Il les conte lui-même et il a fort à faire. Dès le début, nous voyons son regard s'appesantir sur toutes les femmes. Et tout d'abord sur les servantes : « J'ai grande envie de ma propre servante — note-t-il — mais

je n'ose pas lui faire des propositions. J'ai peur qu'elle soit honnête, qu'elle refuse et s'en aille tout raconter à ma femme. » Cette peur ne l'arrêta pas longtemps. Il commença par caresser furtivement les soubrettes à deux pas de leur maîtresse. Puis, comme il dit, il fit « ce qu'il avait envie de faire ». Il y eut beaucoup de jolies servantes dans sa maison. Parfois Pepys leur donnait des coups de balai; un jour, il obligea sa femme à battre elle-même l'une d'entre elles. Question de discipline. Pepys avait le « goût de l'ordre ». Mais d'ordinaire ses entretiens avec les servantes étaient moins officiels et il ne tardait pas à leur témoigner sa tendresse... Qu'on ne croie pas qu'il s'était fait une spécialité ancillaire. Toutes les jolies femmes, bourgeoises, dames ou boutiquières, le tentent. Mais il les lui faut très jeunes. A vingt-sept ans, une femme n'a plus pour lui d'attrait. Tel était le goût du temps. Pepys note toutes ses bonnes fortunes — mais en un langage supersecret — et comment il a « chiffonné et tâté » la mercière, comment il a baisé la bouche et caressé les seins de l'une, fait dénouer les cheveux de l'autre. Sa philosophie est hédoniste : « Il faut prendre du plaisir — affirme-t-il — pendant qu'on a la santé. »

En général, on ne paraît pas lui avoir beaucoup résisté. Et il peut le plus souvent ajouter, après avoir décrit ses « approches » : « Je l'ai fait ». Si par hasard il est repoussé, il note « Tant mieux ». Car il s'évite ainsi les remords auxquels il est sujet. Il est « tout à fait sceptique en matière de religion », déclare-t-il lui-même, et ne se gêne pas pour tripoter ses voisines pendant les prêches. Pourtant il a des soucis moraux. Il se jure souvent de devenir chaste, mais il truque ses serments, avec un jésuitisme raffiné, pour ne pas être obligé de les tenir. Il s'inflige des amendes quand il viole les engagements qu'il a pris vis-à-vis de lui-même, mais il n'aime pas à les payer. Il méprise les livres érotiques, mais quand il en aperçoit un chez un libraire, il est tenté — et finit, après un combat intérieur, par l'acheter. Quand il l'a lu, il le brûle pour qu'on ne trouve pas cette horreur dans sa bibliothèque... Avec le temps, il est de plus en plus tourmenté par le goût du plaisir. A peine un certain M. Bagwell a-t-il le dos tourné que Pepys se précipite sur la femme de

celui-ci, sans se préoccuper du retour du mari, qui ne fait jamais que de courtes sorties. Les désirs de M. Pepys sont si vifs qu'il en oublie sa poltronnerie.

Les animaux eux-mêmes devinent en lui un paillard. Une jument, dans une foire — quelque ancêtre des chevaux d'Elberfeld — priée de « désigner parmi la société celui qui sait le mieux serrer une jolie fille dans un coin » se précipite sans hésiter sur lui. Cette merveilleuse jument allait-elle jusqu'à deviner que Pepys, en dépit de ses nombreuses aventures, restait inapaisé? La nuit, il rêvait des maîtresses du roi et croyait les posséder. Ah! lady Castlemaine! Ah! mademoiselle Stuart! Après de pareils songes, Pepys trouvait que la mort n'est pas si redoutable qu'on croit. Il devait parler en rêvant, si l'on en juge par certains reproches que lui adresse sa femme. Mais ce n'est pas ces étreintes irréelles qui valurent à Pepys le grand éclat qui ponctue la fin de son journal. Il se fit simplement pincer avec une de ses servantes, Deb. Ce fut une belle série de scènes. Et de jour. Et de nuit. Pour faire diversion, Pepys lisait tout haut les *Paradoxes d'hydrostatique*, tandis que sa femme l'accablait de reproches. Cela n'arrangeait rien; il dut chasser Deb. Mais il y tenait plus qu'il ne croyait. Il la chercha dans Londres, la retrouva. Sa femme le sut. Une nouvelle série de scènes se déroula plus violente encore que la précédente. Madame Pepys, tenant à la main des pincettes rougies au feu, poursuivait son mari à travers la maison. La peur fit naître chez Pepys le repentir. Madame voulut en profiter pour tirer de lui une grosse somme d'argent. Elle se plaignait toujours de n'avoir rien à se mettre. Pepys, ramené sur le terrain pratique, ne lâcha à peu près rien, se contentant de débiter de vagues promesses. Il jurait d'être « sage », mais deux jours après, il courait chez une certaine madame Martin, qui était de ses amies — et écrivait, le soir, sur son carnet : « Je le fis avec elle. »

Ces neuf années de journal ne nous font pas seulement connaitre les débauches diverses de Pepys. Elle nous le montrent franchissant avec prestesse les diverses étapes d'une brillante carrière administrative. En 1660, il est pauvre, il n'a qu'un habit, la maison manque de charbon, sa femme doit faire

la cuisine, il ne gagne que quatre livres par mois. Mais de la Caisse de l'Échiquier, il passe aux bureaux de la Marine où il est vigoureusement soutenu par son parent, lord Sandwich. Sans doute son intelligence, son application (n'exagérons rien sur ce point ; les heures de présence, dès cette époque, étaient fort peu nombreuses dans les ministères) contribuent-elles à son avancement. Mais les gages, dans l'affaire, ont beaucoup moins d'importance que les pots de vin. Pepys les accueille avec une grande bonhomie. Tout d'abord, les fournisseurs de la marine se contentent de lui faire des dons en nature : vin, tonneaux d'esturgeons. Puis l'argent apparaît. Pepys ne refuse rien, mais prend de curieuses précautions. Un jour où on lui a glissé une « enveloppe », il note « *Une fois arrivé au bureau, je l'ai ouverte, mais en prenant bien soin de ne pas la regarder avant que tout l'argent en soit tombé, afin de pouvoir affirmer que je n'avais pas vu d'argent dans la lettre, au cas où l'on viendrait à me questionner* ». (Il ne manque, pour illustrer cette scène, que la musique d'Offenbach.) A ce jeu sa fortune croît rapidement. A trente ans, inspecteur des ravitaillements, il met de côté en une seule année 3 000 livres, ce qui est énorme pour l'époque. Une seule « affaire » lui rapporte 500 livres. En 1666, il n'économise que 1 800 livres, ce qui est encore assez brillant. Au ministère, du reste, tout le monde semble faire comme lui. Et lorsqu'on annonce des vérifications de comptes, c'est une consternation générale. Il est probable qu'il est avec les vérificateurs des accommodements, car chaque fois Pepys s'en tire. Un jour, tout le bureau de la Marine est mis en accusation — non pour malversation cette fois, mais pour incurie. On voudrait rendre ces messieurs responsables des victoires des Hollandais qui ont forcé la Tamise et réussi plusieurs coups de main sur les côtes. Une exécution administrative apaiserai l'opinion publique. Mais quand le procès s'ouvre, Pepys prend la parole et défend si bien ses confrères qu'on le proclame le meilleur orateur d'Angleterre et que le bureau est absous. Pepys, que le roi lui-même félicite, se gonfle d'orgueil. Deviendra-t-il un grand parlementaire ? Pour le moment, il préfère rester où il est et arrondir ses économies [1]. Il con-

1. Beaucoup plus tard, il sera député aux Communes.

serve celles-ci sous forme de sacs d'or. Le grand incendie de Londres (de 1666), dont il nous donne une peinture saisissante, fait naître en lui une terrible inquiétude — pour ses écus. Il les entasse dans une voiture, va les enfouir dans un jardin aux environs de Londres. Quand nous le quittons, en 1669, c'est un gros monsieur qui a une maison bien montée (petit valet, gouvernante, plusieurs servantes) et roule carrosse.

Il a songé à s'acheter une maison de campagne pour le *week end*, mais y a vite renoncé. Il lui semble plus distrayant et moins coûteux de partir chaque samedi, en voiture, dans un endroit différent. « Moins coûteux » correspond pour lui à une constante préoccupation. Il n'aime pas « dépenser ». Quand il a été au théâtre, et même s'il s'est amusé, il tombe dans une grande tristesse en songeant au prix des places. D'ordinaire, il refuse de donner de l'argent à sa femme pour ses toilettes et ne finit par s'y résoudre (et encore assez chichement) que touché par cette pensée qu'elle doit lui faire honneur. Pour lui, il n'est affection qui tienne quand l'argent est en cause. Quand son oncle meurt, il avoue qu'il est triste d'un côté, oui, mais aussi « bien content à cause des espérances ». Et il se console de la mort de sa mère, car si elle avait vécu, elle lui aurait causé de grands ennuis.

Pour compléter son portrait, ajoutons que Pepys aime le vin. En dépit des bonnes résolutions, il s'enivre souvent au *Cerceau*, à *la Cloche*, à *la Mitre*, au *Navire*, à *la Couronne*, à *la Tête de taureau*, etc... Le désir de manger le trouve, à l'occasion, aussi faible que l'envie de boire. Il se bourre indifféremment de gibier ou de crème. Le lendemain, il est malade. Pepys est douillet, très préoccupé de lui-même. Il note sur son journal ses rhumes et ses clystères, commente les fantaisies de sa vessie et les conseils que lui donnent les médecins. Les consultations médicales qu'il décrit sont purement molièresques [1]. Pepys, qui a de la logique, est du reste en défiance. Il s'étonne, par exemple, qu'un oculiste n'ait jamais disséqué un œil.

1. Pepys l'est un peu lui-même, comme l'a noté jadis J. Lucas-Dubreton dans son ouvrage : *La Petite Vie de Samuel Pepys Londonien* — bon résumé du *Journal*. Dans un de ses spirituels articles, R. Brasillach, à son tour, a rapproché récemment Pepys de Chrysale.

Pepys a de la culture. Il a été boursier à Cambridge. Il lit beaucoup [1]. Les classiques anglais, français, espagnols. Il sait le latin et le grec. Il dédaigne les romans français, dont sa femme se gave, mais adore les histoires d'espionnage. Il va souvent au théâtre. Il n'aime pas Shakespeare (*la Nuit des Rois* est « stupide » ; le reste aussi), ni Corneille. Il est très froid en face de Ford et trouve « niais » ce *Dommage qu'elle soit une putain*, qu'on a repris deux fois à Paris depuis vingt ans (C'est Pepys qui a raison). Parfois, il goûte Beaumont et Fletcher. Au fond, il est « mauvais public ». Par contre, c'est un mélomane enragé. « Quand il s'agit de la musique et des femmes, je ne puis m'empêcher de me laisser aller, quelque travail que j'aie. » Il joue de la viole, du flageolet, du luth et du violon. D'ailleurs, le goût de la musique paraît assez répandu à l'époque, puisque Pepys, lors du « grand incendie », se trouvant sur la Tamise au milieu d'une foule de barques couvertes de fugitifs, remarque que « dans une barque sur trois au moins » on a empilé, parmi les objets précieux, une épinette.

Les tableaux « historiques » de Pepys, qui sont remplis de pareils traits, ont une valeur inestimable. Ils sont des plus variés : nous avons cité les journées du grand incendie ; c'est le morceau-maître. Mais nous devons aussi au narrateur « une entrée du général Monk dans Londres », des entretiens très curieux avec Charles II (Pepys est sur le bateau qui va chercher le nouveau souverain en Hollande), une description des fêtes du couronnement, une série de pages extraordinaires sur la peste de 1665 — et bien entendu une quantité de scènes familières (intérieurs, tabagies, parties de campagne, etc., etc.) qui sont du plus haut intérêt. Grâce à Pepys, on pénètre dans presque tous les milieux, on s'instruit à la fois sur la vie intime du peuple anglais et sur les transformations de l'opinion. Il est curieux de voir par exemple comment, en quelques mois, au cours de l'année 1660, les Anglais passent d'un état d'esprit régicide à une psychologie « ultra ». Cette évolution, Pepys se contente d'en noter les témoignages avec l'espèce d'impassibilité qui lui est habituelle. Ce flegme s'allie à un vif désir de tout savoir. La curiosité de Pepys est constante et

1. A sa mort, il laissera 3 000 volumes.

universelle. Il voudrait connaître la physique et tout savoir sur les événements de France et d'Espagne. Sur un autre plan, il est badaud, court à tous les spectacles : combats de coqs et exécutions capitales. Ses occupations le conduisent chez les marchands, chez les bourgeois, les gens de Bourse et chez les grands. Il est délicieusement snob. Rien ne l'enchante comme d'aller chez les grands personnages ou d'être vu avec eux. Il tient à la considération — et soigne fort sa mise pour inspirer du respect dès le premier coup d'œil. (Par la suite, il se découvrira des armoiries.) Chaque fois qu'il met un nouveau costume, il surveille l'effet. Il parle longuement de ses rabats, de ses perruques. Un honnête homme doit être à la mode. Son plaisir de se trouver au milieu des grands, pour immense qu'il puisse être, ne le prive pas de lucidité. A la suite d'une conversation avec le souverain et le duc d'York, il note : « *J'ai beau les admirer et les considérer avec tout le respect possible... plus on les observe, moins on les trouve différents des autres hommes...* » Snobisme et égalitarisme, c'est un bourgeois modèle. Il se glisse à la Cour autant qu'il peut[1] et assiste à la plupart des fêtes. Cela l'amuse beaucoup, mais ce monde lui paraît « pourri ». Comment le roi, comment ces évêques, comment ces grands seigneurs osent-ils avoir tant de maîtresses ? Pepys en est profondément scandalisé. Son protecteur, lord Sandwich, ayant une liaison un peu trop longue, Pepys, après mille hésitations, croit de son devoir de lui adresser une lettre de représentation — qui n'est pas très bien prise. On admire ce puritanisme chez un homme qui peut écrire si souvent après ses visites : « Je l'ai fait ». Mais les contradictions ne manquent pas chez Pepys. Il a des scrupules moraux et il est très tranquillement malhonnête. Il est perspicace et jobard, capable d'audace et extraordinairement poltron, sceptique et superstitieux. C'est M. Tout-le-monde — et c'est bien ce qui fait son attrait — mais il est plus intelligent que le commun des hommes et moins scrupuleux. On oublie de dire que c'est un écrivain. Il peint un portrait parfait en trois lignes, choisit toujours les détails significatifs, excelle aux raccourcis. Réplique anglaise de M. Jourdain,

1. Aussi son *Journal* peut-il être utilement confronté avec les mémoires de Hamilton.

il est artiste sans le savoir. Mais cette inconscience, qui paraît un trait général de son caractère, pose un problème psychologique. Est-il possible qu'un journal — intimiste, si scrupuleusement attelé à la recherche de son « temps perdu », ait été aussi ignorant de ses contradictions et parfois de son ridicule qu'il semble l'être? On hésite à le croire. Il est certaines de ses phrases devant lesquelles on s'arrête longuement, en se demandant si elles n'ont pas été écrites avec un sourire d'ironie. Problème insoluble. Pourquoi au fait tenait-il son journal? Pour se connaître? Pour se distraire? Non, il s'aimait tellement qu'il voulait à chaque instant pouvoir se frictionner contre son passé.

*
* *

Le prix de traduction Halperine-Kaminsky a récemment couronné l'excellente version française que Claudine Decourcelle a donnée de *Au Pays du Matin calme*[1]. Ce titre tendre couvre un drame assez épouvantable qui toucha vingt millions de personnes, mais laissa l'Europe indifférente. Il s'agit de l'annexion de la Corée par le Japon. Pendant la guerre russo-japonaise, le Gouvernement de Tokio, on s'en souvient, avait obtenu l'autorisation de faire passer ses troupes à travers la Corée. Quand la guerre fut finie, les « Japs » trouvèrent des prétextes — très mauvais du reste — pour laisser une armée dans le pays — Après quoi ils l'annexèrent tranquillement le 29 août 1910.

Telle est la très simple histoire, froide comme un article de dictionnaire, à laquelle le Coréen Younghill Kang substitue dans notre esprit l'évocation d'une réalité émouvante : le martyre d'un peuple sauvagement tyrannisé... La Corée était un pays de haute civilisation qui perpétuait dans une atmosphère de paix profonde des traditions impliquant un sens raffiné de la vie. Culte de la famille et des ancêtres, foi bouddhique, confucianiste ou taôiste, c'est-à-dire aspiration à la sagesse souriante, au renoncement, y fournissaient une solide armature spirituelle. Les « belles carrières », la fortune n'y attiraient pas l'estime. Les grandes vedettes du pays, c'étaient les poètes. Le peuple entier raffolait de poésie.

1. Plon.

Le plus pauvre village se fût déshonoré s'il n'avait organisé des concours de chansons. Un beau poème rendait célèbre dans les hameaux, mais personne n'eût admis qu'on tirât de l'argent de son inspiration. Un poète était assez heureux d'avoir la « nature entière pour amie » et de savoir aimer plus ardemment encore que les autres hommes le ciel, les plantes et les animaux. Ceux-ci, comme partout en Orient, passaient pour avoir une âme. Les missionnaires chrétiens choquaient tout le monde en le niant. Ce qu'il y avait de plus bas, dans l'échelle sociale, c'étaient les « tueurs de chiens ».

Heureux — autant que des hommes peuvent l'être, ce qui ne va pas très loin — les Coréens étaient assez sages pour être conservateurs. Leur langue leur paraissait si belle qu'ils n'y avaient pas touché depuis deux mille ans. Et bien qu'ils eussent inventé l'imprimerie, ils honoraient encore la calligraphie. Les coutumes restaient immuables : les enfants formaient des sociétés d'amitié qui se battaient entre elles; les sexes se trouvaient très bien de vivre chacun de leur côté, sans négliger les relations indispensables. Les hommes passaient pour être les maîtres du jour; les femmes de la nuit. On se mariait de très bonne heure par intermédiaires. Les parents « choisissaient » pour leurs enfants, ce qui évitait les tragédies de l'hésitation. On eût jugé indigne de faire intervenir dans un acte aussi noble que celui de la propagation de l'espèce les préférences personnelles. Les professeurs croyaient que la terre était plate; personne n'en souffrait; on ignorait tout de l'Occident et de ses inventions. Le peuple tout entier se croyait le plus civilisé du monde. La proposition pouvait se soutenir, mais on ne cherchait à l'imposer à personne. La politesse coréenne veut qu'on ne tente pas de persuader autrui.

Younghill Kang ne force-t-il pas un peu le caractère idyllique de la vie coréenne? C'est possible; ce serait excusable. Il devait beaucoup à son pays, puisqu'il avait été heureux, enfant, dans son village. Ce bonheur, il a su le peindre. Il enveloppe les premiers chapitres de son livre. L'auteur paraît quelquefois s'en excuser, par délicatesse, et lance sur ses charmants tableaux de petites touches d'ironie légères... Sa famille était ancienne et pauvre. Elle avait toujours

compté des lettrés. Elle en comptait encore : le Fou-Poète, oncle de l'auteur, devenait fou de joie quand venait le printemps. Un autre oncle était astrologue ; il excellait à trouver les terrains où l'on devait enterrer les ancêtres pour que leurs descendants fussent célèbres et sages. Plus sages encore que la sage moyenne de ce peuple philosophe, où, d'après l'auteur, on ne commença de connaître l'inquiétude qu'à l'instant où la menace japonaise s'étendit sur le pays. Depuis des millénaires, les Coréens tenaient les Japonais pour des barbares incultes, incapables de concevoir une philosophie et grossièrement immoraux. Par malheur, le Japon s'était mis à l'école de l'Occident ; ses moyens de destruction dataient du xxe siècle ; les Coréens avaient deux millénaires de retard. Quand l'annexion fut proclamée, en août 1910, la résistance était impossible. Le désespoir submergea le pays et il y eut des suicides à tous les coins de rues.

Lorsque les Japonais parvinrent dans le village du petit Younghill Kang, une des premières manifestations de leur activité fut une formidable rossée qu'ils administrèrent aux parents du futur romancier. La terreur s'abattait sur le pays : les paysans étaient dépouillés de leurs terres ; les commerçants, brimés par des lois d'exception, se voyaient évincés par les marchands nippons. Tous les lettrés, suspects de nationalisme coréen, étaient persécutés. Le Fou-Poète fut arrêté, sans raison sérieuse. On le tortura pendant douze jours. Il avoua ce qu'on voulut, on le condamna à sept ans de prison.

L'enfant Younghill résolut de pénétrer les secrets de l'oppresseur et d'apprendre les sciences occidentales. Il alla à pied, presque sans argent, jusqu'à Séoul. Les vieux maîtres coréens le nourrissaient en chemin, parce qu'il était un petit poète prodige et le neveu du célèbre Fou-Poète. La Corée était le seul pays du monde où l'on pouvait avec un quatrain payer un repas. Admis à l'école japonaise de Séoul, Younghill constata qu'on n'y enseignait que le respect du mikado. Les sciences plus concrètes étaient négligées. En resquilleur, caché dans une cale de navire, il gagna le Japon, où il étudia pendant des années au lycée de Tokio. Il se faisait passer pour Japonais et, tout en travaillant dans un bazar, remportait de grands succès universitaires.

Jeune homme, il revint en Corée et participa à la grande journée du 1er mars 1919. Confiants dans les déclarations de Wilson, les Coréens, ce jour-là, proclamèrent leur indépendance. Le secret avait été gardé par vingt millions d'hommes. En une minute, des drapeaux coréens surgirent à toutes les fenêtres. Le peuple entier hurlait : « *Mansei* » — ce qui veut dire, paraît-il, « O Corée, vis dix mille ans ». Les trente-deux intellectuels les plus célèbres avaient rédigé un manifeste d'indépendance qu'on lut à la foule. Il était convenu qu'aucun Coréen ne serait armé, que personne ne lèverait la main sur un Japonais. La consigne fut respectée. Les trente-deux intellectuels avaient téléphoné à la police pour faire connaître le lieu où ils étaient réunis afin qu'on pût les arrêter sans fatigue. La répression de tous ces crimes fut terrible. Les Japonais emprisonnèrent des milliers de personnes. Il y eut une floraison d'exécutions. Younghill, arrêté, fut longuement torturé, suspendu par les pouces, fouetté. Comme on ne put même pas prouver qu'il avait pris part au mouvement, les Japonais, étant encombrés de prisonniers et d'otages, finirent par le relâcher. Il réussit alors à passer en Amérique. Aujourd'hui, il est professeur de littératures orientales à l'Université de New-York.

On a beau répéter que les sujets n'ont aucune importance, il faut reconnaître que ce livre-ci, dont la valeur littéraire est indéniable, tire une valeur particulière de l'actualité des problèmes qu'il soulève. Tout d'abord, il apporte, au bon moment, des précisions sur les procédés japonais et révèle la haine que ces conquérants font éclore autour d'eux. Il lève un peu le voile sur ce monde pour nous si mystérieux que représentent les pensées d'un lettré oriental. Il nous rappelle enfin l'effet désastreux que produisit en Orient notre « grande guerre ». L'Occident n'était connu, autour du Pacifique, que par les missionnaires. « Notre christianisme détient la justice supérieure — disaient-ils. — Vous êtes des païens et vos sages ne valent rien. Pourquoi ne suivez-vous pas notre exemple ? » L'exemple fut le plus épouvantable massacre que l'univers ait connu. Mauvaise leçon des choses, mais il y a peut-être pire : quand un lettré d'Extrême-Orient prend contact avec notre littérature, avec notre culture,

comme l'a fait Younghill Kang, il admire... Il admire Shakespeare, il admire Hugo. Et pourtant sa perplexité est grande. Quand il songe à ses « tranquilles sages de l'âge d'or », il lui semble que les grands maîtres de l'Occident n'ont oublié qu'une seule chose : songer à rendre l'homme heureux.

*
* *

« Romancier vigoureux, romancier puissant », on rêve à ces expressions d'usage courant lorsqu'on a terminé *l'Oriflamme*[1], le roman de Henry K. Marks — que vient de traduire Denise Van Moppès. M. Marks a de la « vigueur », de la « puissance ». Il y a dans son livre une dizaine de belles situations dramatiques. Le sujet autour duquel elles sont groupées est ce qu'on appelle « poignant ». Une mère y souffre de l'égoïsme, de la dureté de sa fille ; elle en souffre jusqu'à en mourir, car son délabrement moral la laisse sans résistance en face de la maladie ; cette fille égoïste, s'étant mariée, est torturée à son tour par son mari, qui est un ivrogne, puis par sa fille qui la traite comme elle avait traité sa mère. Autour de ces protagonistes, on voit vivre des personnages d'une vérité rudimentaire, mais indiscutable : une garde-malade, diverses Américaines sexagénaires et alcooliques, un prince égyptien et une cuisinière monégasque. Il n'est page de ce roman à laquelle le lecteur puisse refuser son approbation théorique. On le met en présence de « cas » superbes, on lui offre un impeccable crescendo dramatique. Une marche vers le noir total : chaque page prouve plus péremptoirement que la précédente que le destin est affreux, la vie horrible.

Il n'y a rien à objecter à cette vue que l'on peut soutenir par maints exemples dignes de considération. Toutefois, porté dans le roman, ce pessimisme n'est fécond — ce qui ne signifie pas agréable — que s'il inspire la couleur, l'atmosphère, le mouvement narratif ou lyrique. Il prend l'allure d'un pari s'il conduit simplement à choisir, à tout coup, entre deux versions possibles, la plus catastrophique. Il faut que ce soit les caractères qui déterminent les situations et non le contraire. Or, s'il est clair qu'il n'y a rien d'invraisemblable

1. Grasset.

dans le roman de M. Marks, il est non moins certain que les situations paraissent y avoir été plus étudiées que les êtres. Elles ont une sorte de pesanteur qui les entraîne. Elles dévorent les humains, de qui nous ne connaissons exactement que les traits nécessaires à la commode progression du drame, conçu comme une sorte d'entité vivante. Des mots « terribles » des scènes d'une « cruauté balzacienne » semblent avoir exercé sur ces infortunés héros un pouvoir d'attraction. On dirait qu'ils les connaissaient avant même de les avoir prononcés ou vécus. M. Marks travaille dans la force sans justifier suffisamment son emploi. Son cas est d'autant plus curieux qu'il n'est pas dénué de talent. Mais il fait penser à certains auteurs de théâtre plus préoccupés d'organiser la grande scène du *deux* que de laisser librement respirer leurs personnages.

*
* *

Le roman de Herman Melville, *Benito Cereno*[1], vaut à ses lecteurs des émotions, des soucis, des incertitudes. Il nous révèle l'histoire — authentique dans ses grandes lignes — d'un capitaine américain, Delano, qui, en 1799, ayant mouillé près d'une île déserte de la côte du Chili, aperçut un navire espagnol qui lui parut dans un état de délabrement bizarre. S'étant fait conduire sur ce navire, Delano y observa de toute part un désordre singulier. L'équipage, composé presque exclusivement de noirs, semblait très indiscipliné. On eût dit à chaque instant qu'une révolte allait y éclater. Le capitaine espagnol, Benito Cereno, qui reçut l'Américain, lui donna sur les épreuves inouïes que son navire venait de traverser des explications étranges. Ce Cereno paraissait très affaibli ; il était sans cesse sur le point de s'évanouir. Un noir, qui prenait soin de lui, ne le quittait pas une seconde. En se promenant sur le pont du *San Dominick*, Delano fut le témoin d'incidents surprenants : des mousses blancs étaient rudoyés par des noirs, des matelots blancs lui faisaient des signes furtifs comme pour attirer son attention. Invité à déjeuner, Delano resta quelques heures sur le *San Dominick* — et le récit de ce qu'il y vit occupe presque

1. Plon.

tout le livre. Bien que d'une nature peu soupçonneuse, l'Américain sentait qu'il côtoyait sans cesse un secret. Ce Cereno était-il un pirate?... Quand Delano voulut regagner son propre vaisseau, Cereno se jeta soudain dans la chaloupe qui allait emporter l'Américain. Une bataille générale commença et, pour Cereno comme pour le lecteur, tout s'éclaircit...

Le *San Dominick* avait été le théâtre d'une mutinerie. Les noirs avaient massacré presque tous les blancs. Cereno n'avait pas osé dire la vérité, parce que ses révélations auraient aussitôt provoqué l'assassinat du capitaine Delano...

Cette longue visite, ces secrets côtoyés, l'attente d'un drame inévitable ont provoqué chez le lecteur une vive émotion. Il a été pris, « avalé » littéralement par cet étrange roman. Quand l'énigme est éclaircie et qu'il songe à l'angoisse qu'il a éprouvée, il ressent un peu de remords. Un remords de principe, celui de l'homme qui s'est laissé captiver par une espèce de roman policier. Eh quoi? a-t-il suffi qu'on lui laissât soupçonner l'existence d'un secret sur le *San Dominick* pour le « passionner » de cette façon? Certes, maintenant qu'il possède les clés, quand il va relire le roman — s'il tente ce *test* — tout va lui paraître simple et puéril. Pas du tout : il reprend le livre, l'émotion renaît et l'inquiétude. Voilà qui n'est plus de jeu.

M. Leyris, le traducteur qui a fait suivre ce roman de « réflexions », nous donnera-t-il le mot de l'énigme? Nous lisons son commentaire et il ajoute à notre trouble. M. Leyris nous explique qu'il n'est « pas un seul élément de ce récit qui ne soit susceptible d'une interprétation double ou triple ». Le nègre qui paraissait soigner Cereno et qui en réalité était son bourreau représente tout simplement le Mal ou plutôt la Mort. Chaque objet manié par les personnages du drame « semble appartenir à la fois à deux mondes ». Le roman est symbolique, le navire est « le navire du péché ». Cereno est destiné à gravir « le Mont de l'Agonie » — et le roman, qui paraît cependant hostile aux noirs, exprime l'horreur que l'esclavage (qui subsistait encore aux U.S. quand le livre fut écrit : 1855) inspirait à l'auteur.

Le lecteur n'est pas convaincu. Ce roman « d'aventures » serait symbolique et swedenborgien? On a du mal à le croire.

Il faut en venir à Melville lui-même pour essayer de comprendre... Melville était né en 1819 à New-York. Appartenant à une ancienne famille écossaise, fils d'un négociant qui s'était ruiné, il travailla d'abord dans une banque. La passion des aventures le poussant, il s'embarqua comme simple matelot sur un baleinier, en 1841. Pendant dix ans, il mena une vie très rude. Il déserta une fois, participa quelques mois plus tard à la révolte d'un équipage. Revenu en Amérique, il se maria, vécut dans une ferme, écrivit des romans qui n'eurent que peu de succès. Repris par la nostalgie des voyages, il fit un tour en Europe, puis regagna le Massachusetts, où il connut de grandes difficultés matérielles. Des amis obtinrent pour lui enfin une place d'inspecteur des douanes. Il était sauvé... mais il cessa soudain d'écrire. Après vingt ans de travail ingrat, un héritage lui rendit la liberté. Il écrivit *Billy Budd* et mourut peu de temps après, en 1891.

De ses livres, nombreux et célèbres aujourd'hui aux États-Unis, on n'avait jusqu'à ce jour traduit que deux. *Typee* est devenu en français *Un Eden cannibale*[1]. C'est le récit de la désertion de Melville. Profitant d'une escale à Nuka Hiva, une des Marquises, Melville « prit le maquis ». Étant tombé au milieu d'une tribu cannibale, il fut bien traité ; mais les indigènes ne voulaient plus se séparer de lui. Il dut s'évader — ce qui ne fut pas une opération aisée. La description que fait Melville de son séjour chez les cannibales et de ses deux fuites est pittoresque — parce que ces aventures l'étaient — mais littérairement banales. On dirait une relation écrite pour des veillées de famille — un ce des gros cahiers de mémoires devant lesquels des enfants crient un jour : « Eh bien, il en est arrivé des histoires à grand-papa ! » Voilà qui ne nous avance guère pour l'explication de l'étrange *Benito Cereno*.

Par bonheur, *Billy Budd*[2], le dernier livre de Melville nous tire de notre indécision. C'est l'histoire d'un jeune matelot, d'une bonté et d'une beauté parfaites, qui est pris en haine par un sous-officier. Celui-ci l'accuse injustement devant le capitaine, qui est une sorte d'ange de justice. Outré, le matelot porte au sous-officier un coup de poing qui le tue. Le capitaine fait pendre Billy Budd, bien qu'il soit convaincu

1. N. R. F. — 2. N. R. F.

du caractère calomnieux des accusations portées contre lui. Ce capitaine a cru obéir à son devoir, mais il souffre en son âme, car il sait que Billy était pur, innocent de toute faute. Par la suite, le souvenir du matelot ne cesse plus de le hanter. Cette fois encore, M. Leyris, (traducteur d'une expérience et d'un goût bien rares) intervient pour nous expliquer le « sens secret » du livre. Le capitaine représente symboliquement le « sacrificateur », Billy la « victime immaculée », etc... En somme, il fournit une explication exactement du même genre que celle par lui proposée pour *Benito Cereno* et qui nous avait laissé fort sceptique. Heureusement cette fois, le cas est plus clair, si clair, croyons-nous, qu'il éclaire rétrospectivement *Cereno* — et le cas Melville.

Melville était un artiste simple, un douanier Rousseau de la littérature. Ses observations psychologiques étaient justes, mais rudimentaires. En principe, il était peu fait pour franchir le niveau, honorable et médiocre, d'un roman comme *Typee*. Mais sous des influences que nous ignorons (peut-être celle de Hawthorne, avec qui il fut en relations), il en vint à croire aux « forces » du bien et du mal, au Mystère, à la « vie secrète ». Il fut de ceux pour qui l'existence d'ici-bas n'est que le pâle reflet de réalités transcendantes qui ne se manifestent, avec toute leur force, que dans un inaccessible ailleurs. Une pareille foi, il eût été en peine, sans doute, de la raisonner ; incapable de la « penser ». Mais le fait est qu'elle transforma pour lui la face du monde. Le mystère qu'il avait cherché naguère dans les aventures exotiques, il le découvrait maintenant partout. D'un certain point de vue, on le voit, M. Leyris a raison. Ce qui explique l'attrait de *Benito Cereno*, c'est que l'aventure n'est pas limitée à elle-même. Elle baigne dans ces courants inconnus par lesquels l'auteur se sentait enveloppé. On serait porté à croire que M. Leirys se trompe pourtant en attribuant un sens symbolique net à tel ou tel épisode. Pour un adepte du mystère, les transpositions ont un caractère beaucoup moins précis. Tous les actes, tous les objets ont une résonance, une existence dans l'au-delà. Le visible représente le timide affleurement d'un formidable monde invisible. Une énigme particulière, celle du *San Dominick*, par exemple, est pour l'auteur une occasion bénie d'exprimer cette sensation

de vivre dans l'étrange qu'il ressent normalement partout. C'est ce que le lecteur a perçu confusément dès l'abord et qui a fait naître en lui un agréable trouble. Nous touchons ici à une autre énigme, celle des romans. Il y a des romans psychologiques, historiques, sociaux, il y a les romans bien écrits et les autres... Mais les bons, les grands romans ont un caractère commun. Ils ne se contentent pas de renseigner sur un cas, de l'expliquer ; ils font pénétrer dans l'univers intérieur du créateur. Ils permettent de voir le monde comme ce créateur le voit, ils nous communiquent le rythme de son esprit. Un roman digne de ce nom fait même passer de l'écrivain au lecteur l'inexprimable : ces impressions puissantes et imprécises qui sont du domaine de la poésie. Certaines de ces impressions, il se peut que l'écrivain n'en ait même pas reconnu l'existence en lui-même, qu'il les ignore. Une certaine façon de peindre, pourtant, les présuppose et elle suffit pour les faire renaître chez le lecteur, sans que lui non plus en décèle intellectuellement la présence. Dans le roman comme dans la poésie, il y a un transfert de résonances qui ne sont pas du tout du domaine de l'intelligence. Un romancier trop « intellectuel » les arrête même au passage ; il ne veut connaître que ce qu'il comprend — ce qui équivaut à stériliser d'avance son œuvre. Aussi la nature du roman échappe-t-elle en partie à un esprit trop géométrique. Quand, dans une étude, d'ailleurs admirable, M. Valéry dénonce dans le roman la gratuité des épisodes et constate que l'on aurait pu remplacer un élément par un autre, on se demande s'il place la question sur son juste plan.

Si, comme nous le pensons, le roman vise surtout à transférer un rythme intérieur, l'enveloppe historique du roman, les détails du récit n'ont qu'une importance secondaire. L'angle de prises de vues importe davantage, car c'est lui qui révèle la position du créateur. La valeur réelle de l'œuvre tient à ce qu'elle est ou peut être un instrument de transfert magique. Il ne s'agit donc pas de se demander si cet instrument aurait pu être construit d'une autre manière, mais de savoir s'il remplit son office qui est de transférer du créateur au lecteur un certain *état*. Le roman n'est pas un théorème, c'est un conducteur de forces psychologiques et d'émotions.

MARCEL THIÉBAUT

TABLEAUX DE PARIS

T.S.F. — Il est encore des individus, au nombre desquels je me compte, qui passeront plusieurs jours, des semaines, peut-être, sans éprouver le désir de mêler à leurs occupations comme à leurs répits des auditions de la T.S.F. Les demi-heures de nouvelles du monde entier, coupées de publicité, sont à beaucoup de gens odieuses encore. Les journaux y suffisent. Tout le monde n'éprouve pas le besoin de vivre, seconde à seconde, l'existence universelle. On pourrait bien souvent remettre au lendemain les trois quarts de ces nouvelles, de ces faits auxquels nous ne pouvons rien changer. L'apathie dont on se plaint ne vient-elle pas de ce manque d'individualité qu'on impose au peuple en le mêlant à toute heure à la chose publique sur laquelle il demeure sans contrôle, ni pouvoir. Les nouveaux ministres n'auraient-ils pas mieux à faire que de venir s'*expliquer* au micro? La confusion de tout et par conséquent l'indifférence augmentent chaque jour. Il m'arrive quelquefois, le soir, aux approches d'onze heures, de « prendre », à Budapest, le café *Ostende*, pour y entendre jouer les tziganes et, parfois, le dimanche, vers la fin de l'après-midi, quelque concert ou, à l'heure d'une représentation wagnérienne, un poste allemand.

Il est, pourtant, à cette même T.S.F., une distraction dominicale. L'habitude en fut prise à la campagne; j'y cède encore lorsque je le puis, à Paris même, — c'est le dimanche soir, à 9 heures, l'audition des *chanteurs amateurs*, offerte par le *Byrrh*.

Le concert serait donné par des professionnels connus, dont le nom serait publié à l'avance, que je ne m'en soucierais peut-être point. Ce qui attire — et retient, — c'est de ne point connaître ces vedettes invisibles de quelques instants, en dépit de ce que nous en apprend le speaker. C'est d'écouter une voix, rarement parfaite, — certes ! qui ne s'en douterait ? — mais que nous n'avons pas encore entendue, précisément, dans laquelle nous cherchons à démêler les possibilités de perfectionnement, de réussite : un avenir, — comme on trouve le caractère et la destinée dans les courbes, les ramifications, le prolongement des lignes de la main.

Une couturière succède à un mécanicien.

— Où êtes-vous née ? demande le speaker.

— A Toulouse,... ou : — A Voves...

— ... Veuve ? reprend le speaker, avec une voix de compère de revue, c'est un nom triste... Et quel âge avez-vous ?

Puis il s'efforce de décrire la robe de « *crêpe de Chine* » ou de « *crêpe marocain* » de la concurrente. — ... Voyons, est-ce du crêpe de Chine ou du marocain ?

— Crêpe de Chine, soupire une voix expirante.

Car elles ont le trac, ces malheureuses qui vont lancer devant les auditeurs de la salle Marcelin Berthelot, d'où le concert nous est retransmis, le grand air de *Louise* ou celui des *clochettes*, dans *Lakmé*.

Que de jeunes employés, que d'ouvriers, de midinettes ou de dactylos et même de personnes qui répondent : *rien*, à la demande du speaker : — « Et que faites-vous dans la vie ? » rêvent de Tino Rossi, de Maurice Chevalier, de Lys Gauty ou de Lucienne Boyer. On devine souvent des intonations calquées, si l'on peut dire — et avec quel soin ! — sur celles que les disques ont popularisées ou les représentations au Casino de Paris ou à l'A.B.C.

Mais, à l'écoute, étendu dans un fauteuil, nous imaginons la « concurrente », nous corrigeons son accent, nous voudrions la reprendre, l'encourager.

Et puis, il y a les évocations qui environnent ces « artistes » de hasard, lorsque l'un d'eux nous rappelle Lucien Muratore, par exemple, chantant :

La fleur que tu m'avais jetée
Dans ma prison m'était restée...

Et recommençant trois fois la romance, devant les spectateurs de la salle Favart, ouatés et moites de béatitude. De plus lointaines réminiscences nous sont suggérées, Mary Garden, par exemple, dans les notes élevées du « *Je suis heureuse!* » de *Louise*. Car, il faut reconnaître à ces... *amateurs*, entre beaucoup de qualités et même de défauts, — l'audace, qui peut être rangée dans la première ou la seconde catégorie, selon qu'elle réussit ou qu'elle rate.

Cependant, ces ténors, ces sopranos nous surprennent par le choix des morceaux dans lesquels ils se font entendre. Ils se sont créé un idéal de leurs qualités, de leurs possibilités, auquel ils n'atteignent pas souvent selon leurs vœux.

L'un d'eux, ce soir, dont la voix est celle des basses chantantes, mais nous l'ignorons à l'avance, va interpréter — « il est très brun », nous dit le speaker, — une romance de Paul Delmet : *Envoi de fleurs*.

Cet *Envoi de fleurs*, je l'ai entendu chanter un mardi soir de gala, dans l'atelier de madame Madeleine Lemaire, — où l'on voyait, sans doute, Réjane et madame la comtesse Jean de Castellane, madame Adhéaume de Chevigné et Forain — je l'ai entendu chanter par Delmet, lui-même, qui l'avait dédié à madame Lemaire, « la femme qui a créé le plus de roses, après Dieu », avait écrit Dumas fils.

Delmet s'accompagnait au piano. La voix n'était pas celle d'une basse chantante, loin de là ! C'était un soir de mai ou de juin, un peu frisquet dehors, très chaud dans l'atelier bondé, où se faisaient vis-à-vis deux toiles de la même époque — mais bien différentes, — l'une de Manet, l'autre de Chaplin, représentant, toutes deux, mademoiselle Suzette Lemaire.

Pour vous obliger de penser à moi,
D'y penser souvent, d'y penser encore,
Voici quelques fleurs, bien modeste envoi,
De très humbles fleurs qui viennent d'é-clo-o-re.

Pourquoi, parmi tant et tant d'autres effacées de ma mémoire, celle-ci a-t-elle conservé jusqu'aux moindres intonations du chanteur montmartrois que quelque ami avait

dû amener à l'un de ces fameux mardis soirs de la rue de Monceau et qui, tout intimidé, dut recommencer trois fois sa romance? Pourquoi, chaque printemps, l'ai-je retrouvée, au hasard, cette « humble fleur » (il n'existe pas d'humble fleur, car elles portent toutes la griffe de Dieu), pourquoi ai-je retrouvé, mêlée aux senteurs de la saison nouvelle, cette atmosphère de salon, de l'atelier voisin du parc Monceau, et cet air d'improvisation, de goût de l'imprévu et du réel, de la maîtresse de maison.

...Le chanteur du concours des *amateurs de Byrrh* interprète Delmet, ce soir, son *Envoi de Fleurs*, que Steinlen illustra d'une de ces perverses gamines, corrompues par les tortueux desseins de la Fatalité, il l'interprète comme s'il chantait le *Miserere* ou le *Dies irae*.

...J'aurais mieux aimé de riches bijoux
Que ce souvenir vraiment trop cham-pê-ê-tre...

La voix de Delmet donnait aux intonations la valeur qui leur convenait. Il y ajoutait, ce qui donne du prix à tout, un goût inné de poète, même s'il est modeste, ce rien, ce je ne sais quoi qui échappe à l'analyse, qui fait préférer une guinguette parfumée de lilas à un salon décoré par des tapissiers fameux et une cellule de carmélite, au « boudoir » d'une milliardaire de Chicago.

Madeleine Lemaire battait des mains.

— Encore! Encore! criait-elle, toute droite, derrière l'exécutant, dominant ses invités comprimés sur les chaises disparates, mais fragiles : Encore!...

Elle parlait un français de choix, avec une voix qui imposait le silence. Et le petit Delmet, souriant, la tête penchée sur le clavier, attendait que la rafale se fût calmée.

...Ce que j'aime peut-être chez ces « amateurs » du concours des dimanches soirs, c'est leur prédilection pour les airs les plus connus. Il y a toujours bien des chances pour que nous en ayons eu les oreilles rebattues. Et c'est alors que, près de l'appareil de T.S.F., des fantômes surgissent, — consolants... et tragiques.

*
* *

Goya. — Si un visiteur, une visiteuse ne doivent retirer aucun bienfait de la fréquentation des expositions, aujourd'hui si nombreuses, si certaines femmes ne peuvent s'y rendre qu'en attendant l'heure du thé, pour avoir fait auparavant *quelque chose* qu'on leur a dit être *intéressant*, mais qui ne le serait pas moins s'il s'agissait d'aller voir des chats ou des lainages (si on en parlait !) — si, de leur côté, les hommes ne s'y rendent que pour préparer *quelque chose* à dire, pendant le dîner, à une voisine incertaine, — ou pour attendre l'heure d'un rendez-vous d'affaires... ou pour fuir la société d'une épouse, près de laquelle ils ont tant désiré vivre, naguère, — autant ne plus hâter la destruction de chefs-d'œuvre des maîtres d'autrefois en les faisant si fréquemment voyager.

Autant rendre aux orangers l'*Orangerie* des Tuileries et ne point bouleverser si constamment le rez-de-chaussée du Pavillon de Marsan, ce qui fait que personne ne songe plus jamais à monter au premier étage du *Musée des Arts Décoratifs*, lequel est rempli de trésors, etc...

L'*Exposition Goya* fait parler. Goya, cela sonne bien. C'est un homme que l'on connaît, sans jamais tout à fait connaître l'homme qui a porté ce nom.

Goya, c'est, en peinture, quelqu'un dans le genre de Stendhal : inégal, sublime, terre à terre, étroit et vaste, inégalé.

C'est un homme qui a peint les horreurs de la guerre, les boucheries noyées de velours des corridas et des portraits de femmes à mantilles noires, joliment vêtues sur des transparents roses, — et des *majos* à l'œil brun sous des paupières jaunies par une circulation irrégulière du foie et qui portaient des gilets tissés d'argent sous des vestes doublées de ce ton que les élégantes de toutes catégories arborent aujourd'hui, sur la bouche.

Goya ! Les lèvres le prononcent, ce nom, comme elles savoureraient un fruit. Les yeux délicats l'absorbent, ce peintre, comme un rayon de soleil voilé par des mousselines sur la

peau. Il est brutal, il est tendre. On imagine M. Goya tantôt avec un éventail à la main, tantôt une navaja. Il a sa légende, ses légendes. — Il influence Delacroix et fait naître un Manet, à la sortie de l'atelier de Thomas Couture, un Manet qui ne sera que *Goyesque*, pendant cinq ou six ans.

Il a peint et peint dix fois une reine au naturel, ce qui n'était jamais arrivé. Malheureusement, rien ne figure de ce modèle de choix à l'Orangerie des Tuileries. La reine Maria-Luisa, née Parme, femme de Charles IV, use de son influence pour faire aller son malheureux époux tout à trac. Elle a l'air, au milieu de ses enfants, d'une chouette qui aurait couvé des canards vêtus de cygne blanc. La psychologie de Maria-Luisa, c'est un des triomphes de Goya. Ces toiles sont demeurées en Espagne. Souhaitons qu'elles soient à l'abri.

A l'*Orangerie*, une toile surprenante et la plus importante est la *Junte des Philippines*, prêtée par le musée de Castres. L'absence de premier plan dans une composition de cette ampleur est une sorte de tour de force qu'on semble, pour ainsi dire, n'avoir jamais réussi, ni même tenté. Le tapis du premier plan, sur lequel jouent, se roulent, s'étreignent, comme des fauves transparents et silencieux, les rayons du jour et les ombres ; les groupes d'hommes rangés de côté et derrière la table tendue de vert, donnent à cette sorte d'officielle et morose réminiscence une vaine et grandiose tristesse ; les quelques personnages particulièrement placés dans la clarté d'une haute fenêtre, vis-à-vis de laquelle ils sont assis, offrent parmi l'insondable les colorations les plus délicates de Goya. Il faut se méfier des restaurateurs. Cette toile avait, paraît-il, beaucoup souffert, au musée de Castres. Nous voulons espérer que ceux qui lui ont rendu les apparences de la santé n'ont pas trop *collaboré* — ce qui est le défaut de ceux à qui l'on confie un chef-d'œuvre et qui vous rendent... un tableau, pareil à cent mille autres, bien lisse et bien verni.

Le fils et la bru de Goya, deux grandes toiles appartenant à madame la vicomtesse de Noailles, retiennent l'attention des visiteuses. Malgré moi, j'en écoute deux parler à haute voix :

— Les hommes portaient des vêtements bien mal coupés! Son habit flotte sur ce jeune homme.

L'heureuse harmonie des gris de ce tableau, la culotte plus sombre, à rayures presque d'aujourd'hui, presque « tailleur anglais », le satin de la doublure, la visiteuse qui parle sur un ton délibéré ne les voit pas. Je vais la suivre pendant quelques instants.

Elle semble jouer un rôle qui n'a plus guère à la scène son emploi, probablement parce qu'il n'est plus suffisamment exceptionnel : celui des mères évaporées. J'ai vu deux actrices y exceller, j'étais bien jeune, pour la première et c'était à des matinées du Gymnase, elle s'appelait *Desclauzas*. Elle mangeait en scène un sorbet avec gourmandise, disait tout ce qui avait l'air de lui passer par la tête, avec un sans façon joyeux qui remplaçait, je pense, ce que nous entendons appeler *sex appeal* et qu'elle avait perdu. La seconde était *Juliette Dharcourt*. Elle avait été jolie fille et pris des « manières », à la fréquentation d'hommes élégants. Elle les développait brillamment à la scène. Elle osait avouer cinquante ans passés et s'habillait avec une rare élégance. Ce n'est pas le cas de ma visiteuse anonyme de l'Exposition Goya.

— Véritablement, je ne trouve ici rien de surprenant. J'ai vu de si beaux Goya en Espagne !

Elle répète trois fois cette fin de phrase, en tournant vers moi la tête. Oui, Madame, vous avez vu, comme bien des voyageurs, ceux du *Prado*. Mais les avez-vous véritablement regardés ?

Devant la bru de Goya, à madame Charles de Noailles :

— Regardez ce pied. C'est un pied bête, il est trop petit !

Puis, devant le plus surprenant sans doute de ces Goya, pour l'expression du visage, le léger desserrement des lèvres, qui semble laisser filtrer la respiration, *le Matador Pedro Romero*, à M. Arthur Sachs, elle s'écrie :

— Ah ! celui-là, *il peut se vanter d'être* joli garçon... Ça *il est* joli garçon !

Et elle passe ! Sans avoir autrement regardé, d'ailleurs.

« Il peut se vanter » est un poème... Les cendres de Pedro Romero, ce matador aux lèvres à peine entr'ouvertes, se sont de longtemps évanouies, la cruauté comme la tendresse éphémère de ce personnage qui doit à son peintre d'exister encore,

se lisent aujourd'hui sur d'autres visages vivants, qui disparaîtront à leur tour, mais qui n'auront pas rencontré leur Goya.

*
* *

Le souvenir de M. Walter Gay. — Mais passons dans les salles du fond, réservées à l'Exposition de la collection composée par le peintre Walter Gay et léguée par sa veuve.

J'ai souvent rencontré naguère M. Walter Gay, qui avait l'air triste. Mais ce n'était qu'un air. Ce petit homme à fortes moustaches grises aimait passionnément l'art, l'Art avec majuscule, les arts dans toutes leurs manifestations, picturales, mobilières, bibelotières. Il aimait les jolis meubles, les cadres anciens sculptés par des artisans qui mouraient d'amour pour leur ouvrage. M. Walter Gay avait dû venir en France assez jeune, et puis, ni lui ni madame Walter Gay, qui évoquait un portrait de *old lady*, par Raeburn, n'avaient jamais pu quitter la France, attachés par des liens d'une tendresse, d'un amour balzacien à tout ce qui leur évoquait son passé, soit dans leur appartement de la rue de l'Université, soit dans leur château du Bréau, vers Fontainebleau.

Ce Bréau, Walter Gay l'a souvent représenté ; il en peignait avec goût, beaucoup de goût, tous les salons et les chambres. Le comte de Castellane, qui régnait alors sur Paris, sous le court diminutif de *Boni*, disait des toiles de M. Gay qu'elles avaient toujours l'air d'appartements de poupées. Et c'était vrai. On eût aimé qu'il se passât, de temps en temps, quelque chose, dans ces pièces aux boiseries demeurées, aux meubles purs, bien rangés, mais davantage disposés pour une visite que pour la vie. Saint-Aubin, Moreau-le-Jeune, Baudoin, Boucher, Fragonard et leur temps, peuplaient de personnages brossés avec une gracieuse furia, un tempérament français sensuel, un métier impeccable et fantaisiste, des chambres qui ne devenaient plus alors qu'un décor pour une comédie. Sur les toiles de M. Walter Gay nous avons un décor composé, mais point d'acteur, partant point de drame.

Les acteurs, il nous semble savoir où ils se trouvaient. Nous l'apprendrons, en parcourant les trois salles de la collec-

tion Walter Gay, exposée à l'Orangerie des Tuileries, après la salle consacrée à Goya.

... Les personnages qui hantaient l'âme de M. Gay étaient supérieurs à ceux qu'il aurait su peindre (les visiteurs de son exposition ne l'ignorent plus aujourd'hui). Nous les trouvons dans les ombres et les éclairages de Rembrandt, dans Watteau, dans Saint-Aubin, comme parmi les quattrocentistes et les maîtres de la Renaissance, parmi tous ceux qu'il a si passionnément aimés et dont il a recherché toute sa vie les œuvres, avec une si persistante continuité.

Ce qui est curieux dans cette collection, c'est qu'elle soit indéfiniment composée de dessins ou de quelques rares peintures du même calibre. Au-dessus de vingt centimètres, sur quinze, les dessins ni les tableaux semblaient ne plus pouvoir intéresser M. Walter Gay. S'il s'était fixé des limites dans les dimensions, il ne s'en était point donné pour l'époque, bien que sa collection s'arrête avant la fin du XVIIIe siècle. Il est beau de pouvoir montrer une intransigeance subitement si marquée et, pour un artiste, de s'y tenir — si fermement, sans se laisser attirer par David ou Prud'hon, ni par les romantiques ou les impressionnistes. En réalité, je crois que la vie de M. Walter Gay, cet amateur, fut de *collectionner* et qu'il ne peignit, entre temps, des salons meublés de vestiges du XVIIIe siècle que pour se reposer de la fatigue d'avoir tant cherché à rassembler ces petits dessins, ces cadres et ce que d'autres, avant lui, nous ont laissé de précieux.

M. Walter Gay était un homme de commerce paisible, ami des arts. Il avait une âme de paysagiste, mais qui préférait aux cimes ou aux clairières, aux vergers, les commodes de Riesener, les bergères de Boulard et les arrangements de Georges Hoentschel. Cet Américain aimait le petit. Ses lavis de Rembrandt, certains merveilleux, d'ailleurs, tiendraient dans un porte-cigarettes. Il possédait une de ces toiles sur lesquelles Rubens résumait presque toujours ses plus vastes compositions, — celle-ci n'est que de Jordaens, probablement, — eh ! bien, elle servirait de couvercle à une boîte à gants.

Tout est excellent de qualité, mais microscopique, dans cette collection si généreusement offerte par madame Walter Gay à ce minotaure : l'État.

*
* *

Et là, se pose une interrogation. Que va-t-il advenir de ce ruisselet jeté dans l'océan du Louvre?

Les dessins de M. Walter Gay, soigneusement présentés dans des cadres anciens, longtemps cherchés, à l'effet de les habiller dans des formes de leur temps, aux ors atténués, vont quitter ces parures seyantes et rares. Les sanguines et lavis s'en iront dormir dans des cartons. Le Louvre en possède ainsi des milliers, qu'il serait bien en peine d'exposer.

L'utilité de la *Société des Musées de France* se montre là d'une manière bien évidente. C'est une association nouvelle que l'on devait déplorer de ne pas posséder. M. David Weill, M. Lucien Henraux, à qui revient l'honneur de l'avoir instituée, vont créer une sorte d'émulation entre certaines villes, déjà fort bien partagées, mais qui, encouragées, soutenues pécuniairement, comprendront qu'il ne suffit point d'aligner les toiles les unes au-dessus des autres.

Imaginons la collection Walter Gay, léguée au musée d'une jolie préfecture, logé dans une vieille demeure. Les visiteurs ne demandent qu'à venir, à faire halte. Mais il faut les y inciter. Quelle aubaine ce serait de retrouver ces dessins dans les cadres que leur voulut le donateur, bien disposés, avec de l'air entre eux!

Les Rembrandt, à eux seuls, mériteraient le voyage.

Le musée du Louvre, évidemment, est un légataire qui fascine les donateurs. Ils devraient se montrer plus méfiants. On lègue au Louvre. Il éclate dans son immensité et ne saurait plus accepter loyalement que des œuvres tout à fait hors de pair. La *Société des Musées de France* arrive à point pour remplir un rôle important : détourner du Louvre les collections d'amateurs qu'aveugle l'espoir de savoir leurs tableaux et leur nom figurer dans ces galeries augustes. Dirigeons les collectionneurs vers les musées de France. Il faut opérer au plus tôt d'importantes décentralisations et rendre aux villes qui le méritent un supplément d'attraits aux yeux des voyageurs qui ne sont pas seulement désireux de battre des records de vitesse le long des routes.

*
* *

Surréalisme. — Après avoir assisté pendant déjeuner à une brillantissime discussion entre M. l'abbé Mugnier, la comtesse Joachim Murat et le duc de Trévise sur la prédominance de la personnalité de Chateaubriand sur celle de Victor-Hugo, ou du poète de Guernesey sur l'homme qui voulut être enterré devant Saint-Malo, dans le granit du *Grand Bé*, — discussion animée par beaucoup de passion et illuminée d'éclairs, — entré faubourg Saint-Honoré, à la galerie de *Beaux-Arts*, le lendemain du vernissage bruyant, et auquel la police dut apporter l'apaisement que cause encore la vue d'un camion dans lequel les yeux des gardes mobiles se devinent dans la pénombre.

L'automobile fermée placée dans la cour de *Beaux-Arts*, avec ses deux mannequins de femmes hilares, sur lesquelles il pleut à verse, du plafond, — leur nudité, le désordre misérable et comique de ce morceau destiné à un Grévin folâtre préparent les visiteurs à tout ce qui les attend.

Les bals des *Quat'z'Arts* auxquels il me fut donné d'assister — de dix-huit à vingt ans — n'étaient guère différents de ces charges d'atelier que l'*Exposition surréaliste* évoque, avec ses jolis mannequins nus, sœurs des modèles d'autrefois. Peut-être une pointe de sadisme relève-t-elle la *décoration* de ces nus? Salvador Dali excelle à ces jeux.

Mais, s'ils désirent présenter leur peinture, que gagnent les exposants à ce plafond obscur et bas, fait de sacs de charbons pendus, que récolteront-ils pour leur cimaise de ce sol qu'on s'est appliqué à rendre inégal, au désordre de ces grands lits à oreillers jumeaux froissés et salis? Un brasero répand une vague lueur rouge, au centre de la salle principale, au milieu de la terre et du gravier mêlés. Des lampes de poche électriques sont remises aux visiteurs pour éclairer des tableaux, qu'ils ne songent d'ailleurs pas à regarder.

J'ai entendu M. Luzarche d'Azay dire à un employé de la maison, d'un ton tranquille de Parisien qui en a beaucoup vu : « Que penserait le pauvre M. Wildenstein, s'il voyait ça? »

Évidemment, le père du directeur de *Beaux-Arts* serait

plus que surpris, lui qui n'aima que le choix, le surchoix.

Je me demande quelle exposition *Beaux-Arts* offrira dans sa galerie, après celle-là. Je n'ai pu m'empêcher d'y rire parfois de bon cœur. Mais, un jour de nouveau ministère, à un moment où tant de désordres ont porté un pays à des destinées si incertaines, cette exposition offre un motif de comparaison bien curieux avec la tragédie et l'incohérence présentes.

Il est vrai, si nous consultons le catalogue, que cette exposition, heureusement *internationale*, ne compte guère de noms français. *Beaux-Arts*, cette revue d'art si complète et si vivante, nous doit, pour le printemps, un spectacle moins préparé par des humoristes. Les artistes, eux, évolueront, puisque l'Art n'a jamais ralenti sa course et à l'improviste triomphe toujours, ISOLÉMENT, — en dépit des coteries, — de bien des innovations, comme du plus manifeste pompiérisme.

En sortant de cette mélancolique et joyeuse *Exposition internationale du Surréalisme*, je ne crains qu'une chose, c'est qu'elle ne nous ramène *Meissonier*, *Detaille*, *Aimé Morot* et des milliers d'autres artisans sans génie, que ces artistes ont voulu fuir.

*
* *

AU VIEUX-COLOMBIER. — Assisté à la dernière représentation des *Borgia, famille étrange*, la pièce de l'auteur qu'*Élisabeth, la femme sans homme*, avait révélé au public, l'an dernier. Mais pour les Borgia, la salle était moins remplie que pour la reine Élisabeth.

Une faute de composition, peut-être, le souci de ne point choquer, mais qui ne se comprend guère, étant donné le sujet, c'est la qualité de la personnalité papale supprimée au pape Alexandre.

Les uns l'appellent « Alexandre », les autres lui disent tout simplement *vous*, comme s'ils faisaient sa connaissance sur la plate-forme d'un autobus, son fils le tutoie. *Famille étrange*, certes. Mais M. Josset en dénature, en affaiblit même l'étrangeté par la manière dont il escamote ce qui donne tout de même son plus savoureux relief au personnage central : sa place sur le trône de saint Pierre.

Avec *Élisabeth*, nous assistions à des scènes où la reine se montrait dans l'exercice de son pouvoir royal. Avec Alexandre Borgia, jamais. Quelle saveur prendraient les scènes avec Lucrèce ! Les cadavres des personnages de second plan, assassinés sur l'ordre de César, frôlant le Saint-Père, au sortir de quelque réunion composée de prêtres et de cardinaux et pendant laquelle nous serait livré un fragment de la vie d'un pape : toute la pièce se fût éclairée différemment. Un homme de théâtre a des devoirs, même s'ils blessent son désir de ne pas user de ces oppositions, qui ne semblent bien souvent trop faciles que par la maladresse des auteurs.

Et puis, il faut traiter un pareil sujet en le connaissant bien, mais sans trop se soucier de savoir si les spectateurs y sont aussi savants. Ce qu'ils ignoreront encore des faits ou des personnages, le rideau tombé, ils l'iront chercher, en rentrant à la maison, dans le Larousse ou le Littré. Même à table, un conteur qui se trouve dans l'obligation d'expliquer une généalogie gâte brusquement tout l'effet de son histoire. Il faut beaucoup d'habileté et d'apparente négligence pour nous renseigner comme il convient.

Les tragiques se servaient des confidents pour instruire leurs auditeurs, à l'instant nécessaire. Ce moyen, les dramaturges mêmes l'ont rendu insupportable. Mais il y aura toujours une manière de s'en tirer, c'est de faire une pièce vivante, humaine, avec des personnages que l'on se délecte à voir souffrir, sans leur permettre d'analyser ou d'exprimer cette souffrance autrement que par des raccourcis saisissants.

La scène exiguë dont M. Rocher tire un parti si surprenant ne permet pas les développements de mise en scène que nécessiterait peut-être un pareil sujet. Évidemment, au Vieux-Colombier, les bals se dérouleront toujours à la cantonade, — mais il faudrait quand même quelques rumeurs qui nous renseignent.

Le cinéma, qui peut tout se permettre, quant à la mise en scène, ne supprime point le besoin du théâtre, chez le Parisien tout au moins, pas plus que chez l'Anglais. Mais une évolution du théâtre s'accomplit. M. Josset est un de ceux sur lesquels nous comptons. Mais il y a dans l'Histoire des sujets qui se prêtent plus ou moins à la transposition

et ce n'est souvent qu'aux projecteurs — et le public dans la salle — qu'on en fait la découverte.

Comme les six personnages de Pirandello, le public est toujours en quête d'un auteur. M. Josset était devenu en quelques jours, après *Élisabeth*, un de ces Parisiens un peu exceptionnels qui se font une place d'emblée. Il est docteur, il ne sera donc pas surpris de s'être fait une si nombreuse clientèle. Mais les malades s'effraient dès qu'un médecin échoue dans un cas particulier. Les *malades*, c'est ce corps à mille têtes, sensible et charmant, enthousiaste, impérieux, exigeant, difficile, changeant, — c'est vous — et moi.

*
* *

Saint-Anton, rue Mogador. — Au deuxième tableau d'une revue, meilleure que beaucoup d'autres, la scène du théâtre Mogador est devenue patinoire. Un rectangle d'eau congelée nous permet d'assister à de véritables ballets dansés sur des patins. Des championnes de stations d'hiver se révèlent là danseuses d'une grâce exceptionnelle. Et puis, après les sœurs Vivès, l'incomparable mademoiselle Belita, — moins de dix-sept ans, grande, élancée, — est l'image de l'harmonie. Nous n'avons point l'impression d'assister à une séance de patinage, mais de danse légèrement au ralenti, plus aisée, plus souple que la danse même, qui donne à la femme les ailes de l'oiseau, lui permet de s'incliner en rasant le sol, comme l'hirondelle à l'approche des crépuscules d'été.

Cette seconde partie de la revue indique la formule de spectacles nouveaux. Des chanteurs invisibles accompagnent les danseurs si souples et silencieux dans leurs entrées et leurs variations. J'imagine ce qu'un Fernand Ochsé eût réalisé dans la mise en scène, avec un décor sans chalets multicolores sur la toile de fond, plus de blancheur, plus de neiges écroulées, sous des nappes de lumières changeantes. Mais le décor actuel avait réussi à Londres et on nous l'a rendu tel que. Paris méritait mieux !

Lorsque mademoiselle Belita danse, vêtue de noir, avec un champion nordique souriant et rapide, le spectateur est bien

près d'avoir touché le jamais vu sur une scène parisienne. Ce qui est bien à considérer.

*
* *

Au Louvre. — Le public du dimanche est plus nombreux que jamais, depuis que M. H. Verne a donné l'essor à des remaniements qui ont fait parler.

Je voyais traîner sur mon bureau, ces jours derniers, une enveloppe qui n'était pas encore expédiée. Il s'agissait d'envoyer 250 francs afin de recevoir les deux volumes consacrés aux *Chefs-d'œuvre de l'Art français*, exposés à la rétrospective de l'avenue de Tokio, à l'Exposition de 1937. Cette enveloppe, d'après les indications données par le Louvre lui-même, portait ces mots, dont le rassemblement nous eût fait dresser les cheveux sur la tête, naguère :

« Musées Nationaux,
» *Service commercial*,
» Palais du Louvre,
Paris. »

Service Commercial et *Palais du Louvre :* Bravo ! Nous progressons. La France semble avoir compris que les trésors artistiques sont une richesse nationale, que l'on peut mettre en valeur.

... Le public était plus nombreux que jamais, ce dimanche de janvier, dans les galeries, soit au rez-de-chaussée dans les salles transformées et éclairées de la sculpture (entrée sous les guichets du Carrousel, à gauche), soit au premier étage, dans la grande galerie du bord de l'eau qui, celle-là, n'est pas éclairée et dont les toiles sont trop rapprochées, encadrées encore de la manière la plus susceptible, sinon de leur nuire, du moins de ne pas les faire valoir.

Mais, à l'extrémité de la galerie, sur cinquante mètres, vers le *Salon Carré*, les fenêtres qui avaient été aveuglées sont débloquées, et les travaux se poursuivent. Nous verrons quelque jour ce que cet essai donnera. Peut-être les tableaux accrochés entre les fenêtres demeureront-ils plongés dans les ténèbres? Peut-être ceux qui seront placés

sur le panneau qui leur fait vis-à-vis recevront-ils les miroitements du jour?...

Nous verrons bien. D'un essai, même sujet à des critiques, naissent des améliorations imprévues. Et puis, ces tendances continuelles vers des progrès trop longtemps retardés, ces mouvements, ces déplacements, ces présentations sur des fonds renouvelés entretiennent la curiosité, finissent par passionner les tièdes et... attiédir les indifférents.

Les chefs-d'œuvre du Louvre sont des amis qui ne partent jamais pour les sports d'hiver et qui ne s'en vont pas faire la tournée des radjahs, aux Indes. Ils sont toujours *at home*, jusqu'à la nuit — et même bien souvent le soir, désormais. Devant eux, nous nous retrouvons nous-mêmes. Ils ne nous influencent que par des vérités comme des beautés éternelles. Ils ne succombent pas aux idées d'avant-garde. Ils ne font point de prosélytisme pour M. Thorez ou M. Jouhaux. Nous ne les voyons pas, avec surprise, comme beaucoup de gens de notre connaissance, évoluer du blanc au rouge. Leur *couleur* est à jamais fixée.

Et, lorsque nous nous éloignons dans les galeries, les imaginant dans leur attitude éternelle, avec leur regard que nous connaissons bien, projeté sur l'avenir, nous sommes assurés qu'ils ne médisent pas de nous et qu'au contraire, pour les reposer, sans doute, de tout ce qu'ils entendent, notre prochaine visite est déjà souhaitée par eux, — avec plaisir, avec chaleur. Et c'est, peut-être, trop souvent, hélas ! ce qui fait un peu se craqueler les vernis sous lesquels les générations se sont complues à tenter vainement de les endormir, — car l'humanité (et ne croyez pas que ce soit d'aujourd'hui !) n'aime ni le Beau, qui l'humilie, ni la Vérité, qui lui rend irrespirable l'air d'une journée.

ALBERT FLAMENT

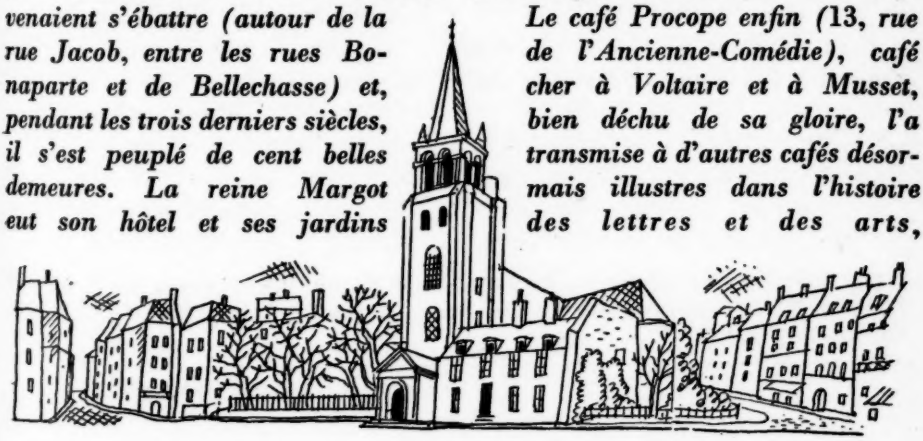
PARIS... d'hier et d'aujourdhui

LE QUARTIER SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

Le pont du Carrousel vient d'être refait, élargi, dans l'axe des guichets du Louvre. Cet axe n'est pas celui de la rue des Saints-Pères et le nouveau pont trouve en face de lui, sur le quai Voltaire, la grande ligne des vieux hôtels (les nos 5 à 11, en particulier). L'esprit des géomètres patentés a vite donné la solution : il faut percer une trouée jusqu'au boulevard Saint-Germain. Voilà menacé, avec l'admirable quai, tout le quartier compris entre la Seine, le boulevard, la rue du Bac et la rue Dauphine.

Ce quartier s'est formé autour de l'illustre abbaye de Saint-Germain-des-Prés, tombeau des rois mérovingi ens ; il a été, au moyen âge, le Pré-aux-Clercs où les étudiants venaient s'ébattre (autour de la rue Jacob, entre les rues Bonaparte et de Bellechasse) et, pendant les trois derniers siècles, il s'est peuplé de cent belles demeures. La reine Margot eut son hôtel et ses jardins dans le bas de la rue de Seine et sur le quai Malaquais. Molière avait établi « l'Illustre Théâtre » au 12 de la rue Mazarine et, devenue veuve, Armande Béjart s'établit rue de Seine (no 41). La première Comédie-Française joua, de 1689 à 1770, au 14 de la rue de l'Ancienne-Comédie, dans une maison où David eut ensuite son atelier. La rue Visconti, en face des communs de l'hôtel du plus illustre des La Rochefoucauld (no 14), garde la maison où vécurent Adrienne Lecouvreur et la Clairon (no 21) et l'imprimerie de Balzac (no 17). L'atelier d'Eugène Delacroix existe encore rue de Furstenberg (no 6). La République tchéco-slovaque est née, en 1918, au no 18 de cette rue Bonaparte où Lyautey est mort (no 5). Voltaire et Ingres ont fini leur vie quai Voltaire (nos 27 et 11).

Le café Procope enfin (13, rue de l'Ancienne-Comédie), café cher à Voltaire et à Musset, bien déchu de sa gloire, l'a transmise à d'autres cafés désormais illustres dans l'histoire des lettres et des arts,



ceux du carrefour Saint-Germain.

On pourrait continuer ainsi pendant des pages. Le charme complexe de ce tranquille coin de Paris doit beaucoup aux souvenirs que la promenade évoque à chaque pas.

La circulation locale y est négligeable et les voitures en transit ne rencontrent d' « embouteillages » dans aucune de ses rues intérieures. Cependant, sur les frontières, la rue du Bac et surtout la rue Dauphine sont parfois engorgées ; de même le débouché des ponts.

C'est pour guérir un mal si léger qu'on propose de joindre le pont du Carrousel au boulevard Saint-Germain par une large percée droite ou fourchue : branche vers Saint-Germain, branche vers la rue du Bac ; qu'on veut forer un boulevard de l'Institut à l'Abbaye, désormais « isolés » ; qu'on en trace un autre du quai Conti au carrefour Buci, en un mot qu'on veut tout détruire.

Ce projet radical a soulevé quelques protestations, bien timides, car tous les critiques admettent la nécessité de la rue nouvelle prolongeant le pont des Saints-Pères.

Rien pourtant n'est moins indispensable. Les deux seules rues encombrées peuvent, sans grand dommage, être élargies : la rue du Bac, entre la Seine et la rue de l'Université (du côté impair) et la rue Dauphine, tout du long, en même temps que son issue naturelle vers le sud de Paris, la rue de Buci.

Pour débarrasser les têtes de pont, le mieux est d'avoir, au long des quais, une voie souterraine. Or, cette voie est déjà faite sans que nul paraisse soupçonner son existence : c'est le tunnel du chemin de fer d'Orléans ; livré aux voitures, il dégagerait toute la rive gauche, de la Concorde au Jardin des Plantes.

A quoi sert la gare d'Orsay ? Pour utiliser ses salles, on a dû y établir une foire permanente. A quoi sert la ligne souterraine ? Les voyageurs du chemin de fer d'Orléans ne peuvent-ils gagner Austerlitz, moins éloigné que la gare de Lyon ? Sans doute, il faudra creuser, aménager la route et ses accès ; nos ingénieurs y parviendront vite. Tous comptes faits, conserver un des plus aimables sites parisiens coûtera dix fois moins que le détruire.

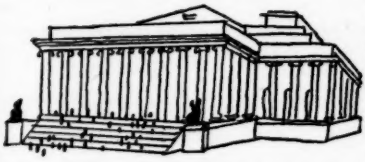
Au fait, tient-on beaucoup à faire des économies ?

PIERRE D'ESPEZEL.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Elysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

LE MARCHÉ FINANCIER



Il est assez réconfortant de constater que la Bourse de Paris a conservé un parfait sang-froid pendant que se déroulaient les épisodes — imprévisibles ou tumultueux — de la crise ministérielle. La raison en a été, sans doute, pour une large part, l'absence, depuis longtemps constatée, de capitaux flottants, toujours prompts à s'alarmer. Ainsi s'est trouvée confirmée, par les faits, la satisfaisante convalescence du marché. Il y a bien eu un sensible renchérissement des reports en liquidation de quinzaine, au Parquet, mais on n'y a guère prêté attention : l'intérêt était ailleurs. Bien qu'elle ait été accueillie favorablement, la solution de la crise a laissé la Bourse dans une attitude de réserve. Il a paru nécessaire, évidemment, de faire le point en présence d'une situation politique pouvant s'affirmer très différente de la précédente, et d'attendre, en conséquence, même après la traditionnelle déclaration ministérielle, les premiers actes effectifs du nouveau Cabinet Chautemps. En somme, pour le marché, position d'attente, qui n'exclut pas la confiance, et qui évoluera, sans doute, vers la fin du mois ou dans les premiers jours de février, selon l'attitude qu'affirmera l'actuel Gouvernement devant les éventuelles agitations sociales qu'il convient encore d'envisager.

En tout cas, pour l'instant, la question financière ou, plutôt, la question monétaire, bien que demeurant, comme de juste, au premier plan des préoccupations, apparaît moins immédiatement angoissante du seul fait que le maintien de M. G. Bonnet dans le Cabinet actuel assure la continuité des procédés orthodoxes de redressement ou, tout au moins, de ce qu'il pourra en rester de praticable. C'est déjà ce que traduit, au moment où j'écris ces lignes, la fermeté — matérialisée par une modeste hausse — des Rentes françaises. Le mouvement est encore trop hésitant pour entraîner l'ensemble du marché. Il n'en est pas moins intéressant à constater.

Les valeurs industrielles françaises, de même que les étrangères, cherchent à tâtons leur voie. C'est assez conforme aux tendances

générales. Néanmoins, on a bien l'impression qu'au premier indice nettement favorable le tout pourrait s'élever rapidement.

Comme le déclarait tout récemment M. Bonnet, le reflux des capitaux migrateurs vers la France, qui s'était si heureusement manifesté avant la fin de l'année passée, avait été arrêté net par les déplorables agitations sociales de la dernière semaine de décembre. Il est donc permis de penser que si le calme se réinstaurait nettement sous l'égide d'un gouvernement résolu à faire respecter l'ordre dans la légalité, le mouvement de retour des capitaux exilés ne tarderait pas à se manifester. Il en résulterait bien vite, pour la Bourse, un heureux retour d'activité; la spéculation, soutenue par les capitaux de placement, pouvant alors s'employer à revaloriser les valeurs qui le méritent.

La difficulté sera, il est vrai, de discerner clairement celles-ci. Il semble bien que le marché boursier soit un peu las d'évoluer depuis si longtemps entre « Pechiney » et l'« Azote » et inversement, ou entre le « Rio » et la « Royal ». Malheureusement, on ne peut point envisager, dans les conjonctures présentes, qu'il puisse être réalimenté par des introductions nouvelles. En ne perdant pas de vue que la vie des affaires n'est pas immuable, que toutes ne sont pas également assujetties aux mêmes difficultés, que si certaines sont durement éprouvées par les événements, d'autres ont déjà pu s'adapter aux circonstances nouvelles ou sont en voie de le faire, on doit pouvoir, dans bien des cas, discerner, même en ce moment, des possibilités avantageuses d'investissements intéressants. C'est dans cette direction que ceux qui ont des capitaux disponibles à employer peuvent, à l'heure présente, orienter avec fruit leurs recherches.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

N. B. — Il n'entre pas dans mon intention de publier dans cette revue quoi que ce soit sur l'affaire à laquelle je faisais allusion le 15 écoulé. Je continue à noter ceux de mes lecteurs qui me manifestent leur confiance en m'interrogeant. Très prochainement je répondrai à ceux qui m'ont déjà écrit.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).